

La Gambie en liberté surveillée

ISABELLE VICHNIAC

ISABELLE VICHNIAC

JACQUES DE BARRIN

هكذا من الاحل

Les doc

M. LECCIA : une refonte des listes électorales en Corse n'est pas possible pour le moment.

56. *Enfance loca, deluge sur
 l'histoire, nous amène du mi-
 lieu d'un monde à un autre
 et la route est si longue, on continue
 à se révolter des années durant
 et l'on s'écroule à la fin.*

DEUX NOUVEAUX SYNDICATS
ENTRE DANS LES CARNETS

MINISTÈRES.

M. Jean Aurox, ministre du travail, vient de compléter son cabinet, en nommant deux conseillers techniques : M. René Decallion, chargé des relations internationales, et M. Pierre Caspar, chargé des problèmes de création d'entreprises.

Avec M. René Decallion, c'est un nouveau syndicaliste, ancien responsable de la C.F.D.T., qui vient étoffer les équipes ministérielles. Un autre syndicaliste, M. J. Balland, vient d'être nommé au cabinet

de M. Anicet Le Pors, ministre chargé de la fonction publique. Ses attributions n'ont pas encore été définies.

[M. René Decaton, né le 13 mai 1925 à La Madelaine (Nord), marié, père de six enfants, est entré à la S. P. P. en 1944. Secrétaire

L'immobilier

propiétés

Quartier résidentiel sur colline.
Vue imprenable sur Rhône.
PROPRIÉTÉ CARACTÈRE 1 H

TELEX Secrétariat
téléphoniques
Domestication graminées et
comestibles
Tous services **355-17-50**

CONSTITUTION télésecrétariat

information
divers

d'auto-organisation et d'une pratique démocratique. C'est tout un tissu unitaire qu'il faut patiemment fortifier, pour que nos espoirs ne soient pas déçus.

A l'extr

Le Front national

de cette manifestation, figurent notamment, à 10 heures, une messe selon le rite de Pie V, célébrée par Mgr Ducaud-Bourget, leader, avec Mgr Lefebvre, des chrétiens traditionalistes, et, à 16 heures, un meeting présidé par M. Le Pen.

Le Front national, qui possède désormais sa radio libre (canal 102,5 à La Voix de l'Opposition



Faits et
Flatto-Sharon
nouveaux
admit en correctionnel

100-443887-100



100

JUSTICE

Les documents du SAC remis au juge seraient des originaux

(Suite de la première page.)

[illegible]

la même année, une autre explosion endommageait gravement les locaux du siège régional de la compagnie Air Algérie, 19, boulevard Maurice-Bourdet, face à la gare Saint-Charles. Ce dernier attentat avait été revendiqué par l'organisation des Soldats de l'opposition algérienne (S.O.A.), animée par Mouloud Kacouane.

L'assassinat d'un Algérien

Jacques Massat aurait en fait obtenu des renseignements sur le retour de l'assassinat à Marseille d'un inconnu algérien, Mohamed Lak Mousa.

18 mars 1975. Le victime avait été condamnée quelques jours auparavant par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône à trois ans d'emprisonnement, dont dix-huit mois avec sursis, pour avoir blessé mortellement, dans la nuit du 18 au 19 juillet 1973, un voisin, le jeune Roger Brayard, 26 ans, chez Baësson, âgé de dix-huit ans. Après sa libération, alors qu'il était chez des amis son prochain

depart pour l'Algérie. L'aidé Massie avait été fusé à bout portant par un individu masqué qui s'était enfilé dans une voiture où l'attendaient deux complices.

Jacques Massie possédait-il réellement des preuves permettant de confondre les auteurs de ces différents actes criminels ? Non, quoique le SAC aurait-il été inutile ?

Les déclarations que devrait énoncer Mme Hastings-Greyn ont été lues par son mari, qui a répondu à ces questions. « Pour que l'Union puisse pratiquement fonctionner, il faut que les membres soient répartis dans les régions », a-t-il déclaré. Il a précisé que le mouvement n'est pas un parti politique, mais qu'il est un mouvement de masse, par exemple, Jacques Masson a été élu député de la région de Québec. Les déclarations ont été lues par son mari, qui a répondu à ces questions. « Pour que l'Union puisse pratiquement fonctionner, il faut que les membres soient répartis dans les régions », a-t-il déclaré. Il a précisé que le mouvement n'est pas un parti politique, mais qu'il est un mouvement de masse, par exemple, Jacques Masson a été élu député de la région de Québec.

Rebondissement

Rebondissement

Parmi les correspondances figurait une lettre de M. Pierre de La Roche, directeur de la revue *Le monde*. M. Marin avait été désigné comme son successeur à la tête du *Journal* de la République. La question se pose de savoir si le directeur de la revue, qui a la connaissance des activités des membres du parti, n'aurait pas communiqué à M. Marin, au moment de sa nomination, les noms des membres du parti. M. Marin, en outre, a-t-il pu avoir connaissance de la composition du parti par l'intermédiaire de M. de La Roche, directeur de la revue ?

Il n'est pas possible de répondre à ces questions. M. Marin n'a pas été interrogé sur ce point.

Il est à noter que M. Marin a été nommé directeur du *Journal* de la République le 15 novembre 1945, soit deux jours après la publication de la loi relative à la réorganisation du parti communiste.

(1) N.D.L.R. — M. Gollard, qui est le directeur du *Journal* de la République, a été élu membre du parti socialiste, et n'est pas communiste. M. Marin, qui est communiste, a été élu membre du parti communiste.

Elle m'a appelé et, avec un de mes confrères, nous nous y sommes rendus. Très rapidement, un

GUY PORTE.

**Au Conseil supérieur
de la magistrature**

LA TROISIÈME FEMME

Mme Danielle Burguburu-Combalade, dont nous avons annoncé la nomination dans nos éditions du 14 juillet, est la troisième femme à occuper le poste de secrétaire administrative du Conseil supérieur de la magistrature. La première fut Mme Simon Yvel, du 2 janvier 1970 à mai 1974; la seconde, Mme Nicole Pradain, de mars 1976 à janvier 1981, aujourd'hui procureur général à Riom.

M. Vincent Lamanda, ancien conseiller technique de M. Peyrefitte, appelé Mme Burguburu-Combaldien succède, est réintégré dans ses fonctions de conseiller définitif à la Cour de cassation. Il a été mis à la disposition du Conseil supérieur de la magistrature pour exercer les fonctions de secrétaire administratif.

Née le 16 août 1944, Mme Burguburu est avocate avant d'être intégrée à la magistrature le 2 novembre 1979. Spécialisée notamment dans les domaines de la documentation et d'étude de la Cour de cassation, elle est ensuite affectée auprès du procureur général de cette juridiction. Mme Burguburu est la fille de M. Raoul Cambalieu, qui termina sa carrière de magistrat comme président de la chambre criminelle de la Cour de cassation.

CATASTROPHES

● Le fort séisme, de magnitude 5,75, qui s'est produit le 13 août, à 3 h 59 heure locale

CATASTROPHES

● La fort estime de magnitude 5,75 qui s'est produite le 12 août, à 3 h. 59 heure locale (à 6 h. 59 heure française) dans la région de Barik Laka, à 250 kilomètres à l'ouest de Belgrade (sur dernières éditions), a provoqué d'importantes dégâts dans plusieurs localités (Zenica et Kotor Varos notamment). Une soixantaine de personnes ont été décapitées. (A.F.P., A.F.J.)

[illegible]

JEUNESSE

A BECOURS (Aveyron)

Des éclaireurs new-look

De notre envoyé spécial

[illegible]

Les estimateurs de ce camp ministériel ont pu se targuer de revendiquer l'« initiative », le « responsabilité », l'« entreprise », « autant de traditions qui nous distinguent des traditions soviétiques », se souciaient. Et d'en faire la démonstration grâce à l'engagement des personnes du camp national en prenant le budget ou ne pas équilibrer le risque de 2 millions de francs au lieu de 1 million, la réduction de centimes du vacance permettrait à des enfants de s'initier à la technique à vidéo, à être initiés à la culture, à la vie des repas, à la reconstruction d'un tout de Jones (matériaux) et aux études de la ville.

les colonies ?! — accueillent
comme à Becourt : quelques
dizaines d'handicapés — men-
tuels, parfaitement intégrés et
admire par le reste du groupe
des deux villages — et des
Marocains et des Polonois ?
Où est le mouvement de jeu-
nesse en dehors du scoutisme,
pour rassembler une cen-
taine d'animateurs souvent béné-
voles, prêts, à n'importe quel
moment, à servir d'entraîneurs
et, sur le terrain, de juges ?

plus débonnaires, traduisent bien
cette diversité. » Nous tenions,
écrivait M. Bernard Machu, un
agréé de philosophie, respon-
sable du camp, de créer une
équipe de jeunes.

A en juger par le hameau
vite rebâti et les initiatives mul-
tiples, les jeunes sont bien re-
devenus ces Ecclésiastes — ardents,
vaillants et travailleurs — que
cherchaient les patrouilles d'écu-
rieux.

NICOLAS BEAU.

NICOLAS BEAU.

SPORTS

VOLUME

LA GRANDE-BRETAGNE GAGNE L'ADMIRAL'S CUP

d'un point l'anglais *Victory*, conçu par Edward Dubois. Alors que les navigateurs français se comportent brillamment dans certaines courses transatlantiques, ou grandes épreuves océaniques, notre équipe doit se contenter tous les deux ans de résultats médiocres dans la prestigieuse Admiral's Cup. Pourquoi ?

Il faut bien admettre que cette confrontation ne saurait pas donner notre pays l'intérêt qu'il mérite. On ne se dispute pas l'honneur d'y participer. Il est même parfois difficile de réunir à cette fin trois bateaux. Sur Grande-Bretagne et en R.F.A., dix-huit concurrents avaient pris part aux éliminatoires à l'issue desquelles ont été désignés les élus. Aux Etats-Unis, les épreuves de sélection avaient suscité beaucoup de commentaires. Deux des vainqueurs infortunés retournent à terre à la suite de l'effacement vertigineux de l'établissement de leur jauge. Si brillants qu'ils se soient montrés, ils ont dû s'effacer devant deux remplaçants. Or, cette équipe ainsi remaniée s'est classée deuxième.

D'autre part, la distance qui sépare les Britanniques des Français est également due au fait suivant : en Grande-Bretagne, les sportifs qui disposent d'une certaine fortune s'intéressent souvent à la voile. En France, c'est plus rarement le cas. Or, les bateaux qui prennent part à l'Admiral's Cup ne sont pas autorisés à porter le nom d'un commanditaire. Ils ne reçoivent donc pas d'apports financiers. Aucune firme ne se manifeste dans la coupe, à l'exception du champagne Mumm, qui la patronne avec une discrétion peu commune : son nom ne figure sur aucune coque.

YVES ANDRÉ.

YVES ANDRÉ

NATATION

**L'AMÉRICAINE MARY MEAGHER
BAT LE RECORD DU MONDE**

[illegible]

NATATION. — Pour la première fois, un homme a traversé trois fois consécutives la Manche à la nage. Il s'agit d'un enseignant américain de vingt-sept ans, M. John Erikson, qui est arrivé le 13 août au cap Gris-Nez, après avoir nagé pendant trente-huit heures trente minutes sans interruption.

LIVRES

POLONAIS

sur la Belgique

sur la Pologne

LIBELLA

12, rue St-Louis-en-l'Île, Paris-4
Tél. 326-51-09

هكذا من الاصل

BOSTON L'autre Maison Blanche

non-officiels". Mais la Kennedy Library offre aussi à l'histoire du grand public des livres en sous-sol, dédiés aux personnes qui ont joué un rôle dans les événements de la présidence et ceux qui auraient pu le faire. Deux histoires qui se terminent par une sobre inscription sur plaque d'annexion de bois : "Plaque commémorative de la vie de John F. Kennedy, président américain de 1961, spectaculairement grandes". John, entouré d'enfants, les jambes dessinées au crayon bureau noir. Puis les portraits officiels de Dallas, et le tailleur rose de Jackie, juste avant qu'il soit taché de sang.

Dans les vitrines sont placés des jouets de John enfant, la collection de bateaux de son père, deux diplômes de diplomate. Petit chapeau de paille à douze plumes, la supplique rigide à douze points pour obtenir une augmentation.

[illegible]

« Comment faire un monument qui ne soit pas monumental ? A ce paradoxe, l'architecte P. A. a une réponse. « Pour un homme d'aujourd'hui, qui est mort jeune, il n'y a pas de héros, mais il y a un anti-héros que nous ne pouvons pas décrire. un mortel avec une stature d'homme ».

bronze », explique I. M. Pel.
faut inventer un nouveau syn-
bolisme pour le temps présent

Cette halle de 40 mètres de haut, la « lumière pour adorer le dieu », le ciel dans la maison, c'est sa manière

repondre. En encastrant la
coulée à couler le bronze pro
un héros familier et si pro
« Vous entrez dans cette pi
elle est vide ». L'architec
attirape un peu d'intuit dans
Et, cette résille de métal
le jeu des lignes géométrique
surgent, carac- les respires

face, ou d'en bas, jone a pour distraire l'œil, pour l'espace ne soit pas insupportable de grandeur.

Les salles de travail et bibliothèque elle-même, ainsi l'appareillement du conservatoire ont été disposés discrètement sur

grande baie, dans un mur
ciment concave, hommage
cret à un maître américain
F. L. Wright.

Le plan de l'ensemble
extérieurement simple : le
muret plein est un triangle
de dix étages planté en

Des lignes nettes qui
prenent la pointe de Columbe
s'élevaient le jour, l'après-midi

Le Blond

RÉALISÉ CHAQUE SEMAINE
UNE SÉLECTION
HEBDOMADAIRE
spécialement destinée
à nos lecteurs
étrangers

Example actions for dem...

15

FESTIVALS

A. PRADES

Léonard Rose retrouve Pablo Casals

Le trentième Festival de Prades s'est achevé mercredi 12 août à Saint-Michel-de-Cruaz. Voici quinze ans déjà, depuis son quatre-vingt-dixième anniversaire, que Pablo Casals a abandonné ce Festival fondé en 1950 par Alexandre Schneider pour rendre sa voix au soliste catalan veillant au pied du Canigou, à la porte de son pays natal.

[illegible]

Saint-Michel-de-Cuxa.

Dans la superbe église cistercienne au creux des montagnes, il joue, entouré d'instrumentistes venus de tous les horizons, le *Troisième Quintet* avec piano de Brahms et le *Quintette* à deux violoncelles de Schubert. Il est au milieu d'eux comme le maître, avec la même i-t-te ronde, le même regard sévère et bougon, donnant à la musique une intensité explosive. D'habitude de visage dans Brahms allégoire soir d'été, d'inspiration dans Schubert d'inspiration, d'une violence incroyable, ardeurs chantés à pleine voix, finies en chevauchée tromblante.

Prestige d'un patron, efficacité d'un chef d'orchestre, il donne l'impulsion d'un mouvement de ses groupes argentés, surveille ses collègues du coin de l'œil, les retarde d'un coup d'épaule, mais il n'a guère à les pousser, tant tous se livrent de grand cœur à cette force musicale et évidente : le violoniste Max Raboninoff, premier violon de l'Orchestre symphonique de l'Académie pianiste américaine Andrew Wolff et, surtout, le merveilleux Bruno Pasquier, qui multiplie sur son alto les prouesses techniques et les subtilités expressives inouïes.

[illegible]

JACQUES LONCHAMPT.

ARTS

UNE EXPOSITION A MARSEILLE, UNE VISITE A CULAN

L'univers des formes selon Estève

Les musées nationaux français doivent à Maurice Estève la rétrospective qui fera mieux connaître son œuvre, Maître de l'abstraction dite de tradition française, avec notamment Bazaine et Lapicque. Estève a son propre univers de formes qui semble en venir de nulle part et ne ressemble qu'à lui-même. On trouve cependant, dans cette géométrie sensible, des couleurs vives et inlassablement travaillées, d'insaisissables parentés avec la peinture de Delaunay, Bonnard, Léger, Giacchia, et même avec la fermeté des

La belle exposition de Marseille, qui se déroule à Luxembourg, principalement la période Estève, période où une longue recherche voit Estève réaliste, réaliste, aux années 30, lors de Delaunay pour l'expressionnisme, au moment de la guerre

C'est à partir de 1947 qu'il découvre la voie solitaire, mais savoureuse, de sa peinture abstraite. Une manière que, dans une jubilante réflexion plastique, il a

On connaît peu Estève : personnage discret, il vit dans une solitude voulue, maintenant. Nous l'avons rencontré à Calenz (Cher), où il est né en 1904, un « coin perdu » du Berry où, fait-il remarquer, rien n'a changé depuis son enfance.

«La lumière de l'Ile-de-France»

des déserteurs de la guerre de 1914. Là-bas, dans la lumière crue sous ombres de Barcelone, je vivais à l'école ou au club, je n'étais ni catalan, je ne peignais pas. Un an après, en 1924, je suis revenu à Paris et là immédiatement, le goût de la peinture m'a repris. C'est l'affet de la lumière de l'Île-de-France, la lumière changeante sur les formes.

« J'ai mené jusqu'en 1938-1939 une vie très difficile. J'avais le plus grand mal à trouver des amateurs. Je ne vendais que ce que j'avais à l'école, bien le marchand Pierre Loeb qui m'en avait acheté un, mais pas un second. Il était infatué à Zervos qui, lui, ne voyait que par Picasso.

« Pour moi, tout a commencé

[illegible]

— C'est malgré moi ; je n'ai pas voulu faire un *Sestov*, une véritable nature, je l'ignore. Mon véritable tempérament, je ne le connais pas. Mais j'ai pu saisir un univers de formes, je connais mes goûts à travers les œuvres d'André et surtout à travers les œuvres de Paul. Je me suis senti tout d'un même fasciné. Si elles m'ont fait ce que je suis devenu, c'est parce que ma sensibilité perdurait et répondait à cette famille d'artistes.

« Il m'est arrivé à l'âge de neuf ans, les petits cousins venant de Paris, d'aller à la messe de la Chapelle d'entrer au Louvre, par hasard. J'y avais vu des tableaux de Delacroix, de Courbet, d'Ingres, de Paul, de Paul et de Paul, et ces peintres qui m'avaient fasciné étant enfant, que je préférais étant adulte. A ce jour, je serais peintre d'instinct.

— On a parlé de l'influence de Bonnard ?

— Bonnard, oui, il était là, bien sûr, mais on ne le voyait guère. Était-il vraiment un de mes parents en peinture ? Non, je ne le pense pas. Si je suis le fils de quelqu'un ce serait plutôt de Léger, de Cézanne, de Courbet,

rompre, disons avec la brutalité du blanc, par la suite la toile s'impose à moi, m'oblige à passer par ses fourches caudines. Là commence le véritable travail... Il s'agit à la fois d'écouter ce que la toile veut dire et ce que mon tempérament m'impose de lui dicter.

JACQUES MICHEL.
(*) Entrée de 1960 à 1980, au musée Cantini de Marseille, exposition organisée par Marianne Lacombe sur cette carte de Marc Le Bot jusqu'en 31 août.
Au musée de l'Etat du Luxembourg, du 18 septembre au 18 octobre, et au musée de Metz, du 2 octobre au 6 décembre.
A Culaen (Ober), œuvres graphiques à la galerie Monique Prudhomme.

[illegible]

— C'est dire que nous résistons à la facilité ?

Oui. La facilité ce serait pour moi de poser un truc, un bled, un rapport de force chauds et tendus dans le feu d'un d'un grand bonheur, et de saisir le monde tout entier. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas parvenir, en le travaillant, à ce que le tableau prenne son autonomie, son indépendance. Je ne perçois, par rapport à mes sculptures, le rendre « vivant ».

— Vous dites : Je n'ai pas le temps de proposer. Mais on ne peut pas que proposer, ça n'est pas la vie ?

— Bien sûr, mais à Séoul, qu'il y ait une sculpture à Séoul et à bien d'autres.

M La venue anglaise « International Artists » repartira avec un d'un en de dimanche 6 pages au 72, mais en contrepartie, promet-on un rythme plus serré. Le prochain numéro sera donc une large revue de l'actualité internationale sous l'égide Europe Central International, Archipel, P.O. box 85, 96 Bedford Avenue, New York 10017; téléphone (212) 366-34-30.

C On laisse maltraiter, c'est Dimitri Chortakoff qui se réveille et devient d'être réalisé sur la vie du compositeur, décédé en 1975, annonce l'agence soviétique Tass. Intégration à la programmation de la soirée tournée à Leningrad, ville natale du musicien. Il sera présenté en première projection la veille des fêtes de Noël, le 25 décembre, à la naissance de Chortakoff, au mois de septembre.

SERVICES OUVERTS ET FEMMES

Pour LA 18 D'AVRIL - Le Musée Mémorial des Femmes est ouvert les dimanches 18 août.

[illegible]

PARAMOUNT CITY TRIOMPHE
- PARAMOUNT GALAXIE v.f.
PARAMOUNT MONTMARTRE v.f.
CYRANO *Veronique* v.f.

JACK NIC
ce pl
qu'on di
"carnal kn
Mike N
Jack Nicholson - Candice Bergen -

PARAMOUNT ODÉON v.o.
PARAMOUNT MAIRIAUX v.f. -
PARAMOUNT MONTPARNASSE v.f.
FRANÇAIS Enghien v.f.

HOLSON

aisir
t charnel

nowledge"
ichols

Arthur Garfunkel - Anne Margaret

**UGC NORMANDIE VO • REX • UGC HELDER • BRETAGNE • UGC ODEON VO • GAUMONT LES HALLES
WEBER PATHE • MAGIC CONVENTION • MISTRAL • UGC GARE DE LYON • UGC GODELINS • 3 MURAT**
Périphérie : **BUXY** Boussy-St-Antoine • **CLUB Colombes** • **VELLY** II • **ARTEL** Rueil
• **TEMPS LA Défense** • **ARTEL** Créteil • **ARTEL** Rosny • **ALPHA** Argenteuil • **FRANÇAIS** Enghien
GAUMONT Evry • **CARREFOUR** Pantin • **PARINOR** Aulnay • **C2L** St-Germain-en-Laye
CLUB Les Mureaux • **CERGY** Pontoise • **PARLY** II




GAUMONT COLISÉE, v.o. - HAUTEFEUILLE, v.o. - LA PAGODE, v.o. - GAUMONT-PARNASSE PATHÉ - SAINT-LAZARE PASQUIER - Périphérie : MUL

« Lorsque je peins, je suis touché par la recherche d'une réponse à une question que je me pose au moment d'un voyage. Quand je commence un tableau, je ne sais pas où je vais aller, un rapport de tons chauds et froids dont je suis sûr sera d'un résultat heureux. Mais je suis obéissant par autre chose : parvenir, en le travaillant, à ce que le tableau prenne son autonomie par rapport à ce que mes yeux perçoivent, par rapport à ce que je ressens. »

[illegible]

UMONT HALLES, v.o. - LE FRANÇAIS - GAUMONT CONVENTION
TICINÉ Chamoisy - TRICYCLE Asnières - CYRANO Versailles

MASTROIANNI
ANITA EKBERG
ANOUK AIMÉE
FELLINI *la Dolce Vita*
 Gaumont

هكذا من الأصل

Le Monde

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 14.8.81. A 0 h G.M.T. PRÉVISIONS POUR LE 15.8.81 DÉBUT DE MATINÉE

petite armoire alpine en mélèze
2 500 à 4 000 F; armoire région
Normandie 1 000 à 10 000 F;
armoires de mariage normandes
ou provençales, 25 000 à 35 000 F
coiffeuses 1 000 F; commodes
Philippe Lacroix, ecrou, 4 000
à 6 000 F; chaises patifées
1 000 à 2 000 F; Voltaire
à 900 F; bassinoirs en cuivre, 700
à 900 F; suspension à globe
1 000 F; armoire à glace
en laque, dix-neuvième siècle
100 F; verre de bistro, 50 à
80 F.

Ces prix semblent à peine
moins chers que ceux que l'on
trouve aux puces de Saint-Orens
ou à la Foire aux puces de
Paris. Les antiquités les plus
de France.

Le brocart n'est plus en
mode. Les Tontus d'ancien
fermier, et pourtant le quinquet
diminue. C'est finalement
les derniers brocards des villages
qui restent. Les autres
seront bientôt la récompense
d'une trouvaille à bon prix
dans un grenier. Les
chairs ne sont pas passés
par là. A condition aussi d'être
bien conservés.

FRANÇOIS GERSAIN.
FOURMIS EN AGOUT : Bardas
(trois cents expositions), du 13 au
16 août; Cabourg, du 14 au
16 août; Dieppe/aman, du 14 au
16 août; Evreux, du 14 au 16 août;
16 août; Fleteau-Sorge, du 14 au
17 août; Cour-Berville (Joins
sur Ambrun normands), du 14 au
17 août; Gisors, du 14 au 16 août;
Gisors, les 15 et 16 août; Gisors,
du 21 au 23 août; Vieux-la-Rue,
du 21 au 23 août; Gisors, du 21 au
23 août; Bécancourt, du 21 au
23 août; Bécancourt, du 21 au
24 août; Barburg (Suisse), les 21
et 22 août; Barburg (Suisse), les
et 30 août; Saint-Cyr-en-Val
le 20 août.

(1) Sur le prix des valisettes
voir le dernier numéro de *Le
Coteur des antiquités* (abonnement
à 1 franc par an), chez
Curry-Berville.

Evolution probable du temps en France pour le vendredi 14 août à 9 heures et le samedi 15 août à 24 heures :

On cours de ces deux jours, des hautes pressions persisteront en France mais une zone d'instabilité croissante s'étendra du Sud-Ouest à la Méditerranée centrale. Au fin de la période, un front local venant des Alpes traversera la Méditerranée, sur nos régions du Nord, mais il sera peu actif.

Samedi 15 août, il fera généralement beau et chaud en France. Au cours de la journée, cependant, quelques orages isolés éclateront de Combrailles à la région de Dax et de nuit, le ciel deviendra nuageux. On peut donc s'attendre à quelques pluies dans le Sud-Est, en Ardennes, en Bretagne, en Normandie.

PREVISIONS POUR LE 15 AOUT A 0 HEURE (G.M.T.)

The map displays the North Atlantic, Europe, and parts of North America and Africa. A circular inset is centered over the North Atlantic, containing a small map of the region. The map is overlaid with a grid of latitude and longitude lines. Various symbols, including circles, squares, and lines, are plotted across the map, representing weather data points and forecast patterns. The text 'PREVISIONS POUR LE 15 AOUT A 0 HEURE (G.M.T.)' is printed at the top of the map.

[illegible]

17. Lendava, 26 et 27. Munkacs.
 18. Munkacs, 18 et 22. Munkacs.
 19. Kécskút, 18 et 22. Munkacs.
 20. Kécskút, 20 et 22. Kécskút, 20 et 22.

L'ÉTÉ DIMANCHE 18 AOÛT
 PROBABILITÉS:

beau et ensoleillé avec un
 vent modéré de l'ouest et
 quelques nuages en fin de
 journée.

(Document établi après le support
 technique spécial)

JEU X

« Des saints polysèmes »

LUNDI 17 AOÛT

- Le plateau de Vaux-le-Vicomte
- 13 h. 15. Le château de la Concorde, quai des Tuileries, Mme Legrand.
- Basilique de Saint-Denis
- 14 h. 30, entrée, Mme Vermeersch.
- Le Marais, 15 h., devant St Paul.
- Paul Sabatier, 15 h., devant St Antoine.
- Mme Garnier-Ahlberg, (Casse na mais des monuments historiques)

« Le Bourgogne romane », 15
Musée des monuments français
(Histoire et archéologie).
« Le Marais », 21 h., métro St-
Paul Le Marais (Larousse-Visites).
« Le Palais Bourbon », 15 h., fas-
sur le qual (Paris et son histo-
« Le Marais », 21 h., métro St-
Paul (Résurrection du passé).
« Le Marais », 14 h. 30, 2 rue
Sérigné (Le Vieux Paris).

Problème n° 14

A chaque définition correspond un mot qui est à la fois un nom commun (ou un adjectif) et un prénom (nom de saint). Prenez un exemple :

Saint François qui contrôle des conduites : Vanne (saint évêque de Verdun [au VI^e siècle, dit-on] il est resté l'un des patrons de la congrégation des Bénédictins de la Vallée — fête locale le 9 novembre).

1. **Saint qui vivait en paradis :** au paradis.
2. **Saint romain qui portait des croix :** croix.
3. **Saint apprenti à Vidocq :** Vidocq.
4. **Saint qui aimait aller campagne :** campagne.
5. **Saint moins qui cultivait les pensées :** pensées.

[illegible]

Les cinquante titres d'ouvrages lyriques à reconstruire étaient :

1. *Scandola le fifre* (Souda daskal) : opéra en deux actes de Janáček Weinberger, créé à Prague en 1918.

2. *Le roi des rois* (Kralj kraljeva) (Coco del Castro) : dramma giocoso en deux actes de Mozart, créé en 1785, à Vienne.

3. *L'Or du Rhin* (Das Rheingold) : constitue le premier acte de l'opéra en quatre actes de Wagner. Créé le 22 septembre 1869 au Hoftheater de Bayreuth.

4. *Un homme de sa patrie* (Un bărban de Ținutul lui său) : mélodrame en trois actes de Ștefan Vărdi, créé à Venise en 1941.

5. *Le Pie polonais* (Le Gozle polski) : opéra en deux actes de Rosini, créé à la Scala de Milan en 1811.

6. *Le Petit Souda* (Mășuca lui Șteodă) : opéra en deux

tion des problèmes 13.

1901. — 11. *La Cloche* (C. de Maistre) : opéra en 3 actes, 1897. — 12. *Le Capitaine Rimplart*, écrit en 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1882, 1883, 1884, 1885, 1886, 1887, 1888, 1889, 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1924, 1925, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, 1931, 1932, 1933, 1934, 1935, 1936, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941, 1942, 1943, 1944, 1945, 1946, 1947, 1948, 1949, 1950, 1951, 1952, 1953, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1969, 1970, 1971, 1972, 1973, 1974, 1975, 1976, 1977, 1978, 1979, 1980, 1981, 1982, 1983, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 254

[illegible][illegible]

DANGER

Sont publiés au Journal officiel du vendredi 14 août 1981 :

UN DECRET
● Portant institution de fonds de concours pour le fonctionnement de l'Ecole nationale de la statistique et de l'administration (E.N.S.A.S.).

UN ARRETE
● Relatif aux archives de la

de sûreté de l'Etat supprimant la loi du 4 août 1981.

LUSTES

D'aptitude à l'emploi d'ingénieur principal de l'armement.

D'admission aux écoles de santé des armées de saux et de Lyon en 1981.

D'admission à l'école du commissariat de la marine et à celui du commissariat de l'air.

(Uta ballo in maschera)
 tme en trois actes de
 arité en 1658. — 30. Le
 de Bayard (D. de
 gnad), opéra en deux
 de Peter Corneille (1624-
 acrés à Welmar en 1658.
 rnéral de Venise, opéra-
 1658. — 31. L'opéra de
 d'Arnold Camargo (Paris,
 nie royale de musique,
 — 32. Le Château de

O.C.D.E. estime
de la demande

100

100-443887-100

STORIENT REDD
D'INVESTISSEMENT

...the ...

THE

1

50

LE FEUILLETON DES DOUZE • Solange est un ange (9), par Catherine Ribault (XVI).

Le Monde
D I M A N C H E



Le désert atavique

par Mouloud MAMMERI

m'être éloigné du camp de tentes grises, que nous avions montés dans un fond de vallée à Zenzawa, les miravilles plus à retrecir vers le chemin du retour. Les tours de lave noire, les parois de basalte, les aléefs infiltrés de sable fin entre des aiguilles de rocher brillantes sous la lune se rembrunissaient toutes : où que j'allie, croyant apercevoir bientôt les cônes des petites tentes dressés vers le ciel, c'était le même spectacle de ville morte. Or les vivants de Pompéi s'en étaient-ils allés ? Rien ne pouvait m'arracher à la certitude qu'ils s'en étaient allés, et qu'ils ne seraient plus jamais de retour. Mais demain, tout à l'heure peut-être, leur foule dense allait ressurgir des palais morts, des places vides, et que de nouveau les venelles s'empliraient de leurs rires.

Nudité

Dans la cité désolée j'errais
longtemps, sans qu'aucun des
fantômes revint hanter les murs
familiers. Un silence implacable
amplifiait le bruit de mes pas sur
les cailloux coupants qui jon-
chaient le chemin. Dix fois, vingt
fois, j'ai cru que derrière le por-
tique de marbre lisse et luisant,
derrière l'échine du dinosaure
abrut de sommeil, le fond de val-
lée plat allait m'apparaître, avec
les silhouettes confuses des cha-
meaux baraqués. Mais non,
c'était chaque fois le même décor
de ruines splendides et frappées
de stupeur.

De vieux Sahariens m'avaient pourtant averti : ne jamais s'éloigner du camp à plus d'une portée de voix, ne pas le perdre de vue en tout cas ; autrement, c'est soi que l'on perd etc... Il n'est pas toujours sûr que l'on se retrouve. Quand c'est arrivé, les plus endurcis paniquent ; ils se mettent à courir de tous les côtés, ils s'arrêtent, ils appellent, il y en a qui dansent, tout plutôt que d'être livré à la hantise de cette nudité sans faille, sans ressentiment et sans joie.

Je ne ressentais rien de tout cela, comme si de tout temps j'avais su qu'il devait en être un jour ainsi. Je n'appelais pas, je ne

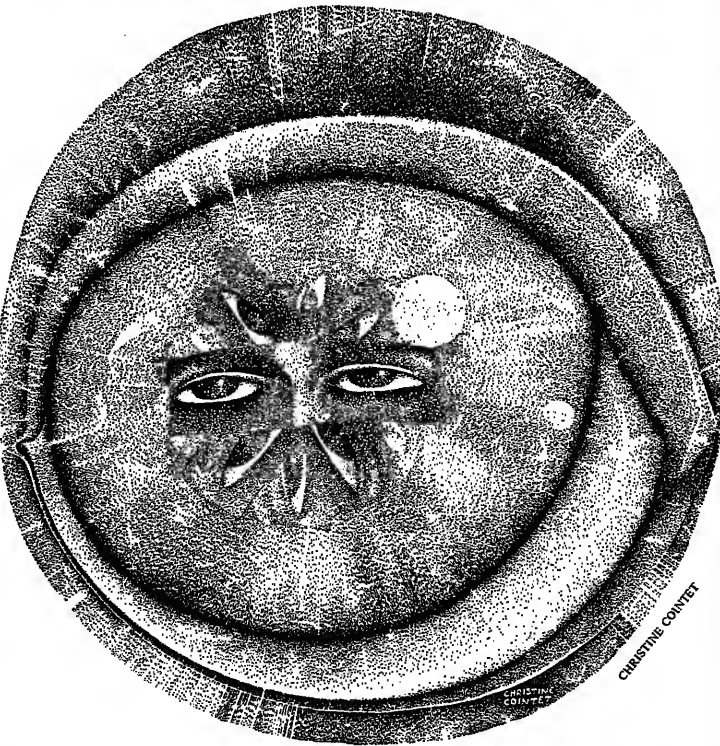
Quand l'écho répercuta plusieurs fois l'appel du guide, que les rochers se renvoyaient comme un jeu, je ne peux pas dire que, ce qui soudain me serra la gorge à l'étouffer, ce fut l'immense soulagement du naufrage perdu et retrouvé, je luttais contre la stupeur qui bloquait les mots de ma bouche. J'écoutais l'appel se charger d'inquiétude, à mesure qu'il restait sans écho, et j'étais

Ainsi l'Afrique découvrait qu'ici était l'Afrique profonde. Ici apparaissait la vanité d'une histoire funambule, tout entière tournée vers la mer, fascinée par les rivages, les mirages d'une Méditerranée pendant des siècles le centre du monde, par ses cités, ses flots, ses empires, ses temples, ses fables et ses incantations. Aux prestiges alternés, délétères, d'une mer qui n'était intérieure que pour les autres (ils disent - *nostrum* - en parlant d'elle, comme pour nous exclure) l'Afrique concédait une France

tions, de repousser au plus loin qu'il se peut (il y a plusieurs ligués de temps) l'ordre de l'inculquer un ordre de l'inculquer. Pour le paysan latin les espaces gélules étaient surtout le lieu de toutes les gestations périlleuses, celui d'un à chaque instant pouvait sortir la tempête husque qui les rejeterait vers la mer. Il suffisait d'une sécheresse un peu prolongée, ou bien que les ressources campées du désert condamner à la famine un nombre d'hommes accru. La frêle barrière côtière et le désert enfoncé dans l'arrière-pensée des habitants de pays polycés appelaient des bords; les chameliers Garamantes, faméliques, pressés et peu soucieux de préserver le

paient le tranchant de leurs armes, avant de revenir avec le prochain sirocco. Pour eux aussi le désert était une patrie, celle du dernier recours contre l'asservissement. Plus encore que l'insuffisance des légions nu les brèches dans le mur, ce qui alimentait la peur des latifundiaires, c'était cette intériorisation du désert, cette conspiration des réfractaires d'en-deçà avec les irréductibles d'au-delà du limes.

De toute façon il y avait peu de chances que l'accord se fit entre ceux qui emplissaient leurs granges des fruits de la terre et ceux qui rôdaient autour, de quelque côté du mur qu'ils venaient. Ils ont des façons diffé-



étroite d'elle-même, la plus extérieure. Là s'accrochaient les comptoirs puniques, romains, grecs ou turcs, qui sugeaient la substance du pays profond : l'Afrique grenier de Rome, après avoir pourvu de milliers de cavaliers les armées du chef borgne monté sur l'éléphant gétule. Par-delà le « limes » était le pays vierge.

Herdes

Le limes est, comme le bornage, une pratique de paysan, la tentative de refouler par-delà l'horizon le désert et ses tenta-

Les paysans romains avaient raison d'avoir peur, car il arrivait que, sous leurs yeux, les travailleurs numides de leurs latifundia recréent le désert en deçà même des limes. Quand l'ordre des préteurs les enserrait de trop près, les travailleurs numides s'enfonçaient vers le sud, ils passaient la barre et, de l'autre côté, pansaient leurs blessures et retrem-

rentes d'appréhender la terre. L'espace des nomades est différent. L'horizon les fascine, tout ancrage leur paraît prélude de servitude. La douceur du home, quelle fadeur nauséuse ! A chaque lieu le nomade ne demande que la somme des usages transitoires indispensables à sa survie (ou à son plaisir) de l'instant. Devant les courts chevaux de Gengis Khan le vide à mesure se reforme et irrésistiblement attire les cavaliers. Qu'importe, après que l'herbe ne pousse plus la nuit, leurs chevaux ont passé le

(Lire la suite page VII.)

هكذا من الاصل

Parti pris

Le temps de la liberté

L'envie des vacances — ou leur charme — pour ceux qui n'ont pas remis leur sort entre les mains d'un fabricant de tourisme, c'est qu'il y a fait constamment choisir et décider.

A moins que l'on ne soit chômeur, tout au long des autres mois les choix sont faits d'avance et généralement par d'autres.

L'heure du week-end est déterminée par les horaires des transports et ceux du travail. Le menu du déjeuner, par le cantine ou le restaurant du coin. Et l'emploi du temps au bureau, à l'université ou à l'atelier ne pose guère de questions. Les journées ont horreur du vide.

Mais les vacances... Il a fallu choisir l'endroit : mer, montagne, campagne, France, étranger. Même si une foule de vacanciers se sont engouffrés dans l'entonnoir de l'autoroute du soleil, ce n'est tout de même pas le cas de tous. Et ils n'allaient pas tous sous les palmiers.

Il y a les choix du matin : la plage, la promenade, le pêche. Sans parler du menu du déjeuner ou de la visite d'une église ou d'un château. Débats hautement démocratiques auxquels participent les conjoints, les enfants, éventuellement les grands-parents et les amis de passage. Avec des mouvements divers, des incidents de séance et des majorités fluctuantes.

Avec aussi des tentatives de prise de pouvoir, des résignations amères, des abandons inattendus.

Le temps de la liberté permanente est aussi un exercice permanent de démocratie appliquée. Avec parfois quelques dictatures.

JEAN PLANCHAIS.



COLIN THIBERT.

« Nationalitaire »

L'article « De l'austro-marxisme à l'austro-réformisme » dû à M. Alain Bergougnoux (Le Monde Dimanche du 26 juillet 1981) a inspiré la réflexion suivante :

A la veille de la première guerre mondiale a existé un courant qu'à défaut de mieux l'on pourrait appeler « marxisme nationalitaire ». James Connolly en fut le représentant en Irlande et il établissait un lien d'interdépendance absolue entre libération nationale et libération sociale.

Otto Bauer lui beaucoup plus loin en 1907 dans son ouvrage sur La question des nationalités et la social-démocratie. Sa définition de la nation reste classique :

« Une communauté de caractères qui se constitue à partir d'une communauté de destins ».

Sa conception de l'internationalisme rejoint Jaurès et l'Armée nouvelle : « Toutes les nations amies pour la domination commune de la nation, mais l'ensemble constitué en collectivité nationale, appelée à un développement indépendant et à la libre possession de leur culture nationale, voilà le principe de nationalité du socialisme ».

Otto Bauer a apporté au marxisme une définition fouillée et précise de la nation dans le cadre de la pensée marxiste.

Il y fera aussi l'apport d'une idée qui va plus loin que celle de James Connolly. Non seulement l'indépendance nationale ne sau-

rait être réelle sans le socialisme (et réciproquement), mais le socialisme lui-même aura un effet dynamique sur la réalité nationale. La citation suivante en témoigne : « Le fait que le socialisme rende la nation autonome, fasse de son destin le produit de sa volonté consciente, a pour conséquence une différenciation croissante des nations dans la société socialiste, une accentuation de leurs particularités, une démocratisation plus nette entre les caractères nationaux ».

Ce courant sera occulté par la victoire de la révolution en Russie et la défaite du parti autrichien. Peut-être est-il possible de penser qu'il a ressurgi de façon pratique et confuse au sein des mouvements de libération nationale du tiers-monde, il est par contre plus sûr d'en apercevoir la réurgence dans l'arsenal théorique de la gauche du parti socialiste ou sans le plus large.

C'est un aspect de l'austro-marxisme qui aura peut-être son importance au moment où les socialistes viennent de prendre le pouvoir en France.

P. SIGODA (Thiers)

5 000 francs

+ cinq mois = zéro

Deux stagiaires d'une école privée de formation à l'informatique, qui souhaitent conserver l'anonymat, nous ont écrit :

Nous voudrions que notre expérience d'une école privée de formation à l'informatique serve à ceux qui, bientôt, verront des courts publicitaires promettant un enseignement de qualité. Voici quelques faits qui pourraient vous faire réfléchir.

Notons tout d'abord que l'école est agréée par l'Etat et recommandée par l'A.N.P.E. (propriété du groupement professionnel national de l'informatique, syndicat professionnel sans but lucratif). Avec ces garanties, on pense être entre de bonnes mains.

Les candidats sont soumis à une série de tests, dont le principal semble être celui des capacités financières et non pas logiques, aptitude pourtant primordiale en informatique. Aussi, nombreux sont les candidats qui, ayant passé cet obstacle, ne pourront suivre les cours de façon satisfaisante.

Pour mieux comprendre la suite, expliquons brièvement le déroulement du stage :

1) Deux mois d'initiation théorique à l'informatique, deux heures par jour.

2) Deux mois d'étude d'un langage informatique avec travaux pratiques, quatre heures par jour.

Première surprise, trente-cinq élèves par classe, dans un local exigü conçu pour trente personnes au maximum, rentabilité oblige.

Deuxième surprise, les deux heures quotidiennes fondent comme neige au soleil. Au bout de quinze jours, elles deviennent une heure puis progressivement trois quarts d'heure, et au bout d'un mois, il ne reste en tout et pour tout qu'une demi-heure de cours avec un professeur qui s'ennuie visiblement et dont la compétence reste à prouver.

Nous prenons notre mal en patience, en espérant que la deuxième partie se déroulera dans de meilleures conditions.

Malheureusement, nous ne sommes pas au bout de nos surprises, car il faut dire que, si le professeur n'est pas à la hauteur, l'administration, elle aussi, fait preuve de légèreté pour ne pas dire plus.

En effet, il nous fut imposé des heures de cours, à l'heure, et ce n'est qu'après une lutte injustifiée, l'enseignement devant être continu.

Il faut signaler ici que l'administration n'a pas jugé utile de nous aviser, et que c'est fortuitement que cette modification a été portée à notre connaissance.

Après ces trois semaines, nous ataquons la deuxième partie du stage, partie primordiale, car elle concerne l'étude proprement dite d'un langage de programmation.

Le premier jour, le professeur est absent, le deuxième, il est présent, et le troisième, il débute une semaine de congé. Devant nos protestations, un autre professeur nous est affecté. Il se révèle fort intéressant, d'ailleurs.

An bout d'une semaine, le premier revient et décide de reprendre tout à zéro, pensant que lui seul détient la vérité. Autant de temps perdu pour nous, malgré l'émulation des camarades matricules. En effet, sur le plan des effectifs, il y a un net progrès. Nous sommes moins de vingt. Deux d'autres sections, par contre, ont dépassé les trente élèves, et c'est important puisqu'il n'y a qu'un seul ordinateur et que le temps de travail par élève est attribué à chaque groupe et le même, quel que soit le nombre d'élèves. Dans notre cas, le professeur utilisait la plupart du temps de l'ordinateur à la mise au point de ses propres programmes. Si bien qu'il nous a fallu parfois protester vivement.

Néanmoins, nous avons appris que notre sort était « enviable », puisque, dans d'autres sections, les élèves n'avaient même pas testé une seule fois leurs programmes. Imaginez un apprenti électricien qui n'aurait jamais mis sous tension un de ses circuits.

Autre exemple du sérieux de l'école : de l'aveu même de notre professeur, la formation de pupitre s'effectuait sur du matériel périmé.

Notre expérience a vérifié le conseil que donnait la revue Informatique et gestion (numéro 124 du mois de mai 1981) en réponse à une question d'un lecteur sur la formation :

« Vous comprendrez par ailleurs que nous ne pourrions pas vous conseiller l'une quelconque des écoles de formation (privées, en particulier), puisque il faut bien l'avouer, l'expérience d'un stagiaire nous montre que la série n'était pas la chose du monde la plus répandue dans les écoles privées de formation à l'informatique ».

GILBERT RÉMY.

Innocent Vivaldi

Les morts ont-ils le droit de réponse dans vos colonnes ? Si oui, on ne doit pas laisser passer sans réagir l'attaque dont a été l'objet ce pauvre Vivaldi, dans votre numéro daté du 4 août, de la part de M^{re} Machaud.

Si Antonio lui-même n'a pas utilisé les services d'une agence de publicité pour sa promotion, qui donc est responsable du choix des musiques visant à flatter les clients impatientes ? Dans les milieux d'affaires, on fait grande confiance aux conseillers « psycho-socio-technico-commerciaux » qui décident souverainement de ce qui plaît ou déplaît au public. Ils auraient mérité, dit-on, des études poussées sur la rentabilité comparée des différents compositeurs dans la musique d'ambiance. Ce n'est pas la faute du célèbre Vivaldi s'il a remporté la palme.

CLAUDE FELDAM (Boulogne-Billancourt), ET JEAN NÉKO (Paris).

V.S.N.A.

Il y a trois ans, Jean-François a obtenu un poste de volontaire du service national actif (V.S.N.A.) à Oujda pour une durée de vingt et un mois. Pas de problèmes particuliers à l'arrivée, prime d'éménagement versée, bon accueil et logement.

Nous vivions ensemble depuis plusieurs années, et je décidais de suivre Jean-François au Maroc, bien décidée également à gagner ma vie là-bas. Après diverses démarches auprès de l'ambassade du Maroc à Paris, me voici partie rassurée, puisque cette dernière m'affirme que, étant donnée ma formation, je n'aurais aucun mal à trouver du travail là-bas, et que les formalités ne se feront pas au départ, mais à l'arrivée là-bas.

Je laisse donc mon travail à Paris, mon appartement, et me voici partie. L'arrivée est un autre problème, puisque c'est pour apprendre qu'il les « femmes » ont aucun droit, même les Françaises, que je obtiendrais jamais de travail, et que j'ai trois mois pour partir... Relations, engagements sur l'honneur, rien n'y fait. Je me résigne à rester discrètement et illégalement dans ce pays en attendant des cours privés. Les problèmes semblent terminés.

Quelques semaines après, Jean-François reçoit une lettre du gouvernement l'informant que ses services se termineront à la fin de l'année (alors qu'il lui restait encore une année à accomplir), sans explication aucune.

sans motif. Coups de téléphone à l'ambassade à Rabat, déplacements à nos frais (on n'a jamais vu le cas, pas de faute professionnelle, pas de motif apparent), personne ne peut, on ne veut nous renseigner.

A quoi cela sert-il d'avoir fait toutes ces démarches, toutes ces formalités de départ, pour s'entendre signifier une fin de service, un an après, sans explications ?

Nous pensions qu'il s'agit peut-être d'une erreur, et on nous laisse attendre qu'avant la fin de l'année nous aurons des nouvelles. Arrive la dernière semaine, toujours rien. Nous décidons d'entamer les formalités de départ du Maroc.

L'ambassade promet à Jean-François d'obtenir le paiement de ses vacances d'été (deux mois et demi). Arrive la dernière semaine, toujours rien. Nous décidons d'entamer les formalités de départ du Maroc.

Après six mois de retour en France, toujours pas de nouvelles, toujours pas de paiement des deux mois et demi. Nous passons sur les dépenses faites à nos frais durant un an, en recommandant, lettres diverses, copies faites et refusées, explications, mais rien. Nous sommes obligés de nous résigner à ne rien obtenir.

Après plusieurs mois, nous avons eu confirmation écrite d'un paiement effectif, mais, après recherche, la banque marocaine avait égaré le virement !

Bref, après plus d'un an, nous avons obtenu gain de cause, mais à quel prix !

Nous pourrions vous en parler bien d'autres, et assurer tous les lecteurs que tous ces pays « exotiques » dont on vante tant les mérites lorsqu'on y va en vacances, sont en fait des pays où tout à ce que l'on imagine, car la corruption et la bêtise administrative, et autres, dépassent de loin tout ce que l'on peut imaginer.

Cher V.S.N.A., ne désespérez pas, vous serez payé - nous ne sommes pas vos désemparés, - pratiquement, lorsque votre service sera terminé, d'ici là, vous aurez eu le temps de crever de faim... et d'apprécier, comme disent les gens, « la belle vie dans les pays sous-développés pour les par les coopérants impérialistes ».

C. FONTAINE et J.F. PONS.

Actuelles

Camping (sauvage)

« Camper à l'air libre par temps de pluie n'a rien d'agréable. [...] La tente est inhabitable et passe ; elle clique au vent, retombe sur vous, s'entortille autour de votre tête et vous rend fou. Cependant, la pluie ne cesse pas de tomber à seux. C'est déjà assez difficile de dresser une tente par temps sec ; s'il pleut, cela devient un vrai travail d'Hercule. Au lieu de vous aller, il vous semble que le collègue ne fait que des bêtises. Au moment précis où vous venez d'assujettir comme il faut votre côté de la tente, il se met à haler du sien, et démolit tout ».

« Et là, il qu'est-ce que tu fiches donc ? lui cries-tu. C'est toi ! Qu'est-ce que tu fiches, toi ! remoule-t-il. Laisse aller, veux-tu ? Ne tire pas dessus, tu as tout démantibulé, espèce de gourde, lancez-vous. Non, ce n'est pas moi, hurle-t-il à son tour. Laisse aller de ton côté !

« Je te répète que tu as tout démantibulé ! rugisses-tu, regrettons de n'être pas plus près de lui. Et tu as tiré si fort sur les cordes que tous les piquets sont arrachés. Quel idiot ! L'entends-tu maintenant ? »

« Puis survient une traction furieuse, et voilà votre côté parti. Vous déposez le mallet et vous vous mettez en devoir de faire le tour pour aller dire votre façon de penser au copain, mais au même instant il se met à faire le tour dans le même sens pour venir vous expérer son avis. Et vous vous précipitez l'un l'autre en vous injurant, tout autour de la tente, qui finit par s'abîmer en un tas... »

Sur les bords de la Tamise, un beau soir d'été. Jérôme K. Jérôme : Trois hommes dans un bateau (sans parler du chien), 1889. Trad. de Diodote Serret.

JEAN GUICHARD-MIEL.

Kugelhkopf

Beau comme la rencontre fortuite, sur une table d'Alsace, d'une bouteille de riesling et d'un kugelhkopf. Le long fuseau de verre vert dans ses flancs l'insigne du monde. Le gron briché, tout en rondou pâlissière et maternelle, ouvre sur le ciel sa chemise molle et odorante.

La jeune fille est debout devant la table. A sa droite, retourné sur un plateau, deux moules en terre cuite dont la chair poreuse et rosée esquise une lente torsade vers le haut puis plonge et disparaît dans un crébtre sombre. A sa gauche, le livre des recettes dont elle suit, d'un index scrupuleux, les instruc-

ctions : « ...une pâte mollette, qui doit être élastique et bien battue à la main ». La jeune Alsacienne relève le tête, le regard de ses yeux verts se perd au loin, elle réfléchit. La formule l'intrigue. Se pète à elle sans-elle assez « mollette » ? Ne devrait-elle pas demander conseil à sa mère ?

Soudain, elle se remet au travail, sûre de son jeune instinct. Elle bat avec une énergie ténacité, qui rote ses joues et fatigue son pognet. Puis elle s'empare d'un des moules, le retournant d'un geste vil. Elle découvre ainsi l'intérieur rouge et luisant, où les larges cannelures de la paroi animent un mouvement tournant vers le bas et se résolvent soudain en un manchon turquie, au bout arrondi, qui semble vouloir se dresser hors du moule qui le retient. Mais la jeune fille a repris sa lecture : « ...beurrer soigneusement l'intérieur du moule et la douille centrale... » « ...Tiens, s'écrie-t-elle, cela s'appelle une douille ». Elle enduit de beurre le bout de ses doigts et commence à masser doucement.

De la louche incline une langue onctueuse s'étire jusqu'au fond du moule. En petits pils hésitants la pâte s'est coulée dans la conque qu'elle investit mollement. La jeune monte. Du sein du petit crémieux émerge le bout rouge de

la douille, et on devine et là, frêles esquifs, des raisins de Corinthe. « Remplir un peu plus que la moitié ». La louche se redresse. Un doigt en assuie le bord puis se fait lécher. La porte de la cuisinière bascule, le moule à kugelhkopf s'enfonce en tremblant dans le nuit, un bras blanc l'accompagne mais se retire bruyamment, tandis que la porte clique. « Laissez entrer un élève-hôte bien au chaud ». La jeune fille attend. La pâte travaille.

Le temps du démoulage est venu. Sorti du four tout cliquant et fumant, le kugelhkopf a refroidi. Il se dresse prudemment de sa coquille et détache son vide intérieur du manchon de terre cuite. Un dernier effort et la volée, posé sur son assiette, enfin. Du sucre glisse et poudre les abords du crébtre, accusant le contraste entre la chair brune des flancs et la peau blanche et délicate de la chemise.

L'œuvre accomplie, la jeune Alsacienne demeure immobile. Elle fixe cette table où vont se célébrer, une fois encore, les noces du riesling et du kugelhkopf. Elle est devenue l'héritière d'un savoir-faire, il monte en elle un orgueil immémorial et un grand silence parfumé l'enveloppe.





MICHEL LAMOUREUX.

Conversations

La grande famille dans la montagne

Les communards des années 70 ont changé de style. La révolution des mœurs n'est plus à l'ordre du jour. Mais la contestation reste vivace.

RICHARD CLAVAUD

AU bord de la nationale, à l'embranchement de la petite route qui part à l'assaut de la montagne, une décharge publique marque la limite du territoire que la commune a abandonné depuis dix ans à de nouveaux arrivants. Cinq d'entre eux, trois filles et deux garçons, évoquent leur expérience sur cette terre d'Ariège. La révolution permanente des années 70 a fait place à la recherche d'un équilibre subtil entre l'individu, le couple et la communauté.

Notre fonction était d'accueillir...

Raymond. — Jusqu'en 1975 on a voulu libérer des lieux, surtout ici en Ariège. Nous étions une communauté militante, au sens révolution des mœurs, dont le rôle était d'accueillir les gens en marge, les déserteurs ou les fugueurs.

Denise. — Ça a évolué. Il y a de moins en moins de gens qui débarquent. Depuis cinq ans, je n'ai pas vu un seul fugueur.

Martine. — Les enfants aussi ont changé. Même s'ils détestent vivre différemment que dans leur famille, ça ne se fait plus par la rupture brutale comme avant, quand ils n'avaient pas d'autre solution que de s'en aller quand ça devenait invivable pour eux.

Denise. — Je ne sais pas si on les recevait aujourd'hui. De toute façon, ça ne se passerait pas pareil. Par rapport aux fugueurs, nous avions un accord tacite : chez eux ça n'allait pas, ils venaient dans la communauté ; on les acceptait parce qu'on parvenait à leur faire un geste ou à leur offrir un toit. Maintenant, ça passerait beaucoup plus par une réflexion en commun avec l'intéressé.

Martine. — On s'est aperçu que notre rôle vis-à-vis de l'adolescent n'était pas toujours très utile. C'était plutôt une solution de facilité pour lui. Il trouvait un endroit tranquille dans la montagne où on ne l'embêtait pas pendant quelque temps. Mais à partir d'un certain moment, la plupart des communautés n'ont plus eu envie de jouer ce rôle.

Denise. — Ou alors il faut s'orienter vers cette forme d'accueil. Ça c'est fait.

Martine. — Des groupes ont accueilli des anciens drogués, par exemple. J'ai voulu faire l'expérience. Je voulais recevoir des gens qui sortaient d'hôpitaux psychiatriques. Certains psychiatres aussi acceptaient cette solution. On en a reçu cinq en tout. La première personne était venue par hasard et ça avait très bien marché ; ça avait même été spectaculaire. Je me disais : c'est merveilleux un lieu comme ça, ça soigne les gens. Puis on s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas tenir le coup, qu'on n'était pas fait pour ça. On faisait trop de choses. Il fallait que la maison soit entièrement consacrée à ça. D'ailleurs je ne sais même pas si dans ces conditions ça peut marcher. Nous, en tout cas, on a dû s'arrêter.

... mais à condition de respecter un code.

Denise. — Quand il y a une initiative personnelle et qu'elle n'entre pas dans une espèce de code du lieu, la réaction n'est pas individuelle mais vient de plusieurs personnes à la fois.

Raymond. — C'est sûr. Ce code, c'est une certaine façon de sentir les choses qui en arrive à être naturelle, mais qui reste délicate. Quelqu'un fait un geste ou s'apprête à faire un geste — par

exemple couper un arbre, — il faut qu'il sache que certaines personnes risquent de mal le ressentir.

Martine. — Il est arrivé qu'une personne mette en péril l'équilibre du groupe, et ça se ressent collectivement. Mais on ne lui dit pas ; pour le maintien du groupe, il faut que tu t'en ailles. On discute avec lui du pourquoi.

On a voulu détruire le couple...

Raymond. — On comprend à un moment que la pratique n'est plus la même, que ça ne vibre plus. Par exemple, quelqu'un qui n'est plus là avait pris l'habitude de monter ici à vélo. On ne le voit plus ; c'est étonnant. On ne le fait pas ; c'est étonnant. On ne le fait pas ; c'est étonnant. On ne le fait pas ; c'est étonnant. On ne le fait pas ; c'est étonnant.

Sylvie. — On pourrait appeler ça des contraintes, mais moi les a choisies, elles correspondent à quelque chose. Dans la famille, ces contraintes ne tombent dessus mais tu ne sais pas pourquoi tu es obligé de faire comme ça et pas autrement, de te tenir à table ou de t'habiller d'une certaine façon.

Raymond. — Percevoir un modèle familial, c'était se condamner à reproduire un modèle social que nous refusions. Il fallait donc supprimer le couple.

Martine. — C'est très difficile à mettre en pratique. On a essayé, on a présenté comme une obliga-

tion de ne pas avoir de rapports privilégiés. On dirait tous dans la même pièce, et dans certains groupes il y avait même un lit collectif. Ça a été très dur comme expérience : un psychodrame continu.

Sylvie. — Ce n'est pas forcément viable tous les jours. Mais celui ou celle qui ne l'acceptait pas était très mal vu, quasiment maud du diable et déclaré « inapte à vivre en groupe ». C'est arrivé.

Antoine. — Ça aussi, ça a changé. Aujourd'hui, il y a des gens qui vivent en groupe, d'autre, en couple. Mais ce couple ne ressemble pas au précédent, il est plus ouvert. Qui pénètre aujourd'hui dans ce monde du couple n'est plus un étranger, comme ça peut l'être dans une famille traditionnelle. Il peut rester, manger, dormir ; il est accepté.

Raymond. — Je ne sais pas si on peut encore opposer vie de groupe et vie de famille. Il y a une évolution dans la mentalité des familles. D'accord, ce n'est pas majoritaire, mais j'ai pu m'apercevoir autour de moi que des idées de dissolution de couple sans en parler. En fait, ils ne font pas de théorie, simplement ils se trouvent bien comme ça.

Denise. — Quand on a su que j'attendais un bébé, ça a été un événement pour tout le monde.

Bien sûr, les autres ne le ressentent pas comme moi, mais c'était important pour eux.

...et faire des enfants « tout seul »

Raymond. — C'était le premier enfant qui allait naître dans le groupe.

Denise. — Du côté de l'instinct maternel, je n'ai aucune envie d'accoucher ma fille rien que pour moi et que les autres s'en mêlent à y voir. Ça me remet beaucoup en question. Quelquefois c'est dur ; d'autres fois, avec la réflexion, ça l'est moins. Il arrive aussi que ça soit tout à fait naturel dans ma tête.

Martine. — C'est vraiment un choix de la part.

Denise. — C'est certain. D'abord je n'ai pas voulu faire un enfant dans une structure de couple. Ensuite j'ai décidé de l'élever dans un groupe. Les gens d'ici pourront s'occuper d'elle s'ils en ont envie. Si certains veulent l'emmener avec eux en voyage, et si elle est d'accord, je la laisserai partir.

Sylvie. — Dans les communautés comme ici, les enfants sont habitués à ce déplacement. Ils vont très facilement d'une maison à l'autre, y dorment ; les parents ne les voient pas pendant quelques jours, mais ils savent où ils sont et ne se font pas de souci.

Raymond. — Dans la famille traditionnelle aussi, l'enfant a davantage de liberté qu'avant. Le week-end avec les parents et la semaine à l'école, ça commence à changer. Les parents s'arrangent pour que leurs enfants aillent dans d'autres familles, chez des amis.

Antoine. — Il n'y a pas de règle, mais c'est souvent les enfants

qui choisissent. Ils rencontrent des petits copains qui leur disent : « L'école, c'est pas mal », et ils ont envie d'y aller.

Maintenant ils veulent aller à l'école

Denise. — Ils n'en ont rien à fiche de nos idées d'école parallèle ou d'éducation à la maison qui, d'ailleurs, ne sont pas toujours réalisables. On n'est pas forcément disponible tous les jours pour donner à l'enfant une certaine éducation. D'accord pour ce qui est de faire le jardin, de s'occuper des ébènes, de dessiner. Mais quand il s'agit, par exemple, d'apprendre à lire ou à écrire, c'est pas évident du tout. Et puis l'école c'est l'occasion de découvrir un autre monde, des enfants de milieux différents.

Sylvie. — C'est important qu'ils puissent s'intégrer socialement. On ne veut pas des enfants qui soient complètement coupés du reste du monde.

Denise. — Pour nous, l'école et l'éducation en général n'ont pas la même fonction qu'avant. Nous ne cherchons pas à fournir à l'enfant l'élément qui lui permettra de croquer ou de s'acheter une maison. Pour nos parents c'était ça. Ils nous faisaient passer des examens pour assurer la survie de l'espèce à travers une situation honorable. Ce rôle a changé.

Ce que nous voulons, c'est apprendre aux enfants à être plus autonomes, et, à partir de là, ils trouveront les éléments qu'il leur faut, ne serait-ce que pour aller s'acheter une tablette de chocolat.

هكذا من الأصل

CROQUIS

La place de l'an 2000

C'est la place de l'an 2000, regardez, il y a des pigeons, des enfants qui courent en liberté, des amoureux, des punkes et tout un peuple barbu d'ici et d'ailleurs : un charme romantique au milieu de la modernité... »

A la terrasse de l'Innocent, Aimé Bruno, l'athlétique patron de cette brasserie vieille de quelques mois, poursuit, ses yeux bleus fixés sur le fontaine : « Les gens ont finalement compris, et c'est vers ce genre de vie que l'on se dirige. Cette place est située à un carrefour de grands axes de circulation, mais elle est piétonne : les gens, les enfants et même les chiens y sont libres. On a redécouvert la liberté... »

Il avait au l'habitude de prendre son café au zinc du Moulin d'Or. Déjà, à l'époque, il s'y trouvait bien : il l'avait racheté un beau jour, il l'avait refait, et, après avoir géré pendant plus d'un siècle le fontaine, il avait ouvert son restaurant-brasserie capable de recevoir cent cinquante personnes. L'Innocent est un des neuf restaurants et cafés de la place des Innocents, dont les noms eux, du moins, ne se différencient guère : l'Innocent, le Café de la Fontaine, la Fontaine des Amours, la Fontaine des Innocents et les autres. Neuf restaurants-café, et pourtant Aimé Bruno dit qu'« on ne fait plus fortune dans ce quartier de médiocratie, et il ne faut pas se faire d'illusions, ces temps-là sont révolus. Pour arriver à trouver son bonheur, il faut se dire : je fais un métier que j'aime, à un endroit où j'y crois, et c'est tout ! Tenez, voyez plutôt ce spectacle devenu rare... »

Il ma montre du doigt deux petites filles de cinq à six ans courant derrière un arbre, il est attendri. Ces pigeons, ces petites filles, ces musiciens, ces peintres, ces petits vendeurs de « sacs à dos », ces « appareils de photos en bandoulière » et tous ces chiens font battre le cœur nerveux, repensé, redessiné et réanimé de la place des Innocents.

« C'est grâce à la fontaine, assure Aimé Bruno, architecte en chef de la SEMAH (1). Elle a été créée en 1547 sous Henri II, et c'est Jean Goujon qui en sculpta les nymphes. C'est la plus ancienne et la plus belle fontaine de Paris... »

« C'est grâce à l'eau, poursuit Aimé Bruno, Observez les gens se regroupent, c'est autour de l'eau : l'eau qui bouge, l'eau qui sourit, l'eau qui se repose, l'eau c'est la vie... »

« La fontaine fait son bruit de fond, elle rassure et donne cette sensation de bien-être. Vous verrez les élégantes défilant...

La Sole

Le sable, sans limite, avec ses troussements de drapeaux, sa tentille d'eau claire.

L'horizon circulaire s'évapore dans le bleu. Le masque défilé cherche la trace improbable d'une vie sur ces joues, affaîmé et par-dessus tout, craintive.

La sole. La forme s'abouche, sable sur sable, d'un muscle tout et plet. Les yeux dissimulés, le nez se serre d'un mépris, le prédateur, multiple, mal défini au registre ancestral.

CHARLES MADEZO.

Conte froid

La richesse

Il avait soudain hérité d'une grosse fortune, mais, comme il était sentimental, il n'avait pas voulu changer d'appartement. Et les trois pièces de 60 m² qu'il occupait dans une H.L.M., semblaient bien exigües pour la majeure partie, le valet de chambre et la cuisinière engagés à son service.

JACQUES STERNBERG.

Des vacances à câlin-plage

L'utopie balnéaire existe. Près de Royan, les pionniers de « l'Espace du possible » rebâtissent chaque été 12 hectares de tendresse et d'autogestion.

DANIEL SCHNEIDER

UN camping ? Un gigantesque « stage psy » de trois mois, avec Edipe et cootranstér à tous les repas ? Il s'en défend, en dépit de l'impressionnante densité de « psy » ou de « thérapies » au mètre carré.

Une sorte de micro-république estivale, mi-camp, mi-club de rencontres qui aurait pris ses quartiers d'été ?

Foin des comparaisons. « L'Espace du possible » ne ressemble qu'à « l'Espace du possible » : 12 hectares vallonnés aux sentiers de Royan, à quelques minutes de la mer. Plusieurs centaines de « espaces », chaque été, y confrontent leurs fantasmes et coproduisent une utopie balnéaire. A l'origine, une poignée de copains, psychotérapeutes religieux, apôtres de l'épaulement corporel, ou adeptes de Fourier et de son plus laudateur, cette micro-société antiautoritaire et idéaliste. En 1975, une sympathisante leur loue, pour une somme symbolique, ces hectares providentiels. Et c'est parti.

Tout en reconstruisant des noms poétiques (le Miel, le Ventre, les Bermudes), le terrain se situe à proximité d'une côte sauvage nautiste où le « câlin-plage », de temps à autre, va saluer la nouvelle lune, duvet contre duvet, blottis dans les duets.

Unique, le cocktail-Espace : un peu de matériel, une profusion de talents, et une règle d'or : la disponibilité. Les tâches collectives sont réduites au minimum : en moyenne six heures hebdomadaires par personne — pour dégager le plus possible de temps libre, propice à la créativité.

Les installations ? Un tour de potier, un tour de bois, un lebo photo et un ensemble vidéo, prétexte aux jeux les plus raffinés : « l'année dernière, par exemple : chacun défilait au devant les caméras en montrant les parties de son corps qu'il aimait, et celles qu'il n'aimait pas — comme à la confection d'un journal télévisé interne. En vedette, une baignoire collective à température du corps (37 °C), le « hot-tub », haut lieu de la sensualité espacienne.

IRENE BLANC

(1) Société d'économie mixte pour l'aménagement des Halles.

LIBÉRATION

risque encore d'être en avance. Converser plus de dix minutes du même sujet avec la même personne tient de l'exploit. « Il m'arrive de mettre trois heures pour parcourir 800 mètres, raconte Yves. Un enfant a perdu une chaussure, un inconnu autreprend de me raconter sa vie... »

Papiers gras

L'organisation, bien sûr, pèse un peu du spontanéisme ambiant. Aller intégrer des contraintes dans un emploi du temps qui vous amène à l'imprévisible. L'année dernière, les chèques de tout l'été sont restés sur un coin de bureau, sans que quiconque songe à les envoyer à la banque. Et on s'étonnait d'être à découvert !

Juré, l'oubli ne pourrait plus se reproduire cette année. Chaque été, l'organisation espacienne se prépare, pour la première fois, est engagée pour s'occuper de l'administration. L'Espace est « gouverné » par une équipe de bénévoles, qui changent tous les quinze jours. Chaque membre de cette « équipe de quinze », est chargé de superviser la prise de notes des participants à leur inévitable timidité. « Je ne suis pas obligé de trouver des volontaires pour nettoyer les toilettes », raconte Annie. C'était dur pour moi, ça m'a fait du bien. »

Certains tâches urgentes, sourit un mauvais esprit, glissent sous une journée de responsable en responsable. La recette, c'est d'abord quel- qu'un qui dit : « J'ai pensé à toi pour une mission qui requiert de la psychologie : trouver des volontaires au ramassage des papiers gras ! »

D'autres tâches demandent : la non-planification du budget, nourrir, par exemple, rend aléatoire le pain du petit déjeuner, et les repas sont donc préparés de la comparaison avec les déjeuners, préparés par un restaurant géré par une espacienne, mais qui peut patenter à l'association.

Le bonheur de cuisiner, heureusement, supplée parfois aux carences. Tout le camp se souvient encore du « repas tanté » préparé l'année dernière par une équipe. « On avait coupé des légumes, des fruits et des fromages, et préparé les sauces. Les convives devaient se plonger les uns aux autres... »

Et pourtant, l'Espace, dans l'ensemble, « tourne ». Une centaine d'« efforts » — l'espacien moyen est un embaumeur divorcé d'une trentaine d'années, venu avec tout ou partie de sa progéniture — sont pris en charge par quelques adultes, qui organisent pour ceux qui le souhaitent des jeux et des activités. Cohabitations sans autres frictions que très occasionnelles, quand une monte interrompue avec force burlesques de Sioux une très coûteuse séance de méditation.

Plus préoccupants sont les problèmes de croissance... de l'asso-

ciation. Après moult discussions, on a limité les places à trois cents, et on s'est résigné à refouler plusieurs centaines de postulants chaque été. L'achat d'un lave-vaisselle est hâté à l'occasion de ceux qui redoutent un « club d'infatigabilité ». Des dissidents, cette année, ont fondé une autre communauté, plus petite. La parution d'un journal quotidien notifié, les efforts vespéraux d'un crieur public, ou peuvent faire oublier la pesanteur du grand groupe.

Callébrage

A l'instar de la plupart des « alternatifs », les espaciens, jusqu'à peu, tentaient d'écouter les rapports de pouvoir sous la façade de la « bande de copains ». L'exclusion d'un adhérent par les seuls membres du bureau du conseil d'administration — trois personnes — a provoqué cet été une prise de conscience aussi soudaine que limitée : le « groupe exclusif » en charge pour la circonstance rivalise difficilement avec l'attrait de la plage.

« On ne veut pas, chaque année, regarder la montagne à l'arrière », dit un espacien. L'assurance d'une voix douce mais ferme Yves Donnar, psychotérapeute, principal animateur de l'expérience, il est donc facile de voir l'Espace en simple « consommateur de contacts », sans participer à la gestion de l'association. Seule une trentaine de moisés sacrificiels quelques semaines d'hiver à la préparation de la prochaine saison, « et il est normal qu'ils aient davantage de pouvoir que ceux qui viennent chaque jour... »

Reste, bien sûr, la principale interrogation qui, de temps à autre, triture les mauvaises consciences espaciennes : ne faut-il pas, à l'heure de la prochaine saison, « et il est normal qu'ils aient davantage de pouvoir que ceux qui viennent chaque jour... »

« Récemment, la principale interrogation qui, de temps à autre, triture les mauvaises consciences espaciennes : ne faut-il pas, à l'heure de la prochaine saison, « et il est normal qu'ils aient davantage de pouvoir que ceux qui viennent chaque jour... »

L'Espace c'est que peu de débordements des frontières de l'été : l'équipe cherche, à Paris, un salle pour y installer le restaurant. Des « groupes espacien » sont nés, un groupe femmes, et quelques communautés de vie. Certains rêvent de créations d'entreprise.

Alors, ghetto ? Les espacien, c'est vrai, apprécient peu l'intrusion d'éléments extérieurs. Les invitations voyeurs, siôt repoussés, sont reconstruits au portail sans ménagements, et les visites de toutes sortes sont déconseillées. Eux-mêmes ne se risquent à l'extérieur que poussés par la nécessité.

On se ferait d'abord tout de leur reprocher un certain élitisme. Et puis, siôt passé le portail du retour, on comprend. Les cam-pings, les vrais, où la vie se mesure en nombre de sardines au même carré, encroûtent l'Espace de leurs usages et de leur exéisme à bronzer. A l'arrivée, intoxiqué du métro qu'on était, on n'avait rien remarqué. Le choc est rude, avec la civilisation des snack-bars et des tubes de l'été.

Comment en vouloir aux espacien de protéger leur pays des merveilles ?

Aux quatre coins de France

Grands vins

Dégustez les COTES DU ROUSSILLON et MUSCAT DE RIVESALTES. Venez déguster au DOMAINE ST-LUC. Tarif sur demande. 46300 Le Vigean-Quercy.

Artisanat meubles

Aux ateliers de l'île C. Segalard (fabrication artisanale) agréé massif tous matériaux. 33110 St. Julien. T. (65) 41-02-12. Don. c. 6 t. 1,40 F.

Curiosités touristiques

PARC FLORAL D'ORLÉANS LA SOURCE

Sur 30 hectares d'un cadre naturel exceptionnel, un spectacle floral, se renouvellant tous les jours, vous offre une variété de fleurs et de plantes. Source du Loiret. Sélection d'animaux. Petit zoo, Mini-Golf, Jeux d'enfants. Bureau d'information. Tarif gratuit. En signifiant le monde avec une documentation colorée. Bote : PARC FLORAL, 45100 Orléans. Tél. (38) 63-53-17.

Édité par la S.A.R.L. le Monde

Gérant : Jacques Faure, directeur de la publication. Claude Jéan.

Imprimerie de la « Monde » 10, rue de la République, 75001 PARIS 1

Reproduction interdite de tous articles, sauf accord avec l'administration.

Commission paritaire des journaux et publications : n° 57 437

ACHETONS

DÉBRIS D'OR

VEUX BIJOUX OR DENTAIRE PIÈCES USAGÉES

56 F net le gramme

Cours du 2-6-81

LE BIJOU D'OR

1, rue Souffier, PARIS-9

1^{er} étage - Tél. : 246-46-96

LETTRE D'ARTHAUD A CEUX QUI AIMENT LES LIVRES

Corse, la porte de l'Occident.

Oubliez les exceptions, le Français ne connaît rien au vin. Il lui faut l'étiquette pour identifier une provenance. Un bandana sur les yeux, il confond marseillais et gervé-chambertin. Les vins connaissent, on les trouve en Californie et dans le Massachussets.

A lire la Corse de Dorothy Carrington, on pourrait croire qu'il y a des pays comme des vins. C'est en anglais, professeur de sociologie anthropologie au Queen's College nous apprend tout sur ce pays que l'Occident connaît.

On apprend que les Grecs n'ont rien inventé, que leurs coutumes mentales, les Corseis sculptaient mille ans plus tôt. On apprend que la Corse est en avance de plus de 10 ans sur la révolution française, qu'elle vivait en démocratie dès 1725 avec la constitution de 1725, qu'elle avait des mœurs, des mœurs, ce sont des mal baptisés : quelques mots du sacrement ont été oubliés par le prêtre, non répétés de manière incantatoire par le prêtre, la marine, ils sont alors destinés à neocore une vie en marge, liés aux puissances des ombres de la mort. L'essor, ils quittent les villages, on entend les appels qu'ils se lancent l'un à l'autre et les abaissement, les courtes, les accompagnent. Ils pénètrent dans le maquis et tuent le premier animal qu'ils y rencontrent. Puis ils le roulent par terre pour le mettre sur le dos, alors, regardant sa face ils reconnaissent un habitant de leur village. Le lendemain matin, ils racontent ce qu'ils ont fait et la personne qu'ils ont nommé meurt toujours dans l'année.

Tout au long du livre, on rencontre des fondations, des pizzerias, des signaux (logos et voyants), on assiste à des vendettas, à des drames. L'auteur était un gosse public, il a baissé ou même un simple attachement des mains par lequel un homme compromettrait à tout jamais la femme qu'il était l'objet. Au XIX^e siècle, l'auteur a été responsable de plus de morts violentes que nous autres.

Dorothy Carrington nous entraîne entre la légende et le réel, au milieu des statues monolithiques, à travers les forêts de chênes, à travers la guerre d'indépendance. Cette Corse, on la lit comme un roman épique. Mais qui est-elle ? Elle est une fois oubliée son extraordinaire talent de conteur — nous a le plus séduisant de Dorothy Carrington, c'est sa volonté tenace de comprendre. Sans cesse elle dépasse l'apparence. Et, grâce à elle, volent et dans les pages les plus belles lieux communs. Le Corse n'est pas un nouveau héros à ajouter à la liste des héros de l'humanité, c'est un philosophe en marge du monde occidental. En fait, il pour continuer, quand on a lu la Corse de Dorothy Carrington on a envie de partir. Mais plus comme un touriste.

Les très riches heures d'un amoureux du Quercy.

Pierre Grimal est né à Paris. Et pourtant il se dit lui-même Cadourque, du Quercy. Pour cet homme cultivé, latiniste, historien et archéologue, pour ce professeur en Sorbonne, il est plus qu'une simple déclaration : c'est une profession de foi.

Son livre, il l'a écrit comme une "charnèble", nom que l'on donnait autrefois à une histoire racontée et entrecoupée parfois de chansons et de poèmes. Point de plan précis. Point d'objectif particulier. Simplement une passion à communiquer. Avec des mots. L'auteur laisse aller ses souvenirs, ses connaissances, ses impressions, mêlant témoignages et morceaux d'histoire, géographie et anecdotes personnelles.

Rocamadour, Agen, Cahors, Dordogne et Ussel d'aujourd'hui nous se placent. Vercoignès, Clémens, Marçay, le pape Jean, mais aussi Jeanne, le village plein de mystère, nous font tout à notre mesure. Petit à petit on s'attache au Quercy comme on s'attache à Pierre Grimal, séduisant par son humilité, lui qui a tant de talent.

Note bibliographique : Dorothy Carrington, la Corse ; Pierre Grimal, le Quercy.

Pour ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de nous lire, nous rappelons que chaque dimanche, nous envoyons cette lettre. Nous y parlons des livres que nous publions ou que nous avons publiés et qui nous paraissent soit d'actualité, soit en rapport avec un thème qui devrait à nos yeux intéresser tous ceux qui aiment le livre.

ARTHAUD

Editeur : Robert Laffont, 10 rue de la Harpe, 75001 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

Arnaud, 6 rue de Ménilmontant, 75013 Paris.

LUXE 40 000 résidences secondaires à Paris

Habiter la province (ou l'étranger) et venir en congé à Paris. Une formule qui rencontre un succès croissant. Chez ceux qui en ont les moyens.

MICHEL HEURTEAUX

A Paris ! On en rêve ou on voudrait le fuir. Les fastes supposés de la ville-lumière sont d'autant plus appréciés qu'on n'y vit pas. Si bon nombre de citadins se jettent sur les routes chaque week-end, d'autres, au contraire, aspirent à faire le chemin inverse. Pour ceux-là, pas de doute : « Paris sera toujours Paris », selon l'incroyable cliché. Non pas la ville-besogne du « métro-boulot-dodo », mais celle plus rutilante des loisirs et de la culture avec un grand C, du shopping de luxe et des cabarets.

Pour le provincial comme pour le touriste étranger, la capitale constitue toujours un but de promenade, voire une halte prestigieuse. Mais le noc plus ultra, lorsqu'on en a évidemment les moyens, c'est d'y résider sagement. Posséder un pied-à-terre parisien semble avoir été de tout temps, pour la grande bourgeoisie de province notamment, sinon une nécessité du moins une commodité, une manière de ne pas se couper du « monde ».

C'est toujours vrai aujourd'hui. Le bond spectaculaire de l'habitat de loisirs — en vingt ans le nombre des résidences secondaires en France a plus que doublé (1) — n'a fait qu'amplifier le phénomène. Selon une étude réalisée en 1978 sur le logement en région Île-de-France (2), on comptait alors plus de 40 000 résidences secondaires dans Paris contre seulement 13 000 en 1954. Croissance significative qui avait été soulignée à travers le recensement effectué par l'INSEE en 1975. Alors que le nombre des résidences principales reste pratiquement constant depuis 1954 — 1 200 000 environ — dans le même temps le taux d'accroissement des résidences secondaires est multiplié par trois.

On le savait déjà, Paris se dépeuple dans tous les sens du terme. Il devient plus vieux, plus cosmopolite que jamais, plus aisé ; la multiplication des pied-à-terre constitue un des signes de cet embourgeoisement. Leur situation confirme d'ailleurs cette donnée objective : on se loge massivement dans les « beaux quartiers ».

Le Paris recherché, c'est encore et

toujours celui de Proust et de Balzac, jamais, sauf par les barons de l'héritage, celui d'Émile Zola ou de Carco.

Les experts de l'Atelier parisien d'urbanisme (3) se sont livrés à un véritable travail de bédiction, dressant une carte détaillée de ce Paris des vacances. Il apparaît que les plus fortes concentrations de résidences secondaires sont situées à l'ouest et au centre, avec des pointes autour de l'Étoile, des Champs-Élysées et dans les rues adjacentes, mais aussi dans l'Est, Saint-Germain et dans le quartier de la Concorde. Elles représentent parfois plus de 10 % du nombre des logements ! En seconde position viennent le XVI^e, le XVII^e et le VII^e, toujours très prisés, puis les bords de Seine et depuis peu les quartiers autour des gares, qui offrent surtout des facilités d'accès.

Placements

Qui sont ces Parisiens à temps partiel ? Les services du cadastre pas plus que la direction générale des impôts ne sont en mesure de fournir des éléments précis sur la configuration socio-professionnelle de cette population. La localisation, les prix très sélectifs permettent cependant d'affirmer que ces résidents ne se défont pas dans le paysage, ils appartiennent généralement au même milieu que leurs voisins de quartier : gros commerçants, professionnels libéraux, cadres supérieurs, fonctionnaires internationaux, parlementaires, militaires de haut rang, etc.

Pour les quelques professionnels de l'immobilier qui se sont efforcés d'analyser la question — ce sont en général ceux qui tiennent le haut du pavé — il faut distinguer plusieurs « cœurs » de clientèle. D'abord nous avons les étrangers qui investissent traditionnellement à Paris, explique Michel Fagot, un des responsables de la Fédération nationale des agents immobiliers (FNAIM). Il y a quelques années c'étaient les Libanais, puis les Israéliens, aujourd'hui la demande vient pour l'essentiel des gens des Emirats et d'Afrique noire. Gabon, Côte-d'Ivoire notamment. Ensuite les provinciaux : « Depuis quatre ou cinq ans ils se sont mis à acheter. Ils ont dépassé la quarantaine et sont bien installés dans la vie ».

Autre courant, enfin, qui se développe mais beaucoup plus lentement, « une clientèle habillée souvent à moins de 100 kilomètres de Paris, qui cherche à se faire un pied-à-terre pour pouvoir passer des soirées tardives sans être obligée de rentrer ».

Les prix, prohibés du mètre carré — entre 15 000 F et 25 000 F dans le XVI^e arrondissement, selon qu'il s'agit d'ancien ou de neuf — n'ont en rien ralenti la demande, bien au contraire. « Il n'y a plus de frein, fait remarquer cet agent immobilier de l'agence Victor-Hugo spécialisée dans les « produits de luxe ». Ils préfèrent acheter dans les quartiers chers, car ils sont convaincus de faire un bon placement ». Ce petit marché se situe aux bords de Seine, mieux qu'un refuge, est une valeur-refuge. « Ce qui plaît en définitive à cette catégorie d'acquéreurs, c'est l'aspect confidentiel de ce type d'investissement, loin de chez eux ».

Bonneur

Lorsqu'il parle de l'acquisition de son deux-pièces situé face à l'Église d'Auteuil, M. F., notaire en Creuse, se fait lyrique : « On a mis l'argent au service du bonheur ». Des pétales d'ouïe au premier étage sur rue d'un immeuble coquet, mais sans originalité. L'intérieur est propre, les meubles sentent l'encens, quelques bibelots, souvenirs d'expédition hors du territoire, encadrent les étagères. À l'aise, enfoncé dans un canapé rustique, notre résident tout frais débarqué du train du matin, tout guilleret, pérorant, se présente : « On n'est pas des glorieux... On a acheté ça il y a trois ans. C'est tout de même mieux que l'hôtel, hein ! ». Huguette, son épouse, qui a habité ses cases pendant la circonstance, approuve : « Paris, c'était un rêve de jeunesse... Pourquoi est-ce qu'on s'enroulerait en province ? Depuis longtemps nous nous habillons, nous faisons des choses à nous. Ici, avant, du temps des études des enfants, nous étions boulevard Exelmans, mais on voulait aller plus loin dans le pied-à-terre ».

Ces heureux propriétaires qui viennent et comme hiver au moins deux fois par mois, comment occupent-ils leur temps libre ? « Il n'y a qu'à ouvrir le journal, lance Huguette, on trouve un éventail de tout... Hop ! on prend un bus et on fait une magnifique promenade ». Contrairement au touriste de passage, qui se fera un devoir de tout visiter dans un minimum de temps, celui qui passe ses week-ends à Paris peut sélectionner, planifier ses sorties, composer un programme de réjouissances à sa fantaisie.

M. R. est un homme qui se plaît à rationaliser toute chose. L'an passé il a fait le Louvre, le musée Guimet, Beaubourg, maintenant il veut s'attaquer à quelques curiosités monumentales. Huguette, pour sa part, a de curieuses fascinations pour les grands enterrements et les masses solennelles de la Madeleine ou de Saint-Honoré-d'Eylau. « Il n'y a qu'à Paris qu'on peut voir ça ! Que voulez-vous, moi ça m'im-

pressionne cette odeur de fleurs, toute cette pompe, ce décorum... ».

Certains propriétaires, arrivés à l'âge de la retraite, utilisent leur maison de campagne comme résidence principale et convertissent leur logement en résidence secondaire. Maurice, rubicond sexagénaire, « monte » ainsi de sa Sologne où il s'est retiré. Avec sa jeune épouse, qui paraît avoir un goût inné pour la toilette, il fait du lèche-vitrine. A force de fréquenter les boutiques, le couple assure s'être fait des « relations de magasin ». Presque chaque semaine il séjourne dans son appartement avenue de Versailles. « On est passé de 250 m² quand j'étais encore en activité à 85 aujourd'hui. C'est plus petit, mais enfin nous sommes dans nos meubles ».

Surtout, l'existence de ce pied-à-terre permet de maintenir un lien tangible avec le reste de la famille, les enfants en particulier. La résidence peut aussi avoir un autre usage. C'est par exemple la petite garnison qui permet au mari volage, à l'homme d'affaires en goguette, de recevoir discrètement. La « stude » ou plus simplement la chambre de bonne améliorée sont toujours recherchées. Des « trous à rats » selon l'expression de cette « négociatrice » de l'Île Saint-Louis qui atteignent facilement les 80 000 F pour 6 à 8 mètres carrés !

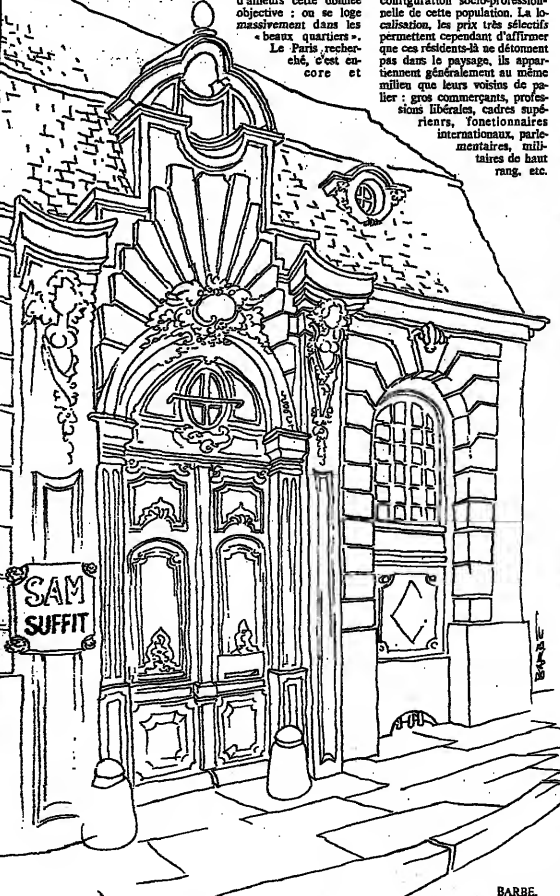
Coup de cœur

Les professionnels considèrent que le marché pourrait se développer. Un signe qui ne trompe pas : la part des pied-à-terre dans les constructions neuves a tendance à s'accroître, elle atteint parfois les tiers des logements. C'est le cas notamment avec certains programmes dans le XV^e arrondissement, près de la gare de l'Est, dans les îlots de rénovation au cœur du Marais, sur la butte Montmartre avec la réalisation d'un ensemble résidentiel haut de gamme au Moulin de la Galette. Sur les seize-vingts appartements commercialisés, une bonne vingtaine sont utilisés comme pied-à-terre. Une clientèle française et étrangère qui a les moyens de se payer un « coup de cœur » sur la Butte : 500 000 F la studio, 2 millions de francs le sept pièces.

Le vendeur tiré à quatre épingles qui officie dans un décor impeccable se fait un plaisir de détailler la liste des résidents, qui comporte quelques bêtes illustres : un diamantaire new-yorkais de la Cinquante Avenue, une star d'Hollywood, un entraîneur de champion de tennis américain qui ne l'est pas moins. Dans ce ghetto de luxe protégé par un mur et un système de surveillance électronique hautement sophistiqué, avec des caméras dans chaque coin d'escalier, on veut vivre néanmoins sous le signe de l'art. Vient-on pas à 100 mètres de la place du Tertre ? Chaque appartement porte un nom de peintre : Picasso, Rouault, Utrillo, Van Gogh. Un coup de vernis culturel, mais aussi un moyen astucieux de décourager les genseurs : les noms des propriétaires n'apparaissent pas sur les boîtes aux lettres.

Patrizia, elle, a joué son diable sur Marais, un superbe duplex avec une loggia qui a la taille d'une salle à manger de paquebot. De ses fenêtres, qui dominent sur les ailes du fameux moulin qui ne moule plus rien depuis des lustres, la vue sur Paris est comme on dit « imprenable ». Cette Romaine à la quarantaine distinguée, qui fait ses courses chez l'épicier du coin en tailleur Chanel, confesse sa passion pour notre capitale : « Oui, j'aime le pittoresque de la Butte, les petits marchés de la rue Lepic, les anciens ateliers d'artistes... Tout cela fait une ambiance très particulière. Montmartre, c'est comme un petit village d'autrefois ». Patrizia rêve encore d'un Paris de carte postale.

(1) INSEE, recensement de 1975.
(2) Le taux des logements à occupation en 1978. Supplément au numéro 41 d'Informations d'Île-de-France, publication de la région.
(3) Atelier parisien d'urbanisme, 17, boulevard Mortand, 75181 Paris.



SAM SUFFIT

Aux quatre coins de France

BARBE

حکومت الامم المتحدة

هكذا كان الحال

VI LE MONDE DIMANCHE
16 AOUT 1981

AUJOURD'HUI

MILITANTS

Le poil à gratter de la consommation

L'U.F.C.-Que choisir fait aujourd'hui trembler le monde de la production. Entre la formule du guide d'achats et celle du mouvement d'opinion, l'association hésite encore.

BÉATRICE D'ERCEVILLE

NAGUÈRE, il y eut la « période pneu » : chapas éventrés, carcasses fendues s'entassaient dans les couloirs, preuves et symboles dans un combat toujours en cours contre le fabricant Kléber-Colombes.

Aujourd'hui, c'est une « période dentifrice » : les tubes forment une minicathédrale aux effluves hygiéniques. D'autres fois, ce seront des piles de fournitures scolaires, des sachets d'autocuiseurs, des montages de spaghetti...

Ici, dans un vieil hôtel du seizième arrondissement (1), les promesses et les mirages de la production de masse sont disséminés, ramassés à leur plus simple expression, traduits en chiffres secs et sans appel qui donnent un aspect parfois désolant de la réalité : les performances d'un stylo feutre se jugent à l'aune du kilomètre d'écriture, les feuilles de papier hygiénique sont mesurées et pesées, la qualité d'un éclair au chocolat se lit dans ses pourcentages respectifs de glaçage, de pâte et de crème. Vision anatomique qui analyse, malade, gomme, détruit parfois, vision terre à terre, mais qui sera à l'origine de constats, puis de propositions, puis de protestations, enfin d'actions collectives, secousses, tremblement du monde des producteurs et des distributeurs.

Cinquante salariés contre des multinationales, six mille adhérents pour ébranler les rouages grippés de notre économie : le combat, qu'on aurait pu croire perdu d'avance, débouche aujourd'hui sur une force réelle, le fameux « contre-pouvoir » consommateur, dont la dernière manifestation, le boycott du veau, a donné la mesure. Les consommateurs existent. Que choisir est devenu leur fer de lance.

Rotary Club

Pour en arriver là, il aura fallu que l'Union fédérale des consommateurs traverse toute une série de crises internes, affronte des changements de cap, survive à des vagues de défections... Un long cheminement souterrain, à la fois moult et reflet de ce phénomène de société qu'est devenu le consumérisme. La naissance de l'U.F.C., en 1951, est presque prématurée. Sous l'impulsion de son directeur, M. André Romier, responsable dans l'administration d'un « bureau de la consommation », l'association indépendante reste longtemps une réunion confidentielle de bonnes volontés, un « rassemblement de notables » de la consommation. (2) qui n'anime aucun ferment profondément novateur ou critique. Un Rotary Club du type corporatif en quelque sorte, dont l'organe d'expression, *Que choisir*, se cantonne dans le registre du « meilleur choix » et plafonne à trente mille adhérents.

Le premier virage est négocié en 1969, résultat d'un accord conclu avec l'association belge Test Achats. Cet accord permettrait aux Français de bénéficier de l'infrastructure technique de leurs homologues, grands frères nettement en avance qui justifiaient déjà un tirage de cent mille exemplaires. De cette époque date la publication du dossier des plaques polluées : sans doute le premier événement consumma-

teur en France, dont l'énorme retentissement demeure presque inégalé. L'élan est donné, et le tirage de *Que choisir* décolle : trente-cinq mille abonnés en 1971, deux cent vingt mille en 1973, trois cent mille en 1974.

Dès lors, l'U.F.C. se rapproche inéluctablement d'un nouveau seuil critique. Les premiers griefs de lecteurs apparaissent, qui reprochent à la revue son parti pris éditorial technique, sa passivité. « Vous ne vous mouviez pas assez », écrivent-ils. Dans ce contexte, la collaboration avec le partenaire belge se fait vite étouffante. Fruit d'une intégration plutôt que d'une consécration. *Que choisir* n'existe que comme l'adaptation d'une formule décidée à Bruxelles. Après une période trouble, où l'on se dispute à propos du divorce, le divorce est enfin prononcé en novembre 1974.

Emancipation plutôt que divorce, d'ailleurs. Désormais, porté par la seule notoriété qu'il a acquise en cinq ans, *Que choisir* doit voler de ses propres ailes. Le prix de l'indépendance est lourd : il faut d'abord assurer l'indépendance, c'est-à-dire créer de toutes pièces des services jusqu'alors inexistantes, engager des journalistes, des spécialistes juridiques, des techniciens capables de maîtriser les textes comparatifs... Cela, avec un lourd handicap de 1,5 million de francs, représentant la dette contractée vis-à-vis de Test Achats. Le déficit ne sera épongé qu'en 1978, première année où l'U.F.C. équilibrera ses comptes. Mais au-delà des problèmes d'organisation, c'est surtout une nouvelle conception du mouvement en place, autour des nouvelles idées entrées en lice.

L'ère du « club des penseurs » est révolue, on entre dans celle du contre-pouvoir : l'U.F.C. doit être un véritable mouvement de masse, un véritable groupe de pression auprès des pouvoirs publics et des producteurs (assemblée générale, 1977). Exit le consommateur assisté, vive le militant.

Racines vivantes

Une redistribution des cartes s'opère au sein du couple mouvement-revue. L'Union fédérale des consommateurs n'existe pratiquement pas, dévorée et

dépassée par l'omniprésence de *Que choisir*. Il faut lui rendre - lui donner - ce rôle d'entraînement dont la revue n'est après tout que la courroie de transmission. Les unions locales, dont les premières sont apparues en 1965, sont moribondes : à peine une vingtaine en 1975. Mais le soutien d'une Fédération qui s'organise favorise rapidement une véritable éclosion des bonnes volontés : quatre-vingts unions locales en 1976, une centaine en 1977, près de deux cents aujourd'hui.

L'U.F.C. acquiert ainsi les racines vivantes qui lui faisaient jusqu'ici défaut. Un potentiel militant qu'aucune idéologie ne cimentait, si ce n'est un vague désir de « changer », mais qui, en prise directe avec le quotidien, débouche sur des actions de vaste ampleur : relevés de deux cent mille prix, visites dans plusieurs milliers de magasins... Un travail bénévole, anonyme et modeste, réalisé par de petits nœuds pittoresques de deux ou trois personnes ou par des groupes structurés réunissant jusqu'à deux mille adhérents.

Mais nombre n'est pas efficacité : l'action sans doute la plus exemplaire a été menée par l'association miniaturiste de Meudon, en Seine-et-Oise. Le président, un ancien cantonnier, s'est victorieusement battu pour faire revoir la distribution d'eau de la ville.

Il fallait bien que ce bouillonnement créât débouche sur quelque chose. Le champ d'investigation s'est donc élargi : les unions locales prennent finalement le pouvoir au sein de la Fédération, en 1977.

Une autre page est définitivement tournée, et l'U.F.C. pose désormais ses objectifs en termes de « modification des flux économiques » et de « mobilisation ». Ce mouvement difficile, qui voit le départ de nombreux collaborateurs - dont le fondateur de l'U.F.C. - est diversement apprécié : alors que le *Nouvel Observateur* se félicite de ce que « les mécanismes du consumérisme prennent le pas sur les notables », *Voltaire* accueille l'initiative : « En intervenant par des actions directes dans le domaine économique, l'U.F.C. portait déjà atteinte aux règles de l'économie de marché. En intervenant aujourd'hui sous la forme de textes dans le domaine politique, elle veut-elle contraindre ? »

Mais l'impulsion est définitivement donnée, qui va faire de l'U.F.C. une organisation unique en Europe et sans doute dans le monde : la seule à associer un mouvement militant et une revue

grand public, diffusée dans les kiosques depuis 1975. Si l'originalité du couple est garant de son rayonnement et de son impact, la cohabitation ne va pas sans problème.

Pour s'adapter à sa situation bivalente de journal d'information à dimension militante, *Que choisir* a été contraint d'évoluer en profondeur. En six ans, du boycottage des colorants - première manifestation orchestrée par la nouvelle équipe - à la dénonciation des protections illusoire contre les cambriolages (mai 1981), la formule s'est enrichie, affirmant parfois au prix de tâtonnements.

Isible

C'est d'abord une certaine vision élitiste de la consommation qui disparaît, avec la suppression du supplément trimestriel *Que choisir-Budget*. Cet anachronisme pouvait cependant servir à 40 000 privilégiés (qui en avaient les moyens !) des conseils



PONTO MORENO

en matière d'investissements. Désormais, le domaine économique est intégré dans *Que choisir*, au travers de mini-dossiers au langage simple et clair. Tout au plus resté-on surpris de voir un récent « test placement diamant » juxtaposer la revue un essai sur les parapluies.

Cela dit, les tests « haut de gamme » se raréfient. On éblouit plutôt la consommation courante, le quotidien, du panier des grandes surfaces au coin du bébé. Le champ d'investigation s'élargit même aux tests de services qui portent sur les plombiers ou l'accueil dans les commissariats. Des aventures aux médiocres, aucune profession n'est à l'abri de la « testomanie ». Jusqu'aux partis politiques dont on mesure l'efficacité législative face aux problèmes qui intéressent les consommateurs.

Le relais de l'information est assuré en sollicitant les lecteurs sous des formes de pétitions et d'appels. La page des « petites annonces » reflète parfaitement cette tendance, où le consommateur - victime du produit X, recherche autre victime pour engager action en commun.

Une initiative redoutable, puisque c'est dans cette rubrique que se sont rencontrés les deux premiers plaignants dans l'affaire Kléber-Colombes. Enfin, si l'bu-

mour reste définitivement absent (un test d'ironie serait-il démolisseur ?), le style se fait plus vivant, plus accessible, servi par une présentation aérée et appuyée par des accroches percutantes : « Pharmacies : le grand basar... », « Carrossier : le guerrier... ». L'auteur reste technique et est devenu lisible.

Comment expliquer alors que sa diffusion s'étale depuis dix-huit ans sur plus de 200 000 exemplaires ? Tout se passe comme si *Que choisir* avait fait le plein avec 220 000 abonnés et 80 000 exemplaires vendus au numéro. Alors que le récent sondage du *Nouvel Observateur* crédite les associations de consommateurs d'un taux de confiance de 72 %.

Plusieurs raisons peuvent expliquer ce plafonnement. D'abord, la rivalité avec 50 millions de consommateurs. Une concurrence que l'on considère « certes sympathique », mais surtout instable, d'autant plus que le public confond facilement l'Institut national de la consommation avec les associations qui le composent (3). Le gaspillage d'énergie se traduit par de fréquentes duplications de tests, à quelques mois d'intervalle. Or les essais coûtent cher : 30 000 F en moyenne, par test, alimentés, en 1980, par le gros ménage. Et même 200 000 F pour une série de chauffe-eau solaires.

D'autre part, la démarche originale de *Que choisir*, qui se pose en véritable agence de presse et répercute largement ses informations, lui coûte indéniablement bon nombre de lecteurs. Tous persuadés de contourner le mouvement puisqu'ils en apprennent les principales manifestations dans leur journal habituel !

Mais ces raisons ne suffisent pas à expliquer une stagnation qui devient préoccupante. Bien sûr, les lecteurs ont changé, depuis cinq ans : « La revue a dû perdre 100 000 abonnés, estime un ancien responsable, et elle en a regagné 100 000 autres dans le même temps ». Une population d'origine plus modeste, certainement moins motivée, qui se manifeste aujourd'hui par un fort taux de remboursements, de l'ordre de 80 %. Parmi ceux-ci, comme sans doute parmi les autres, il reste néanmoins une frange de consommateurs mal à l'aise : déconcertés par un engagement qu'ils jugent polémique, découragés devant les mots d'ordre qui les dépassent. « L'affaire Kléber-Colombes ? commente un abonné. J'ai dû vérifier la marque de mes pneus, c'est tout ».

L'U.F.C. a beau gagner la plupart des procès qui lui sont intentés, cette accumulation de procédures la discrédite aux yeux d'une partie du public. « Nous avons traité deux ans la tare d'U.F.C. alors que ces années de l'amicable, explique François Lamy, directeur-rédacteur en chef. Tout ce temps, nous étions en litige, en 1978, à l'égouttement de la revue, plus d'un lecteur. Les 25 000 cas annuels traités auparavant par une équipe juridique ont été désormais pris en charge par les unions locales. Au nom du blé... », mais sans doute au détriment des compétences. « Du coup, reproche un ancien du service juridique, l'U.F.C. a perdu son caractère de foule de problèmes quotidiens qu'elle ne veut plus résoudre ».

On ne change pas si aisément les consommateurs en militants. Entre le prosélytisme des uns, la mentalité d'assistés des autres, la symbolique est délicate. On connaît certaines hésitations de la revue, qui se cherche, toujours entre la formule du « guide d'achat » et celle du « mouvement d'opinion ». Alors qu'on a supprimé un temps le « Meilleur choix » concluant les tests. Il a fallu y revenir, pour rassurer les lecteurs.

L'U.F.C. parviendra-t-elle à surmonter ces contradictions, qui en font aujourd'hui un organisme à la fois dynamique et fragile ? Peut-être la question deviendra-t-elle le ferment d'une nouvelle évolution. Après tout, les associations d'extrême gauche ont déjà largement fait la preuve de sa vitalité. N'en déplaise à ceux qu'elle dérange.

(1) 7, rue Lavoisier - Revaud, 75781 Paris Cedex 16.

(2) Michel Wiewers : *L'État, le pouvoir et les consommateurs*, PUF.

(3) L'INCC est un institut public bénéficiant de subventions : plus de 20 millions en 1980.

Solange est un ange

(Suite de la page XVI)

« Je suis l'amie de Mlle Laura », dit-elle fièrement au valet qui lui ouvrit la porte et qui la regarda passer, interloqué, le tailleur boueux et fendu, toutes jarrnelles dehors. Déjà, à l'autre bout du hall de marbre, Laura venait à sa rencontre, les bras ouverts en un geste de bienvenue, son déséquilibre de sole vert d'eau flottant dans sa course.

« Ma chérie ! dit-elle en la serrant dans ses bras. »
« Je la leure à pas donnée, la formule ! », boqueta Solange, qui, le danger passé, donnait enfin libre cours à son émotion.
« Angelina, faites couler un bain pour madame ! », appela Laura par-dessus son épaule. Par-dessus la même épaule, Solange vit Maryvonne arriver, portant sur un plateau d'argent trois

verres remplis d'un liquide aux couleurs magiques.

Deux heures plus tard, dans la salle ventillée par la fraîcheur du soir, éclairée par les lambeaux de velours et de soie, Solange et Laura, comme hypnotisées, se regardaient dans le miroir. Solange était de bon cœur les yeux en l'air et le sourire aux lèvres. D'un geste, Laura congédia la valetaille, puis elle ferma les fenêtres et la porte.

« Nous allons pouvoir parler tranquillement. Je crois que je peux te faire entièrement confiance. Qu'en penses-tu, Maryvonne ? »

« Bien sûr, opinait-elle. D'ailleurs, je le t'avais dit. C'est vrai ! Il y a longtemps que nous t'observons, Solange. Je dois dire que Maryvonne nous avait toujours transmis sur toi d'excellentes informations. Mais, enfin, ce n'est pas tout le feu de l'action qu'on juge vraiment quelqu'un. Tu as fait

preuve d'un sang-froid exemplaire. Nous avons décidé de te confier une mission encore plus importante à l'avenir. Pour que tu puisses l'accomplir, je vais te révéler le secret de la formule X.

« Sur la droite, deux fois Y en plein. Quatre pas. Soleil », articula Solange, comme hypnotisée.

Absolument. En plus, tu es une excellente ménagère, ce qui est très utile. Solange, tu es une femme d'habitudes. Tu te souviens de l'endroit où tu ranges tes affaires, ou l'endroit où tu ranges tes affaires, ou l'endroit où tu ranges tes affaires ?

« Le Paradis ? Solange avait, tout d'un coup, du mal à se le rappeler. C'était si loin, cette vieillesse... »
L'ingère du haut, dans le placard, à côté des produits d'entretien... dit-elle faiblement.

« Voilà. Alors, tes affaires, c'est : deux vieux numéros des aventures de Zorro, enveloppés dans ton fils ; tu les as amenés il y a quatre ans, tu les dois distraire pen-

dant la pause, et puis tu les as laissés. Tu n'es pas difficile, tu rellis toujours les mêmes... »
« C'est vrai, dit Solange. Je les connais par cœur... »

« A droite de ces illustrations, une bouteille de parfum d'Yves Saint-Laurent. C'est la fille qui te l'a offerte, à l'occasion de son premier salaire. Tu n'as jamais rien en de si beau. Il y a longtemps que tu en es venue à bout, mais tu la gardes en souvenir, et tu y transpires régulièrement de l'eau de Cologne du Mont-Saint-Michel, avec laquelle tu te laves les tempes, quand tu as trop chaud. Le cinéma n'est pas climatisé... »
« C'est vrai », balbutia Solange.

« A partir de là, quatre pas. La plaque est dans le coin du mur. Il suffit de soulever le papier peint. Soleil, c'est toi. Si tu le souviens bien, Antoine, du temps qu'il te faisait la cour, le dit-il... Solange, si tu veux dire, Ange du soleil... »

« Oui, je me souviens », dit Solange, dont la voix tremblait. « Et la poudre d'ange, tu sais ce que c'est ? »

« Non... »
« De la cendre, tiens ! » cria Maryvonne, en se levant et en allant à la poubelle où se trouvait un bocal d'incense. Elle souleva le couvercle et en versa un peu dans la main.

« Voilà, ajouta Laura d'un ton satisfait. Maintenant, tu vas pouvoir soulever le couvercle, mais tu ne dois pas le faire. Solange sentit ses cheveux se dresser figement sur sa tête. Le saut avait perdu toute sa saveur. Comment allait-elle s'en sortir ?

« C'est pas possible », articula-t-elle péniblement.
« Quelque chose d'écrit. Je ne vous crois pas... »
(A suivre)

La semaine prochaine : Le commissaire sait parler aux femmes par Rafael PIVIDAL.

NEW-YORK

La littérature envahit les bas quartiers

Downtown, la ville basse, à New-York, est le lieu où s'est élaborée une culture qui est le revers du rêve américain.

GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

DEPUIS l'après-guerre, New-York s'est imposée comme la capitale culturelle du monde occidental. Le triomphe de l'abstraction, sous la forme de ce qui est passé à la postérité comme l'expressionnisme abstrait ou l'abstraction lyrique, ou sous la forme du *minimal art*, le succès d'une figuration nouvelle avec le pop art, l'émergence d'une multitude de courants poétiques plus ou moins dérivés de la *beat generation* ou de l'enseignement du Black Mountain College, la renaissance fulgurante du théâtre et de la danse, ont fait que cette cité a pu rapidement supplanter Paris. Pour la première fois, les aspects les plus novateurs des arts et de la littérature naissent hors de l'espace européen.

Jusqu'alors provisoirement ou définitivement exilés, de Henry James à Ezra Pound, de Gertrude Stein à Djuna Barnes, les écrivains américains ont répondu à l'attente de William Carlos Williams, qui pensait que l'écriture moderne exigeait l'adéquation d'une langue et d'une topologie. Depuis le début des années 60, New-York a vu affluer romanciers, poètes et dramaturges de tous les États. L'effervescence littéraire qui s'est installée à cette époque ne s'est toujours pas éteinte. Elle a même été au fondement d'une mythologie sans précédent. D'une certaine manière, cette mythologie recréait, en des termes qui lui sont propres, la vie de bohème qui avait été le privilège de Paris dans les années 10 et 20.

Mais ce qui est loin d'être le lieu de la pale imitation de la vie parisienne comme Morand l'a observée en découvrant Greenwich Village entre les deux guerres, c'est le lieu rencontré que « des

artistes et les écrivains se sont installés dans ce quartier, d'une part parce que les loyers n'étaient pas élevés, mais aussi parce que c'était là que se déroulaient les soirées de lecture poétique... Les lectures du Café le Métro ont justement commencé au milieu de l'année 1960. C'était un bistrot qui avait deux salles mais dont une seule était ouverte. On ne pouvait y faire entrer que soixante-quinze à cent personnes qui prenaient un café ou une bière autour de ses tables rondes. L'entrée était gratuite et les consommations peu chères. On y rencontrait Jerome Rothenberg, David Antin, Jackson MacLow, Ron Padgett, Frank O'Hara y passait aussi. Paul Blackburn s'occupait d'organiser ces soirées qui avaient lieu le lundi et le mercredi. C'est ainsi qu'une nouvelle génération a pu se faire entendre... »

Après la disparition du Café le Métro, d'autres endroits ont surgi de manière plus ou moins éphémère, dans ces quartiers déshérités où se mêlent Ukrainiens et Polonais, Portoricains, Noirs et Italiens, selon les blocks. Mais c'est incontestablement Saint Mark's Church qui s'est imposée comme l'épicentre de l'activité poétique de ces dernières années, d'autant plus que cette église désaffectée, l'une des plus anciennes de la ville, a été achetée par un groupe d'artistes et de poètes, ce qui a permis d'y installer un atelier de Mark Rothko. Fernand Léger a également travaillé ici et la mission du Bowery se trouve de l'autre côté de la rue, et on entend lo cloche qui sonne pour appeler les clochards, mais très bruyant, l'air donc préfère l'absence de lumière au bruit...

Si Burroughs est persécuté qu'on ne choisit jamais les lieux où l'on vit, sa présence emblématique dans les bas-fonds de Lower East Side a donné ses lettres de noblesse à l'Inferno punk, qui y a trouvé sa dimension desolée.

Dans son dernier roman, *Sang et viscères*, Kathy Acker fait descendre sa jeune héroïne, Jenny, dans les puits cauchemardesques de ces quartiers misérables : « Un groupe de gens de races mélangées vit dans ces taudis. Moyenne et petite bourgeoisie portoricaine, quelques étudiants blancs, quelques artistes blancs qui n'ont pas réussi et qui luttent encore, et ces demi-artistes qui, de cause de leur profession, ne s'en sortent jamais : poètes et musiciens, blancs et noirs, qui font toutes sortes de trucs, surtout du jazz et du rock punk. Près de la rivière qui constitue la frontière orientale de ces bas quartiers, des familles chinoises et une petite bourgeoisie portoricaine. Des hommes de comédies, des écrivains de poésie, des hommes de la frontière supplémentaire : les limites méridionales englobent des secteurs encore plus pauvres des secteurs, trop brisés pour être autre chose que des taudis... »

Dans le Bowery...

Pour Kenneth Gangemi, l'auteur de *Pilote de classe* et *Suzanne*, cette zone est l'environnement parfait pour un écrivain : « Bon nombre de ses habitants sont des romanciers, des poètes, des danseurs, des compositeurs, des dramaturges. Beaucoup d'entre eux sont jeunes. Personne n'a jamais d'impressionner son voisin par ses revenus... »

Le désert atavique

(Suite de la première page.)

L'herbe, ce n'est pas le problème des cavaliers de Gengis : c'est un souci de paysan, car se contenter de la faire paître à leurs troupeaux aventureux.

Révélation

Parce qu'ils n'ont pas les mêmes inquiétudes, ils ont aussi des faiblesses différentes. Les hommes des pays planuraux échappent difficilement à la profusion dérivante. Leur mythologie est l'image de leur nature luxuriante : elle loge des dieux partout. Le désert, lui, désape du continent ; il n'en s'interpose entre le regard des hommes et l'image des vérités essentielles ; dans la parfaite nudité, Dieu est visible à l'œil nu. Rico d'étonnement à ce que ce soit lui que les prophètes aient inventé le Dieu unique : pour remplir l'immense vacuité il fallait une immense présence. Le Buisson Ardent, ce n'est pas seulement un mirage d'une imagination surchauffée ; il fallait cette dose d'incandescence pour que Dieu se révélât :

Dieu ne se laisse voir qu'aux poètes ébahis, là où l'ardeur de l'air expulse celle de l'esprit.

Une fois là, il devient vite le maître de la terre et des cieux. Comment attacherait-il son destin à l'espace restreint d'une cité, dans l'esprit d'hommes qui justement ne sont d'aucun lieu ? Ici, l'incertitude n'est pas un accident, c'est une vocation. Les migrations bibliques ne sont pas un lapsus (même prestigieux) de l'histoire : c'est la loi même du désert.

Il suffit pour s'en convaincre d'assister un jour à la fête anniversaire de la naissance du Prophète à Timimoun. De tous les points de l'horizon des foules innombrables convergent vers un petit tertre de plat pays qui mesure le ksar et s'y rassemblent, avant de se rendre ou dansant au sautier de Sidi Hadj Belkacem, à quatre kilomètres de là. La plupart marchent depuis sept jours ; pendant sept jours, à travers le sable, le soleil et le vent, elles ont poussé leurs drapeaux écarlates, leurs marmittes, leurs

théâtres, leurs ânes étiqués, aussi la loque espérante, qui gonfle à mesure qu'approche le haut lieu. Les hommes des ksours où la caravane fait étape savent que les pèlerins vont passer ; les enfants les guettent du haut des murs. Ils arrivent, on les abrite, on les charge de prières aux saints. Tous savent que, pendant le même temps, de tous les points du Ghouara, d'autres caravanes de pèlerins et de dévotion se dirigent eux aussi à petites étapes vers le même ardent du Sud lointain des hommes se sont mis en marche, depuis plus de deux mois, à seul fin de communier avec eux un soir au mausolée de Hadj Belkacem.

Tant il est vrai qu'il faut préparer les joies du plus loin qu'il se peut, les bapper au passage qu'on s'offre, les faire durer, les multiplier : au Ghouara on a plus vite fait de compter les jours sans fête. C'est toujours par le plus tard que l'on se fait sur la mort, qui de toute façon vous attend juste après la porte du ksar, au cimetière de Sidi Ouan.

On chante, on danse, on fait l'amour, on tente de flouer les yeux avec le chavane fidèle. C'est que les plaisirs d'un désert paumonné sont comptés.

Le Bowery n'a plus grand-chose de commun avec le Bowery du dix-huitième siècle. Aujourd'hui, c'est le refuge de tous les clochards de l'Est, le territoire de la corruption et de la déchéance. Qu'un écrivain aussi éminent que William S. Burroughs réside dans cette avenue, à l'entrée de laquelle on pourrait inscrire les paroles que Dante grave devant l'enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance », n'est sans doute pas surprenant.

John Giorno, l'inventeur du Glorno Poetry System, qui loge dans le même immeuble, en fait la description : « C'était un Y.M.C.A. pour jeunes hommes cent ans auparavant. William S. Burroughs y vit dans la structure du béton. Et il l'appelle la Bunker parce qu'il n'y a pas de fenêtres sur toute sa façade. Autour, il y a un gymnase qui a été l'atelier de Mark Rothko. Fernand Léger a également travaillé ici et la mission du Bowery se trouve de l'autre côté de la rue, et on entend lo cloche qui sonne pour appeler les clochards, mais très bruyant, l'air donc préfère l'absence de lumière au bruit... »

Si Burroughs est persécuté qu'on ne choisit jamais les lieux où l'on vit, sa présence emblématique dans les bas-fonds de Lower East Side a donné ses lettres de noblesse à l'Inferno punk, qui y a trouvé sa dimension desolée. Dans son dernier roman, *Sang et viscères*, Kathy Acker fait descendre sa jeune héroïne, Jenny, dans les puits cauchemardesques de ces quartiers misérables : « Un groupe de gens de races mélangées vit dans ces taudis. Moyenne et petite bourgeoisie portoricaine, quelques étudiants blancs, quelques artistes blancs qui n'ont pas réussi et qui luttent encore, et ces demi-artistes qui, de cause de leur profession, ne s'en sortent jamais : poètes et musiciens, blancs et noirs, qui font toutes sortes de trucs, surtout du jazz et du rock punk. Près de la rivière qui constitue la frontière orientale de ces bas quartiers, des familles chinoises et une petite bourgeoisie portoricaine. Des hommes de comédies, des écrivains de poésie, des hommes de la frontière supplémentaire : les limites méridionales englobent des secteurs encore plus pauvres des secteurs, trop brisés pour être autre chose que des taudis... »

West Side Stories

Rares sont les auteurs de fictions qui ne soient pas fascinés par les enclaves obscures de l'Est. Terence C. Sellers, qui vient d'écrire *The Correct Sadist*, a opté pour un indocement surperbe : « Les écrivains regroupés dans East Village vivent là parce que c'est moins onéreux. Je ne suis pas du genre à accepter un mode de vie au rebours, j'aimerais me comporter comme si j'avais beaucoup d'argent, même quand je n'en ai pas... » Il existe, à son avis, une certaine adéquation entre l'écriture et le mode de vie de celui de sa prose : « On rencontre des acteurs et des actrices qui portent des costumes étranges : personnes qui prêtent attention, même à beaucoup s'efforcent de paraître de la manière la plus voyante possible. Quand j'ai l'envie de revêtir un costume de scène, de coller à mes fantômes et de sortir dans la rue, j'ai l'impression d'évoluer dans un contexte poétique normal. Ailleurs, dans n'importe quelle cité des États-Unis, on vous suit et on vous prend pour un cas pathologique... »

Ainsi, par l'acharnement de ses historiens obscurs, New-York ne cesse de se métamorphoser en Babylonie, un art d'écrire qui connaît la flamboyance de ses jours décadents, Manhattan demeure le modèle privilégié de fictions qui réalisent le rêve de William Carlos Williams, pour qui il ne faisait aucun doute que « l'art est un phénomène local : il lui est impossible d'émigrer autrement. Les cabans du grec, dont les poteaux soutenaient l'avant du toit, se devaient le Parthénon quand la dignité de la race l'exige... » En à notre tour, désolé. Cela, les écrivains « down-town » l'ont souvent compris et réalisé pour définir la métaphore noire de la mégapole dégradée et sublime de la culture occidentale.

REFLETS DU MONDE

THE TIMES

Une vision d'apocalypse

Le Times quotidien londonien, rendant compte d'un symposium qui s'est tenu à Queen's College à Cambridge, rapporte une vision inquiétante de l'avenir donnée par M. Clive Skellern, président de la branche britannique de l'association internationale des surdésolés « Merna ».

« Serons-nous demain des animaux domestiqués, contrôlés par des robots, ou des êtres universels ? », telle est la question que l'on peut se poser après les diapositives de M. Skellern. Pour un spécialiste de la microélectronique et il y a quelques années encore, il faisait un des plus gros ordinateurs du monde pour une modeste partie d'échecs (...) alors que maintenant tout le savoir humain se pourrait même y prendre à l'ordinateur (...). Si les robots ne servent, bien sûr... »

TRIBUNE DE GENÈVE

Auto-stop et bons tuyaux

L'un des charmes de l'auto-stop - le hasard des rencontres - survient-il à l'organisation méthodique de cette activité ? En tout cas, une telle organisation semble rencontrer un grand succès, si l'on en croit la Tribune de Genève, qui écrit : « Automobilistes, vous avez des places de libre dans votre voiture et vous aimeriez une participation aux frais d'essence... Voyageurs, vous voulez voyager à peu de frais. Auto-Stop Service vous relie les uns aux autres. » Carte de visite ardue depuis le minuscule dans divers points de la Suisse en lettres noires sur papier jaune. Elle émane de Nicole Bélinchou, jeune femme de trente-trois ans, d'origine pied-noir, établie à Lancy (Genève).

« Je reçois autant d'appels que de demandes », précise Nicole Bélinchou. « Les appels proviennent de personnes désirant partir par l'auto-stop - entre-temps et occasionnellement - et qui par le genre d'automobilistes qui désirent une compagnie (et ne demandent aucune participation aux frais d'essence), passagers et conducteurs qui veulent voyager à moindre prix, parents qui cherchent la sécurité pour leurs enfants (une autorisation parentale est obligatoire pour les mineurs), handicapés (charge de train constitue un problème pour eux). Il y a aussi les hommes en mal d'aventures - que je refuse en leur répondant que je ne suis pas une agence matrimoniale... enfin, ceux qui croient que tout leur est dû et se permettent de charger d'avis au dernier moment. »

Nicole Bélinchou offre deux possibilités de tarif : celui du voyage occasionnel et un forfait vacances de trois mois, qui pourra être élargi à six mois, voire à une année. « Le coût du trajet ne doit pas dépasser la moitié du prix habituel », affirme-t-elle (...).

Nicole Bélinchou, par ailleurs, décline d'indiquer à Auto-Stop Service un service par lequel elle a surmonté la Timoraise, et il représente l'occasion d'utiliser tout ce que l'on a appris dans divers domaines et d'en faire profiter les autres. Exemples ? Toutes les bonnes adresses, comme ce petit hôtel trouvé à Paris, en plein quartier Latin, pour 10 francs suisses par nuit, et même des tuyaux pour du travail. En bref, tous les renseignements sont les bienvenus.

سكزا من الأصل

حكايا من الاحل



par Claude COURCHAY

II. - La raison du castor

Claire, brune super-plus, a laissé des traces troublantes parmi les chasseurs à courte de Berry.

Un peu plus tard, je me rendis dans la région maraîchère, pour contacter d'anciens légionnaires. Je voulais expliquer comment ces héros professionnels passaient de l'offensive à la retraite, avec pension.

A Aubagne, où s'est repliée l'ancienne maison-mère de la Légion, j'avais un ami, ancien radio-navigateur de l'aviation civile. Retiré depuis quelque temps, il était là d'amitié avec d'ex-barboueurs. Je lui rendis visite.

Il m'offrit le pastis rituel. Un drôle de corps, ce Gilles, il vivait seul, relâché Montaigne dans la « Pléiade », et arpentait inlassablement les pentes calcinées du Carlaban, la montagne de Pagnol. Un dromadaire en circlait fermé. Je n'hésitai pas à lui poser une question originale :

« Alors, Gilles, les voyages ne te manquent pas ?
- Quels voyages ? Où veux-tu aller ?

Je ne sais pas, moi. On trouve des circuits très bien organisés, à présent.
- Des circuits, hein ? Aller dans des endroits où je n'ai rien à bruler avec des gens dont je n'ai rien à fouir ? Tu plaisantes ? Dis-moi plutôt ce qui me vaut ta venue. La Légion, je parle ?

Ne parle pas, tu as gagné.
- Ça m'étonne qu'un parisien à en tirer encore des articles de cette pauvre Légion, à force... On en a déjà tant parlé. Pourquoi te déplacer ? Tu pouvais parfaitement torcher une tartine à domicile.

Tu me fais une idée assez somnolente d'actualité, Gilson Joli. En fait, ce n'est pas le légionnaire en activité qui m'intéresse, c'est sa reconversion. Comment il parvient à redevenir civil et tout ça.

On est sûr que vous vous imaginez ? Un militaire, ça n'est jamais qu'un civil qui porte un uniforme, et basta !

D'accord, mais on ne me demande pas des paradoxes, ma Gillette.

On te demande des salades, peuve-tu dire ça de la chance, j'ai ton affaire. Tu peux dire que tu tombes bien. Je vais t'emmener voir Werner.

Belle carrière ?
- Un peu, mon neveu. Comme on n'en fait plus. A dix-huit ans, le front de l'Est. A vingt-huit, Dien-Bien-Phu. Et tu vois. Un gars gentil, débrouillard comme pas deux, tu verras. Il sait tout faire.

Je vis. Un père tranquille, le Werner. Il se bricolait amoureusement son petit cabanon, du côté de Gémones. C'était dimanche. Nous lui donnâmes la main pour l'aider à débroussailler son lopin de garrigue.

Gilles m'avait prévenu. Ce n'était pas évident qu'il parle. Bien sûr, il n'existait pas un ancien légionnaire type. Tous ne se réadaptent pas de la même façon. Plus la carrière a été longue, plus la rentrée dans l'atmosphère sera difficile.

D'autres facteurs jouent. L'endroit d'atterrissage, par exemple. A Aubagne, largement peuplée de « pieds-noirs », la Légion est bien vue. Chacun a perdu son Algérie, cela crée un lien. Ailleurs, c'est différent. Pour beaucoup, la légende du légionnaire s'est brûlée reste vivace. On s'attend à tout de sa part. C'est le meilleur moyen pour n'être pas déçu. Le légionnaire reste un être différent. Sur un chantier, par exemple, vous avez un ivrogne. S'il vient de la marine, ou s'il a été objet de conscience, c'est tout un. On vous dira : c'est un ivrogne. S'il a servi dans la Légion, on ne manquera pas de remarquer : c'est un ancien légionnaire...

Beaucoup dépend aussi de la personnalité de l'employeur. Dans telle entreprise de transports de la région, le chef du personnel venait du 1^{er} étranger. La boîte, d'un temps, employait jusqu'à deux cents anciens. Et puis il est parti. Il en reste quatre ou cinq.

D'autre part, la Légion a changé. Avant, tous d'anciens s'engageaient dans leur maturité, après un coup dur, conformément au cliché. A présent, on recrute des gamins de dix-huit ans. S'ils n'ont pas pris de galon, on les éjecte au bout de quinze ans de service. Souvent, les carrières finissent à l'âge où autrefois elles commençaient. Ce n'est pas sans importance.

Vous prenez quelqu'un dressé à obéir. Et bien dressé. Pour lui, les choses sont claires. Un ordre est un ordre. Les chefs savent ce qu'ils font. L'aché dans le civil, votre pingouin va se trouver complètement démuné. La fin des combats ? Ils ne font que commencer, sur un terrain qu'il ne connaît pas. Habitué à faire totalement confiance, il va se laisser exploiter à plaisir. C'est un bêtiseur qui ne compte ni son temps ni sa peine. Donnez-lui un bat et une tâche, il abat ça sans besoin de corps perdu. Pour des entrepreneurs sans scrupules, voilà l'homme idéal. Mais pas pour ses camarades syndiqués. Notre homme va donc se retrouver en porte à faux, exploité et traité en jeune. Il s'en rendra compte.

Une fois grugé, d'ailleurs, il aura tendance à se replier, à décrocher. Son amour-propre l'empêchera de demander secours à la Légion. Il se contentera de sa retraite. Il se clochardise. Les clochards sont nos derniers nomades.

Mais c'est sur le plan sentimental qu'il se trouve particulièrement démuné. Ce dur, ce violent cache un tendre et un timide : une proie idéale. Et comment faire autrement ? La vocation de la Légion n'a jamais été de préparer ces hommes à déjouer les pièges de l'amour. Une cabine prophylactique fait en général l'affaire. Et, pourtant, les femmes sont au premier rang des redoutables que les mines antipersonnel. Un brave à trois poils, respecté des pères coups joutis, peut succomber à la première preuve d'affection.

Gilles me cita le cas de ces anciens, en maison de repos, qui mettent de côté, périodiquement, 2 000 ou 3 000 francs, pour aller faire la noce quelques jours à Marseille. Le soir même, on les voit revenir, la mine basse, délestés de leur argent.

Des requins connaissent bien la situation. Aubagne constitue un vivier de choix. Vous trouvez une masse de pensions à ponctionner, à des gens facilement gâtés, pour qui l'argent n'est que de l'argent de poche. Sur ce terrain facile, quelques professionnels bien rodés peuvent faire merveille.

Mais il y a mieux. C'est ce que nous apprit Werner.

Nous nous étions installés, pour la pause de midi, devant un solide casse-croûte arrosé d'un petit vin de pays. Sous un pin, entre joyeux laborieux, à l'aise, nous avions tout d'une réclame pour amitié.

Détendu, Werner se laissa aller. Sa carrière ? En Indo, il s'occupait du parc de véhicules de son unité. Fait qui lui était opérationnel. Et ça l'était, à 120 €. En cas de besoin, il suffisait d'emprunter discrètement du matériel aux unités voisines. Un coup de pochoir, et hop, le régiment d'abord.

Super. Mais ce n'était pas mon sujet. Je demandai : « Vous n'auriez pas aimé vous installer ailleurs qu'en métropole ? »

Si. D'un temps, il avait monté un garage à Bangui. Ce n'est pas que ça ne marchait pas, au contraire. Il s'y plaisait bien. Mais, finalement, il y avait trop de pates à graser. Alors...

Bangui ? En quelle année ?
- De 75 à 78, en gros.

Vous n'auriez pas rencontré une certaine Claire, par hasard ?

Claire ? Naturelle. Comment ne pas rencontrer Claire, à Bangui ? Elle était comme comme le houblon. Entre Blancs, ils se fréquentaient tous plus ou moins.

Cette fille était arrivée en 77. Elle avait ouvert un restaurant tous terrains : cuisine locale et cuisine européenne. Elle réussissait merveilleusement le soufflé au capitaine, sa spécialité. Elle offrait aussi du poulet à l'arabide, comme de justice. Elle avait tenté quelques essais avec du singe, sans grand résultat.

Les gens n'en raffolaient pas. Pourtant, ce n'était jamais que de la viande cuite. Rien à voir avec le singe à la chinoise : vous prenez un quelconque macaque bien vivant. Vous glissez le sommet du crâne dans un trou ménagé à cet effet dans le centre de la table. Vous décalottez, au sabre. Et vous n'avez plus qu'à déguster tiède, à la petite cuiller. Chinois pas peur.

Non, Claire ne donnait pas dans des raffinements exotiques. A Bangui, ce n'était pas nécessaire, les colons n'avaient plus tellement d'estomac. Son rat palmiste n'avait pas fait merveille non plus. Les gens préféraient tout compte fait un bif-frites-salade d'avocat.

Ça aurait pu marcher. Ce qui l'a perdu, c'est que les builes du gouvernement trouvaient chic de venir, et partaient en disant au maître d'hôtel d'envoyer la note aux services administratifs du palais impérial.

Du coup, Claire s'en était retournée en France. A Aubagne, précisément. Mais pas pour se lancer dans le moule à sautons. C'était une rapide. Claire. Elle savait jurer d'un coup d'œil les ressources locales. Elle avait vite remarqué dans quel état de carence affective se trouvait bon nombre d'idées-épées blanches. Et elle avait eu une idée de génie.

Elle avait prospecté les foyers d'assistance aux mères-célibataires de la région maraîchère, les abris familiaux et autres aïds. On y trouve des filles souvent très jeunes, pas forcément fûtées, très marquées par la vie, et capables de dévouement. Elles font leurs coups de roman-photos qui exaltent l'amour. Ce sont des seurs à prendre de toute détermination.

Il suffisait de réunir les deux catégories, filles et légionnaires. Le reste était de soi. Claire fonda donc une association.

Il semble que Claire ait péché par manque d'imagination. Elle n'avait pu tout se permettre, entreprendre le peuplement des îles Kerguelen ou de la Guyane, tant qu'à faire. Quitte à créer du rêve, pourquoi échanger ? Le bon parachevait de belles histoires. La presse se serait emballée. Les subventions seraient tombées comme à Gravelotte.

Toujours est-il qu'elle borna ses ambitions à Aubagne. Il fallait un terrain. Une ancienne briguerie, entore d'une pléiade, convenait admirablement. C'était dans un vallon à l'écart, avec assez d'espace pour implanter cinq cents villas. L'argent ne manquait pas, l'argent non plus. Quant au permis de construire, le maire fut net :

« Débroussailliez d'abord, et vous l'aurez. »

Les castors débroussaillèrent comme des chèvres. Pas besoin de bouter. Tout à l'huile de coude, et hardi petit. La saur réussissait sur les terres brunes. Cils vous rappelaient ces tableaux soviétiques exaltant la mise en valeur des terres vierges, à l'époque où Paul Nizan, qui ne craignait pas d'en donner pour son cavalier, explorait les bords de la vallée du Varzoh. Oui, camarades, c'est exaltant la peine des hommes tendus par un idéal. Et quitta à coloniser, autant le faire à domicile, c'est tout de même plus sûr.

Chaque postulant devait verser sa quote-part au comité de la société fondatrice. Peu de chose : un million ancien, pour l'achat du terrain, le matériel, les frais de noaire, etc. Et pour pouvoir tirer sur cette somme, trois signatures étaient nécessaires : celles de l'animal, du préfet et de Claire, bombardée secrétaire générale.

Le débroussaillage progressait dans l'enthousiasme. Le plan général fut tracé, des voies d'accès déblayées, les gars ne ménagèrent pas leur peine. Certains, dans le feu de l'action, ne s'arrêtèrent plus bien où ils en étaient. Entourés par leurs frères d'armes, ils pouvaient se croire revenus au bon vieux temps, quand ils implantaient un point d'appui dans une cuvette la, ou un djebel. Il ne manquait que l'aboiement des 105, ils retrouvaient un combat. Cette fois, c'était leur combat. Il ne s'agissait plus de guerres à perdre, mais de paix à gagner. Oui, c'était beau.

De nouveaux amateurs se pressaient derrière au portillon. S'entasser ? Pas question. Il valait mieux s'agrandir, acheter du terrain pendant que c'était encore possible. Justement, un paysan était prêt à céder une vaste parcelle d'un seul tenant. Il exigeait d'être payé comptant. Une assemblée générale des castors donna son accord. Un ébèque de 250 millions anciens fut établi. Et encaissé. Mais pas par le paysan.

Par qui ? Le caissier de la banque se souvenait d'un type barbu, assez jeune, avec des lunettes aux verres foncés. On chercha les co-signataires. Dispara.

Deux jours plus tard, on retrouva l'animal et le préfet, au bord d'un chemin, vers Mimet. Impossible d'en dire quoi que ce soit. Ils semblaient manifestement sous l'effet d'un hallucinogène. L'animal se préparait à livrer la bataille de Naverin, avec l'essence de Trafalgar. Quant au préfet, bizarrement, il se permit, pour de Gaulle, et parait de reconquérir l'Algérie, ce qui n'était pas pour déplaire à bon nombre de castors.

L'animal ne refit jamais surface. Le préfet récupéra son ancienne personnalité, et jura ses grands dieux qu'il ne se souvenait de rien. La trou. Un trou aussi géant que celui de la caisse.

Claire ? Mystère. Elle demeura introuvable. Peut-être victime d'un gang. Ou complice. On en dehors du coup, allez savoir...

Elle partie, l'entreprise périclitait. La mairie refusa le permis de construire et fit affaire avec une entreprise plus orthodoxe. Les castors furent donc boudés. On leur proposa même des appartements dans les coquettes tours de vingt étages qui se mirent à germer sur l'emplacement de leur village de rêve. Quelques-uns acceptèrent.

Finalement, il ne s'était rien passé, rien de grave en tout cas. Un rêve était mort. Une plus-value disparue. C'est le sort général des rêves et des plus-values.

Restait le cas Claire. Qu'est-ce que Werner en pensait ? Rien. Lui n'avait jamais compté que sur ses propres forces. Il pensait qu'il était temps de s'y remettre, si l'on voulait profiter du jour.

Nous reprîmes le collier, légèrement étourdis par le rosé. Les ronces ne nous faisaient pas de cadeaux. J'avais un sécateur et de vieux gants, et je m'éveruais à les cisailier à la base. Encore fallait-il l'attendre. Werner maniait un engin redoutable, une faucille fixée au bout d'un long manche. Il ressemblait à un de ces barbares tels que Flaubert se plaisait à les imaginer, lorsque Louise Collet voulait bien lui accorder un peu de répit. Quant à Gilles, il entassait le fruit de nos efforts. Nous étions convertis de poussière et d'énervures variées. De vrais petits castors...

C'est chouchette, le travail physique au grand air. La divine malédiction d'être devenu un luxu. Le premier qui proposa des biches à s'écier à domicile à nos P.D.G. désireux de se défoncer fera fortune.

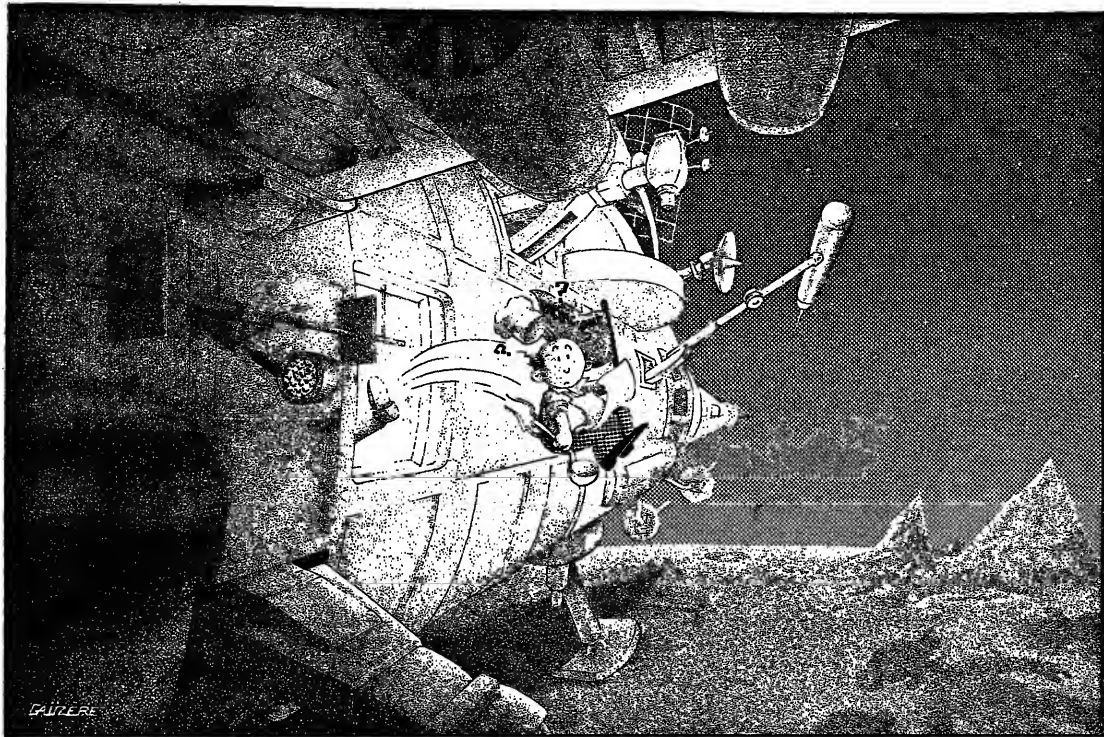
Le soir venu, Werner mit le feu au tas d'épaves et de broussaillures. Une épaisse colonne blanche jaillit en érigent vers le ciel. Notre effort partait en fumée. Les méphitophores viennent facilement à l'esprit, dans la nature : c'est là qu'elles sont nées, pour la plupart. Et puis la flamme attaque la masse épineuse. Le chaleur nous fit reculer.

Prochaine étape : La transhumance

Claude LAPORTE.

Illustration de Claude Laporte.

du castor



JEAN-PIERRE GAUZÈRE

DOMINATION

Jack Goody : manières de table et façons de dire

ANTHROPOLOGUE à Cambridge, l'africaniste Jack Goody part d'une évidence publiée, mais décisive : nous bégayons dans l'écriture, et cette « technique » change la totalité de nos relations au monde.

En effet, écrit, ce n'est pas seulement enregistrer la parole, c'est se donner les moyens de classer, de découper, d'abstraire des éléments. Il y a, selon Goody, une spécificité de la pensée écrite qui se manifeste dès le savoir graphique (1). Au lieu de « nous attribuer la science » et par là même de la refuser aux autres, Goody se propose d'analyser concrètement le processus de stockage et d'accumulation de ce que nous appelons la science. Car si les sociétés orales ne manquent pas d'esprit critique, elles ne constituent pas de tradition critique, et Goody avance que, pour faire de la philosophie, il faut sans doute ruminer l'accumulation des écrits des prédécesseurs.

Pourtant on rencontre dans les sociétés orales des spécialistes de la production intellectuelle, ceux que les ethnologues chérissent tant : les « bons » informateurs. Mais, quand les ethnologues reproduisent, classent ce qu'ils leur racontent, ils sont forcés d'oublier — dans l'acte de passage à l'écrit — les conditions effectives de la réception des informations. Bref, Goody propose de restituer l'écriture au sens strict dans l'ensemble des arts graphiques. L'écriture transforme le savoir politique, met en place de nouveaux modes de pensée, de nouveaux modes de domination. Et cette domestication de la pensée sauvage, nous allons la retrouver aussi dans les aspects les plus quotidiens : dans les pratiques alimentaires apportées par la domination des pays industrialisés.

« Avant d'en venir à votre recherche sur l'écriture, j'aimerais que vous nous disiez un mot d'un récent travail que vous venez d'effectuer à propos des manières de table. Vous repérez dans la cuisine, dans l'alimentation, un mode de domination.

— Lévi-Strauss m'a donné envie de m'intéresser à la cuisine ; mais je me suis plongé dans ce sujet après des séjours que j'ai effectués sur le terrain, dans l'Ouest africain. J'ai travaillé au Ghana et j'ai tenté de voir dans quelle mesure les habitudes alimentaires permettaient de saisir une société. Les enjeux de la cuisine permettent de repérer des différenciations culturelles ; j'avais rencontré cela dans un article de Louis-Vincent Thomas. J'avais envie de faire se rencontrer la sociologie et l'autonomie relative de la biologie.

« Ainsi, dans les pays comme le Dahomey, je me suis demandé pourquoi des sociétés se différencient moins que d'autres par la cuisine. J'ai vite découvert que ceux « d'en haut » se marient presque toujours avec des femmes « d'en bas ». Quand les chefs se marient avec des femmes du peuple, celles-ci apportent une cuisine domestique. Vous comprenez aisément que dans des structures où l'aristocratie se marie entre elle, les connotations culinaires seront incroyablement plus différenciées. En France, par exemple, vous faites une différence marquée entre la grande cuisine et la cuisine paysanne. La cuisine aristocratique reste très importante dans la tradition française. En Angleterre, nous avons la haute cuisine, en France, vous avez la grande cuisine.

— En Angleterre, la haute cuisine semble toujours un peu venue d'ailleurs ?

La cuisine et l'écriture sont deux éléments déterminants des sociétés humaines. Elles peuvent être aussi bien des instruments d'expression que de domination.

CHRISTIAN DESCAMPS

— En effet, à un niveau très profond, l'art culinaire vient de l'étranger. Depuis très longtemps, depuis la conquête normande, toute une part de la cuisine est venue d'ailleurs. Par exemple, nous avons des mots différents pour classer les animaux morts et les animaux vivants. Ceci renvoie à une tradition culturelle qui classe, depuis très longtemps, sans doute depuis la conquête, de façon différente ce qui est sur la table et ce qui est dans le champ. Les paysans saxons avaient des mots différents pour parler de leurs animaux.

Aliénation

— Revenons en Afrique. Vous décrivez l'apparition des boîtes de conserve comme un phénomène qui va briser les cuisines traditionnelles.

— Quand j'étais au Ghana ou en Haute-Volta, dans les années 50, j'ai essayé de voir les effets du régime colonial dans de toutes petites zones. Il m'intéressait de voir des modifications quotidiennes, plus que de grandes transformations trop générales. Là-bas, même sur les tout petits marchés, on trouvait des boîtes de conserve, les fameuses boîtes de sardines. La sardine était liée à l'industrialisation ; ainsi, les sardines, les tomates et le lait amenaient des bouleversements économiques

essentiels. Tout le monde achetait cela et peu à peu abandonnait les nourritures traditionnelles. Ainsi, au Ghana, l'importation de nourriture devenait décisive. Les sardines et la bière se mettaient à jouer un rôle important dans l'alimentation de base.

— Au Ghana, l'industrie de la bière est très puissante, car même quand on la produit sur place, on continue à importer les bouteilles. Il en va de même du sucre ou du thé. La bière anglaise devenait un modèle. Après quelques années, quand un régime militaire s'est instauré, beaucoup se sont demandé, avec angouisse, s'ils allaient continuer à avoir leur ration de bière.

— Analyser les modes alimentaires, c'est repérer des formes de colonisation douces ?

— Les bouleversements atteignent tous les secteurs, l'alimentation modifiée de façon décisive les sociétés au niveau domestique. Les besoins des gens sont de plus en plus copiés sur ceux des pays métropolitains, et ce jusque dans les cuisines. S'habituer à consommer des nourritures industrialisées, donc importées, c'est se mettre en position de dépendance. Cette domestication alimentaire entraîne donc une destruction des cuisines traditionnelles.

— Je me suis intéressé à l'interdépendance de la production de nourriture, à ses conséquences

sur tous les aspects de la vie. Celles-ci sont décisives, car dans un premier temps les nourritures en boîte sont moins chères. Ainsi, au début du siècle, les Africains mangeaient leurs produits ; aujourd'hui, avec l'importation de produits français ou anglais, les populations locales ont perdu leur savoir-faire, leur savoir-pêcher. Il y a encore trente ans, au Ghana, on pêchait, on était encore relativement indépendant sur le plan des nourritures de base. Maintenant, ces techniques sont très largement perdues.

— Et puis, ces habitudes ont quelque chose de plus destructif encore : je pense au stockage de ces produits, dans des pays où la misère règne. Quand on ne pêche plus, on vole. Tout un trafic s'organise, ce qui détruit largement la moralité publique.

Écriture

— Venons-en à vos travaux sur la raison graphique. Vous avancez que les modes de pensée se sont pas indépendants des moyens de pensée. Vous analysez des technologies intellectuelles ?

— Il y a une différenciation radicale entre la culture orale et la culture écrite. Quand j'ai été prisonnier, en Italie et en Allemagne, je me suis trouvé dans une situation où j'ai vécu sans livres, sans écriture. Cette situation m'a amené à réfléchir sur la spécificité de l'écrit. Avec un ami — Ian Watt — nous avons, il y a quelques années, analysé les différences qui amènent la maîtrise de l'alphabet ou de la logique. Nous nous sommes demandé comment la rationalité naissait dans un sens technique, comment l'écriture permettait la logique et la formalisation. Avec l'écrit, chacun peut avoir un rapport avec la formalisation, avec des moyens de raisonnement spécifique. Il y

a là quelque chose qui permet de construire des syllogismes. Cela dit, je ne crois pas du tout — comme le croyait Lévi-Bruhl — qu'il y ait des sociétés prélogiques. Au contraire, je pense qu'il faut analyser les procédés logiques dans leur relation avec une technologie de l'écriture.

— Lévi-Bruhl croyait à des sortes d'étapes que franchirait l'esprit humain.

— Ce n'est pas du tout ma perspective. Je m'intéresse à l'aspect technique des divers modes de pensée. Ainsi, dans un village du Ghana, on voit à l'œuvre de tout autres techniques intellectuelles. Je ne veux évidemment pas les déprécier, je voudrais simplement comparer les technologies de la pensée. Il faut reconnaître qu'il existe des différences radicales. Nous sommes dans ce bureau de Cambridge, et, si je vais à ma bibliothèque, il me sera très facile, sans faire d'effort de mémoire, de retrouver une foule de renseignements. Moi, aujourd'hui, je fais cela sans peine. Si je vivais dans un contexte oral, il en irait, bien sûr, tout autrement. Il ne s'agit pas de faire des hiérarchies, mais de tenter de prendre en compte comment la technologie intellectuelle nous offre certains avantages ou certains désavantages.

— Je me suis parfois demandé, lors de mes séjours au Ghana, si c'était une bonne chose que tout le monde aille à l'école. Je ne dis pas que le fait d'aller à l'école nous rendra plus intelligents. Je constate simplement que, si je sais écrire, je pourrai travailler sur des syllogismes, alors que d'autres ne le pourront pas.

(1) Jack Goody, *La Raison graphique*, Éditions de Minuit.

(Lire la suite page X.)

حكايا من الاجل

Le dur métier d'intellectuel

CHRISTIAN DELACAMPAGNE

Paradoxe

On serait tenté de se rallier, en fin de compte, à la conception d'Edgar Morin : ce qui justifie, selon lui, l'existence de l'intellectuel, c'est qu'il appartient à ce dernier d'être « le gardien des idées générales, génériques et générales... », face à un monde où techniciens, savants et administrateurs n'arrivent plus à sortir du cadre étroit de leur spécialité. A vrai dire, l'existence même d'une « communauté » intellectuelle, avec ses règles et ses rituels rigoureusement fixés, n'a

Jack Goody

(Suite de la page IX.)

Plus d'équipement traditionnel, et souvent on a mis — à la place — plus d'équipement moderne-moderne.

Je crois que nous n'ayez raison de voir que nous ne soyons en train de faire que nous nous enfonçons dans les cultures flottantes. L'ennui dans le développement de l'épiculture, c'est que souvent les instruments qui sont répandus sont ceux qui ne sont pas adaptés. Par exemple, en Afrique, aujourd'hui, on généralise des plans agricoles qui se servent de l'épiculture pour enregistrer les terres. Mais, dans la plupart des systèmes traditionnels, les modes d'enregistrement traditionnels excluent le retrait lignagier... les modes d'enregistrement modernes n'en tiennent pas compte. On ne peut pas enregistrer ce que je vais faire enregistrer mes terres, on va me faire écrire mon nom, à côté d'une surface d'un hectare, mais, en fait, cela, tous les droits de mon frère, de mon cousin, de mon oncle, vont disparaître dans ce type de classement. Cette formalisation — « noble » l'inscription des droits ancestraux. Ceci ne génère pas simplement des erreurs, mais cela génère des erreurs énormes. Au Ghana, par exemple, les paysans sont en train de perdre leurs terres.

Homogénéité

(1) Les 10 et 11 juin 1981, Y participaient, entre autres, Kenneth Keniston, Susan Sonag, Richard Sennett, Edgar Morin, Pierre Bourdieu, Jean-Paul Aron, Madeleine Rébérioux, René Rémon, etc.

Flottements

— Pourtant, les bureaucraties militaires ne sont-elles pas en train de détruire — au nom du développement moderne — des pans entiers de culture locale ?

— Je ne vois malheureusement guère de différence entre les

• Et puis, j'ai horreur du privilège. C'est un des mots que je trouve le plus horribles. Ce qui a fait de moi un anticolonial, c'est justement que le colonialisme est fondé sur un privilège, et ce privilège est considéré comme une supériorité non seulement collective, par le pays - le plus avancé - sur le pays qu'il colonise, mais aussi par l'individu. Le dernier traîne-savates qui arrivait au Maghreb considérait qu'un Arabe cultivé était un sauvage par rapport à lui...

— En effet, les Ashantis se voient comme des Ashantis, même si toute une partie de leur culture est détruite. Mais nous pouvons dire aussi que notre culture d'ancien régime a disparu. En Angleterre, une association, *Survival*, lutte contre le massacre des Indiens sud-américains. Mais, en Afrique, les Africains considèrent que les questions de préservation de leur culture les regardent plus que les ethnologues. ■

Charles-André Julien inlassable militant de l'anticolonialisme

PATRICE BARRAT

» Je ne vois pas d'autre issue qu'une éducation, religieuse ou sociale, car une révolution comme la révolution russe n'a pas fait disparaître l'antisémitisme. Le passé de la tradition tsariste pèse très lourdement sur l'Union soviétique, et c'est certainement très gênant dans la propagande communiste en Occident. C'est un des thèmes que cette propagande évite le plus.

Digitized by Google

- Mais ces réalités du système colonial n'ont toujours pas été intégrées par l'histoire officielle ?

- Non, elles ne l'ont pas été, mais il y a des progrès très lents. Elles s'intègrent davantage vers

Navrant

« La majeure partie du monde est aujourd'hui conservatrice. La libération obtenue dans de nombreux domaines a provoqué une sorte d'instabilité de la pensée. Autrefois, la pensée était une maison qui avait quelques piliers solides, et ou était tranquille. Maintenant, on bâtit les étages avant les murs. Cette sensation que la société ne répond plus au besoin de confiance dans

André Julien le militant colonialisme

l'homme et de sécurité dans l'événement fait que l'on risque de voir une réaction conservatrice, un retour à des valeurs contestées mais qui paraissent sûres.

Il y a toutefois un aspect sur lequel on ne reviendra pas : certains ont pu condamner la Révolution française, mais personne n'a osé demander la suppression des Droits de l'homme.

N'y a-t-il pas une contradiction entre votre passion pour certains « grands hommes » et votre rigueur de la politique ?

Non. La politique peut être une chose extrêmement honnête. Ce sont les hommes qui la pratiquent qui sont inférieurs aux idées qu'ils peuvent remplir.

J'ai connu des hommes remarquables comme Léon Blum, Ho Chi Minh, Lénine, Trotski, mais je n'ai connu qu'un grand homme, c'est Julien Jaurès. Jaurès était impeccable, d'une moralité absolue. Jaurès était un être qui englobait l'essentiel de la civilisation humaine de son époque, chose devenue impossible aujourd'hui.

Et aujourd'hui, commentez-vous des hommes remarquables ?

Oui. J'ai une haute estime pour Mendès France. Mendès est un très grand monsieur, méconnu, sauf à l'étranger. Je le mets au-dessus de tous les hommes d'Etat actuels. Ce jugement serait certainement partagé par Mitterrand, qui se révèle, par les premières mesures qu'il a prises, comme le fidèle successeur d'un homme qu'il considère comme un modèle. Seulement Mendès ne pouvait pas réussir, car c'est un homme qui dit la vérité. Un homme qui voit la vérité, un homme qui voit la vérité, c'est impossible. Tout le monde a reconnu sa valeur, mais il était « insupportable ». Mais vous savez, maintenant, je suis rétrograde. En 1917, on s'en va arriver. Et, en 1921, je suis parti en Russie comme un croisé en Terre sainte.

Dire la vérité

Vous étiez en 1921 à Moscou aux troisième congrès de l'Internationale communiste et vous avez été élu au rapport.

Frossard, secrétaire général du parti communiste, m'avait chargé de faire un rapport exact, mais cela s'est retourné contre moi. Pourquoi ? Parce que je crois que j'y disais la vérité. J'ai écrit que la nouvelle politique économique était un véritable péril et une lutte angélique pour la Russie. Ludovic-Oscar Frossard m'a répondu : « On ne peut pas dire cela aux militants,

il faut dire le contraire. Il faut dire que c'est une nécessité. Je me suis tourné vers Vaillant-Couturier, mon ami, et je lui ai dit : « Paul, nous avons été d'accord pendant tout notre séjour en Russie ? Est-ce que l'on mente aux militants ? » Il a baissé la tête, sans dire mot. Et, parmi les vingt types du comité directeur, pas un n'a dit : « Il faut dire la vérité ». Alors, j'ai démissionné de mon poste de délégué permanent à la propagande, je suis redevenu professeur.

Quels étaient, à l'époque, les liens entre le P.C.F. et le parti communiste soviétique ?

Le P.C.U.S. méprisait le parti communiste français. Tchitchine m'avait demandé de faire le maximum de publicité sur la Russie. J'avais réussi à publier un grand article dans l'Illustration pour montrer que, loin d'avoir détruit les tableaux, l'émigration s'était enrichie, car on mettait un grand zèle à garder les œuvres d'art. Les camarades du parti étaient scandalisés que j'aie écrit cela dans un journal bourgeois. Un jour, j'en parlais à Gramsci. Il m'a dit : « Le parti communiste français recule les bornes tolérantes de l'Union ».

Ecrivez-vous le besoin d'appartenir à un mouvement organisé ?

Non. D'abord, je n'éprouve aucun besoin d'épouser une religion. J'ai des conceptions éthiques très claires, une conception du bien et du mal. Mais je suis rebelle à l'embrigadement, quel qu'il soit. J'ai vu ce que ça veut dire, quand on s'engage, alors qu'on n'aurait pu cela en France, c'est considérable. Mon seul bonheur, c'est de comprendre.

Adus

Quel a été l'élément déclencheur du conflit colonial ?

L'élément essentiel du conflit colonial a moins été l'exploitation des gens que l'infériorité à la dignité humaine. Quand on étudie les mouvements maghrébins, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas provoqués par des motifs matériels, comme des dictes, mais par des abus, des hontes de civilisations, ce que j'appelle l'infériorité à la dignité.

Par exemple, au Maroc, les colonisés ont senti ponctuellement des abus coloniaux. Ils étaient moins payés, brimés, mais ils n'avaient pas une conception générale du fait colonial. Cette conception est venue après le coup de force contre le sultan. Le nationalisme a trouvé

un terrain propice à un développement et à une lutte, car le phénomène colonial a été ressenti nationalement au lieu de l'être ponctuellement.

En Algérie, où les choses étaient différentes, l'affaire de Sétif, en 1945, a eu un effet analogue. Et, en Tunisie, la lettre de décembre 1951 affirmant la coexistence a été, dans une certaine mesure, ce choc qui fait passer l'oppression coloniale d'un stade particulier à un stade collectif. L'acceptation du débat sur cette idée qui est mienne.

Avez-vous été déçu par le chemin pris par certains pays après leur indépendance ?

En Algérie, où les choses étaient différentes, l'affaire de Sétif, en 1945, a eu un effet analogue. Et, en Tunisie, la lettre de décembre 1951 affirmant la coexistence a été, dans une certaine mesure, ce choc qui fait passer l'oppression coloniale d'un stade particulier à un stade collectif. L'acceptation du débat sur cette idée qui est mienne.

Déçu ? Non. Je ne me sens pas responsable. De toute façon, la colonisation n'aurait pu être démantelée. La politique libérale était impossible dans les colonies. Il y avait incompatibilité fonctionnelle entre le libéralisme et la colonisation. Un homme comme Lyanette a pu croire, à certains moments, réaliser une sorte de régime de contrepartie, mais, dès 1920, il a été battu par son administration.

Vous qui avez connu les débuts de l'Internationale communiste, savez-vous pourquoi Lénine recommandait de combattre le panslavisme ?

Tout ce qui était une forme internationale et pouvait nuire à l'Internationale communiste était considéré comme ennemi.

Il y a un mot que vous avez personnellement lancé, c'est celui de « Maghreb mi ».

J'ai été très pro-maghrébin et l'Arabie, en effet, c'est le mot. Mais j'ai fait une erreur de proposition. J'ai sous-estimé que le nationalisme était plus fort que tous les sentiments religieux ou collectifs. Si vous créez des frontières, immédiatement le voisin devient l'ennemi. J'ai cru à un élan de panmaghrébisme, j'ai cru qu'il y avait là-bas des hommes capables de penser le Maghreb au lieu de penser la Tunisie, l'Algérie ou le Maroc. D'ailleurs, le conflit algéro-marocain était très facile à résoudre avec un esprit maghrébin. Je me souviens l'avoir écrit aux hommes politiques des deux côtés. Le mouve-



MORGAN.

ment de libération marocain a été beaucoup plus lié au mouvement algérien que l'histoire ne le dit.

Et, maintenant, croyez-vous à l'union entre les pays arabes ?

Pour le moment, on ne peut pas être très optimiste sur ce point-là. Au Maghreb, l'islam a été le support plutôt que le moteur.

L'expansion de l'islam vous paraît-elle irréversible ?

Oui. Je disais à mes étudiants : « Il y a deux phénomènes qui n'ont jamais reculé, c'est le tabac et l'islam, sans aucune connotation de valeur ». L'islam gagnera de plus en plus. C'est flagrant en Afrique,

car il apporte des solutions concrètes adaptées aussi bien aux gens simples qu'aux intellectuels.

Dans le maquis

Quel est celui de vos ouvrages qui vous tient le plus à cœur ?

Mon préféré, c'est l'Afrique du Nord en marche. Je l'ai écrit en soixante-deux jours. Cet ouvrage a révélé le nationalisme à l'intérieur du Maghreb. On lisait ça dans le maquis. Je pense que le sentiment national a eu le primat dans la lutte et a trouvé sa justification dans l'islam. Maintenant, c'est le mouvement contraire, c'est vers l'islam que

l'on se porte, l'islam redevenant le moteur.

Vous affirmez, dans un article, l'existence d'un « complexe de culpabilité coloniale de l'intelligentsia ». Comment se manifeste-t-il ?

Par la volonté de ne pas voir maintenant les défauts des colonisés. Nous prenons en charge les péchés des colonisateurs. Il existe un phénomène quasi religieux. On considère comme une faute inexplicable ce qu'a été le phénomène colonial et on craint qu'une critique de l'ancien colonial ne soit considérée comme une persécution de l'esprit colonial.

Je serais même beaucoup plus sévère pour la colonie qui devient exploitée à son tour. Celui qui a souffert de l'exploitation puis devient un dominant est beaucoup plus responsable que celui qui n'en pas conscience. C'est pour cela que, jamais, je ne me suis prêt à ce que l'on appelle l'histoire anticoloniale. Il n'y a pas de l'histoire anticoloniale, il n'y a pas de l'histoire anticolonialiste, il y a l'histoire. Dès que l'on escamote les faits, cela m'horripile. Croire qu'il faut aborder les abus actuels de pays qui l'ont subi, je ne peux pas le souffrir. Le plus grand service que l'on puisse rendre aux pays anciennement colonisés, c'est la vérité.

Je n'admettrai jamais les complexités qui s'établissent dans ces pays-là, entre une minorité qui s'enrichit scandaleusement et quelques hommes d'affaires. Il y avait eu, au début, parmi les colons, des gens très honnêtes, des gens très travailleurs d'un régime et de leurs protégés, mais parfois honnêtes. Au moins, ils n'étaient pas soumis à la dictature de l'argent. Il est scandaleux que certaines élites indigènes soient mêlées au triage financier. Ce en quoi je continue d'être hérétique, maintenant, comme je l'étais dans l'autre sens. Il faut avoir un principe, d'aut en peut dire, qu'il est un principe de moralité.

(1) Charles-Antoine Julien est l'auteur de L'Afrique du Nord en marche. Héros de l'Algérie contemporaine, le livre de Julien, qui est un principe de moralité.

PSYCHANALYSE

Souvenirs et projets d'Alexandre Mitscherlich

Pour Alexandre Mitscherlich, dont les Mémoires viennent de paraître en Allemagne, la psychanalyse doit davantage s'occuper de la société, de la politique ou de l'histoire que des rêves.

LEA MARCOU

LORSQU'UN psychanalyste septuagénaire se penche sur son passé, se raconte-t-il ? Sa propre histoire, bien sûr, mais aussi une page de celle de la psychanalyse. Et lorsqu'il s'agit du célèbre psychanalyste allemand Alexandre Mitscherlich, qui vient de publier ses Mémoires sous le titre Une vie pour la psychanalyse (1), il porte aussi témoignage sur son temps, s'interroge sur la société d'aujourd'hui — une réflexion que le public français a déjà pu apprécier dans des ouvrages comme Le Deuil impossible (2) ou L'Idée de paix et l'agressivité humaine (3).

Comment devient-on psychanalyste, à une époque et dans un pays où Freud ne suscite que méfiance ? Après son baccalauréat, en 1928, le jeune Alexandre Mitscherlich n'a qu'une idée en tête : ne pas devenir chimiste comme son père, monarchiste autoritaire contre lequel le futur auteur de *Une vie pour la psychanalyse* se rebelle en pleine révolte. Un jour, à la bibliothèque de l'université de Munich, il jette un coup d'œil sur le titre de la plaquette que lui son voisin : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Intrigué, il l'emprunte à son tour... puis découvre tout Freud.

1932 : l'Université allemande devient de plus en plus « brune ».

Mitscherlich abandonne ses études pour ouvrir une librairie à Berlin et commencer, parallèlement, sa médecine. La vitrine du libraire reflète les opinions politiques — socialistes — de celui-ci. Les visites, de plus en plus nombreuses, de la Gestapo se multiplient. Mitscherlich se réfugie en Suisse. Cependant, tentant un jour de franchir la frontière allemande, il est arrêté. A sa sortie de prison, il s'installe à Heidelberg où le célèbre neurologue Viktor von Weizsäcker accepte ce qui n'est pas sans péril — de l'inscrire parmi ses étudiants. Weizsäcker est un grand administrateur et enseigne à son élève que « le cas » des malades peut dissimuler « des problèmes ».

Un forum

Grâce en partie à un don de la fondation Rockefeller, Mitscherlich crée en 1950 un département — encore modeste et accueillant — de recherches psychosomatiques à Heidelberg. Il fonde la revue *Psyche*, dont il veut d'abord faire « le forum des divers orientations psychosomatiques ». Puis, peu à peu convaincu de la supériorité de la pensée freudienne, il en fait l'organe de celle-ci en Allemagne.

En 1960, grâce notamment aux efforts acharnés de Max Horkheimer, l'Institut Sigmund Freud (indépendant de l'Université) voit le jour à Francfort. La direction en est confiée à Alexandre Mitscherlich, qui se partage désormais entre Heidelberg et

Francfort. Les années suivantes verront les publications se succéder et se multiplier les échanges internationaux — surtout avec la Grande-Bretagne et les Pays-Bas : le séminaire de Michael Balint, en particulier, laissera une empreinte décisive sur des générations d'étudiants de l'Institut.

Et la psychanalyse acquiert peu à peu droit de cité. Dans les années 50-60, se souvient Alexandre Mitscherlich, l'analyse restait le parent pauvre à côté des spécialistes « reconnus » — comme l'ophtalmologiste par exemple. Pour assurer sa subsistance, il lui fallait tenir à dix heures de séances par jour. Aujourd'hui, la psychothérapie peut être remboursée par la Sécurité sociale.

Société

Et demain ? *L'inventaire de la psychanalyse dépend en grande partie de sa capacité à développer autant d'intérêt pour les problèmes de la société que la première génération d'analystes en avait pour le rêve, dont elle a fait le pivot du travail psychanalytique*. Il est vrai, remarque Mitscherlich, que je ne me suis jamais retiré sur la thérapie individuelle et l'écriture du texte freudien. L'intérêt pour la politique, les événements sociaux et la psychologie sociale a imprégné tout ma vie que mes écrits. Un intérêt qui le pousse à analyser l'agressivité humaine, « l'un des

grands problèmes de notre temps », à une réflexion critique sur l'urbanisme et l'architecture, qui devraient se préoccuper des besoins psychiques des individus et des familles (*L'insupportabilité de nos villes* paru en 1965, les *Thèses sur la ville du futur* en 1970), à étudier la libéralisation de la sexualité. Il aborde la psycho-histoire — l'une des idées futures de la psychanalyse, estime-t-il avec le Deuil impossible (les mécanismes de défense des Allemands face au passé nazi), — étudie la psychologie du terrorisme et celle de la vie.

Le prochain ouvrage traitera-t-il des problèmes du troisième âge et de la retraite ? Toujours est-il que, dans les dernières pages de *Une vie pour la psychanalyse*, le professeur Mitscherlich dit sa tristesse de se voir « retiré » — et alors qu'il dispose encore d'un bureau à l'Institut Sigmund Freud, — « devenu presque un inconnu pour beaucoup de (ses) collaborateurs... » : « le vieillissement n'est pas un processus linéaire, mais il dépend toujours de facteurs environnementaux et des conditions psychiques ».

Un homme et une œuvre multiples, une idée-force : un humanisme convaincu que, selon la formule de Sigmund Freud, il importe que « vienne le Moi là où était le Ça ».

(1) A. Mitscherlich, *Ein Leben für die Psychoanalyse*. Suhrkamp.
(2) *Peux*.
(3) *Galland*.

سكز من الاصل

حکومت من الاجل

TELEVISION

Les émissions à péage

Le projet est au point, le réseau existe. Il ne manque qu'une décision politique pour instituer une « quatrième chaîne » payable à l'émission.

ERIC RONDE

La télévision est aujourd'hui en France un support exploité de manière anarchique. « Cette remarque d'un haut fonctionnaire de Télédiffusion de France (T.D.F.) a en fait une valeur de flèche, que souligne la pointe d'agacement avec laquelle elle est prononcée. C'est que l'on ne goûte pas toujours dans cette maison l'attention et les préférences dont jouit la direction générale des télécommunications (D.G.T.) : à T.D.F., aussi, les cartons regorgent de projets que l'on s'empresse de voir aboutir. Projets qui répondent à la volonté de se développer, nécessitent, disent les responsables, d'assurer l'avenir.

L'uo d'eux en particulier, s'il voyait le jour, serait à la télévision ce que l'annuaire téléphonique et son complément Télé- (1) sont au téléphone : la possibilité d'un changement progressif de nature. Il s'agit de la télévision à péage, c'est-à-dire de la diffusion d'émissions s'ajoutant aux programmes habituels, mais pour lesquels il faudrait bourse délier.

Quelque inconnu en France, le principe lui-même n'est pas révolutionnaire. Il faut cependant distinguer deux types de télévision à péage, techniquement très différents. Le plus ancien et le plus répandu, notamment sur le continent américain, est lié à la distribution par câble (2). Il présente l'avantage de pouvoir offrir un catalogue très varié de programmes et une qualité d'image optimale, quel que soit le lieu de réception. En revanche, il impose un investissement coûteux en câblage, une contrainte qu'ignore la technique des émissions hertziennes. Il faut cependant distinguer deux types de télévision à péage, techniquement très différents. Le plus ancien et le plus répandu, notamment sur le continent américain, est lié à la distribution par câble (2). Il présente l'avantage de pouvoir offrir un catalogue très varié de programmes et une qualité d'image optimale, quel que soit le lieu de réception. En revanche, il impose un investissement coûteux en câblage, une contrainte qu'ignore la technique des émissions hertziennes.

Le second procédé est assez figé : à un type de programme correspond un décodeur. Le système présente aussi le risque pour les promoteurs d'être lésés par un trafic de décodeurs pirates comme il s'en est répandu aux Etats-Unis.

Quoi qu'il en soit, ces deux modes de diffusion ont le même inconvénient : ils ne permettent pas une tarification très fine. Le paiement s'effectue uniquement par abonnement et non à la consommation (sauf si l'on mobilise des techniques informatiques assez lourdes).

Des dérogations

Si, outre-Atlantique, les deux systèmes se font concurrence, les dispositions réglementaires françaises ont rendu impossible le développement de l'un comme de l'autre dans l'Hexagone (3) : le fait qu'un groupe de téléspécateurs puisse recevoir des émissions non visibles par tous est contraire au principe même du service public tel qu'il a été compris par le législateur. Cette notion est la clef de voûte d'une armature légale qui délègue par ailleurs le monopole de la diffusion à T.D.F., celui de la programmation aux quatre établissements de radio ou de télévision.

Un décret de mars 1978 autorise cependant — non sans paradoxe — des dérogations au monopole de programmation à condition qu'elles ne bénéficient qu'à un public « limité, déterminé et identifiable ». C'est dans cette brèche, étroite, que s'en-

gouffre T.D.F., à la même époque, dans l'espoir de s'assurer de nouveaux débouchés. Aujourd'hui, les recherches du Centre commun d'études de télévision et de télécommunications (C.C.E.T.T.) sont sur le point d'aboutir. Un procédé original a été mis au point qui tient compte à la fois du manque de souplesse des systèmes existants et des spécificités législatives nationales. Il est fondé sur un principe de codage-décodage de l'image — appelé Discret — allié aux propriétés de la « carte à mémoire », autre invention française (3).

Avec Discret, l'émission est donc brouillée selon un chiffrement (4) et rétablie grâce à l'introduction dans l'appareil de décodage d'une carte qui contient le code. Il s'agit en quelque sorte d'un transfert d'une partie de la logique électronique du décodeur classique à la carte. L'originalité de Discret est que l'on peut brouiller de deux cents façons différentes covron. Autant de familles de cartes sont donc imaginables, pour autant d'émissions et de catégories différentes d'usages.

L'adoption de la technologie « carte à mémoire » autorise aussi le paiement à la consommation. Pratiquement « chargée » d'une certaine somme, la valeur de la carte pourra se dégrader en fonction de la durée d'utilisation, mais aussi en fonction d'un tarif inclus dans le code, qui sera déterminé par le producteur. D'autre part, la combinaison était inaccessible, le risque de fraude est quasi nul.

Techniquement, le procédé est aujourd'hui presque opérationnel. Son exploitation est une affaire politique.

Le virage de T.D.F.

Pour T.D.F., la mise au point de Discret représente l'un des moyens privilégiés de prendre le virage qu'elle doit commencer à négocier dès l'an prochain. Les pouvoirs publics, du temps de la précédente majorité, avaient décidé de lui donner une vocation commerciale plus affirmée après qu'elle eut changé de tutelle en 1979, en gagnant le giron des P.T.T., ministère plus « gestionnaire » que celui de la culture. Dans le même esprit, le cahier des charges de l'organisme de diffusion fut modifié afin d'accroître son autonomie : à partir de l'année prochaine, T.D.F., qui dépend financièrement à près de 90 % des quatre sociétés de programmes (T.F.1, A2, F.R.3, Radio-France), n'aura plus de comptes à rendre aux directions de ces sociétés pour le paiement de ses prestations. Alors qu'il devrait justifier ses coûts, l'établissement fixera désormais des tarifs.

Son organisme fut remanié en conséquence, ménageant une large place à un service commercial — d'une quarantaine de personnes — qui n'existait pas auparavant. Une direction de la planification, non moins étoffée, fut encore créée afin de préparer l'investissement de nouveaux « créniaux » avec de nouveaux produits : ce sont essentiellement les perspectives ouvertes par les projets de satellites de télédiffusion directe (5), et par les fibres optiques (6), moyens de transport de messages très puissants. Moyens d'accroître, notamment, le flux entre les producteurs et les consommateurs d'images qui devraient être gérés par T.D.F., du moins en grande partie.

Ces nouvelles technologies d'appareils, cependant, pas avant 1983 ; et ce au plus tôt, car il faudra encore compter avec les aléas inhérents des applications à grande échelle. En tout cas, l'amortissement des investissements n'interviendrait pas avant longtemps.

D'ici aux années 90, T.D.F. risque donc de se trouver dans une situation délicate selon l'avenir de plusieurs de ses dirigeants : « Les coûts de diffusion croissent régulièrement, ne serait-ce qu'en raison des frais de maintenance. Nous avons de plus en plus de mal à faire admettre ces frais aux sociétés de programmes dans la mesure où nous ne leur offrons plus rien de vraiment nouveau. Le passage de la première chaîne à la couleur est presque achevé, et le grignotage des zones d'ombre, qui coûte très cher, ne leur apporte plus beaucoup de spectateurs nouveaux, donc peu de retombées supplémentaires. » Les différentes chaînes seront d'autant plus enclines à renâcler que la croissance des recettes de la redondance va se ralentir au fur et à mesure que s'imprègne le remplacement des téléviseurs noir et blanc par des récepteurs couleurs (7).

En somme, T.D.F. se trouve engagé dans une logique d'expan-

sion commerciale au moment où ses activités traditionnelles atteignent un seuil de saturation et avant que les nouvelles technologies lui en apportent de nouvelles. Or la télévision à péage est un moyen de diversification immédiat qui, de plus, a le mérite de s'adresser à une nouvelle clientèle. Privée, celle-là.

Relations intérieures et cinéma

On estime à T.D.F. que le principe du péage concerne deux genres de clients : les usagers professionnels et... le grand public. Un certain nombre de sociétés ayant de nombreuses ramifications sur tout le territoire pourraient ainsi simultanément s'adresser à tous leurs agents à une heure donnée. Tels, par exemple les banques à leurs succursales, les compagnies d'assurances à leurs représentants, les industriels de l'électroménager à leurs revendeurs, les fabricants d'automobiles à leurs concessionnaires. La télévision serait, là, le vecteur d'une information ultra-rapide, plus vivante que les circulaires et qui éviterait les déplacements. Mais une information sans « retour » (du moins immédiat) de la part des destinataires.

Dans la mesure où ces sociétés ne s'adresseraient qu'à des personnes nominativement connues, détentrices d'une « carte à mémoire » compatible avec le codage-maison, semblables émissions seraient conformes aux dérogations prévues par les textes actuels. Ce n'est pas tout à fait le cas de la télévision à péage grand public.

Pour 72 %, les recettes d'un film sont réalisées durant les trois premiers mois de sa diffusion en salle et pour 84 % durant les six premiers mois. D'où l'idée que l'on pourrait relayer la distribution des longs métrages par une diffusion dans un second circuit, également payant, mais différent du premier. C'est, en fait, l'ébauche d'un véritable « plan de carrière » du film qui est avancée : d'abord la salle puis, entre les cinq et dix premiers mois de son existence, la télévision payante, juste avant la commercialisation sous forme de vidéocassettes (ou, ultérieurement, de vidéodisques), laquelle précéderait enfin la diffusion à grande échelle du type « film de dimanche soir ».

Cette récupération des longs métrages par la télévision ne serait-elle pas préjudiciable à l'exploitation en salle ? « Nous ne le pensons pas, expliquent-ils à T.D.F. Ce sont environ 40 % de la clientèle cinématographique qui assurent 82 % des entrées. Cette clientèle — qui va environ trois fois par mois au cinéma — est jeune : 65 % ont moins de trente-quatre ans. Elle n'atten-

dra pas la sortie des films sur une chaîne à péage — qui d'autre part ne remplacera pas la sortie au cinéma, avec tout ce que cela implique. » Reste à définir si les abonnés de cette hypothétique quatrième chaîne pourront être assimilés à un public « limité, déterminé et identifiable »...

Les dirigeants de T.D.F. souhaitent d'autant plus le lancement d'une télévision à péage que sa création est l'une des conditions du développement d'un autre produit de l'établissement, ANTIOPE (8).

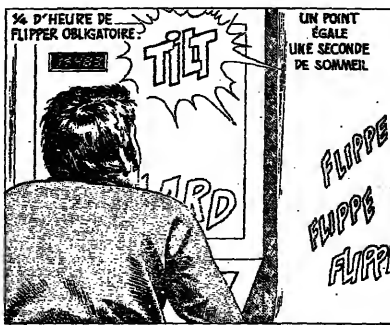
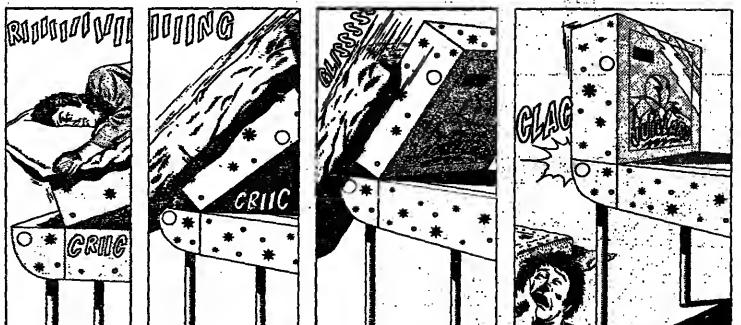
- (1) Le Monde du 16 novembre 1980.
- (2) Le Monde Dimanche du 30 septembre 1979.
- (3) Le Monde du 10 février 1979.
- (4) On se souvient par exemple de « cryptage » ou de « télévision à cryptage ». Ces barrières découlent du verbe « décrypter », qui désigne l'action par laquelle on restitue en clair un message chiffré (ou codé) dont on ne possède pas la clé. Le destinataire qui connaît la clé effectue quant à lui un « déchiffrement » (ou « décodage »).
- (5) Le Monde des 27 janvier, 24 mars, 3 octobre et 2 décembre 1979, ainsi que Le Monde des 3 février et 2 mai 1980.
- (6) Le Monde du 24 février 1979.
- (7) Au 1^{er} janvier 1981, le parc des téléviseurs, en France, était estimé à 17,2 millions d'unités, dont près de 8 millions de récepteurs couleur. En 1980, 1,75 millions de téléviseurs couleur ont été vendus en France.
- (8) Le Monde du 23 décembre 1979.

(Lire la suite page XIV.)

MONDOVISIONS



RICHARD MARTENS



MÉDICAMENTS

Un confetti derrière l'oreille

Des médicaments-missiles ou convoyeurs, des comprimés programmés, des mini-réservoirs implantés... La pharmacopée traditionnelle fait peau neuve.

SOPHIE SROUSKI

CURIEX, ce petit confetti rose derrière l'oreille de cet homme d'affaires qui embarque sur le vol Paris-Sydney via Hongkong ? C'est un minuscule réservoir, contenant une substance qui diffuse régulièrement à travers la peau et pénètre dans la circulation sanguine. Pendant trois jours, ce voyageur, condamné par son métier à l'aviation à perpétuité bien que souffrant du mal de l'air, sera à l'abri d'un malaise. Le Transiderm - c'est le nom du confetti (1) - contient de la scopolamine, l'une des drogues les plus efficaces contre le mal des transports par air, mer ou terre. Ce disque, de la taille d'une pièce

de vingt centimes, est constitué de quatre couches. La première adhère directement à la peau, la seconde est une membrane microscopique qui assure la libération régulière de la substance, emprisonnée dans la troisième, la dernière couche étant une membrane protectrice imperméable.

Cette astucieuse façon de prendre un médicament, déjà commercialisée aux Etats-Unis, est symptomatique. A trop privilégier le fond, les molécules chimiques actives, la science des médicaments a longtemps négligé la forme, les différents modes d'administration. En pharmacie traditionnelle, pilules, ampoules et autres suppositoires ne sont que les emballages stan-

dard, les mieux adaptés possibles, d'un principe actif.

A l'origine de cette prise de conscience, une nouvelle branche de la pharmacie : la biopharmacologie. Depuis une dizaine d'années, en effet, les chercheurs ont constaté que la façon d'administrer les médicaments a beaucoup d'influence sur leur efficacité.

« En ce qui concerne la mise à disposition de l'organisme d'un principe actif, deux notions fondamentales sont apparues : la notion de vitesse et la notion de quantité », explique le professeur Francis Puisieux (2).

Quand, comment le médicament atteint-il l'organe malade et à quelle dose ? Absorbée ou injectée d'un seul coup, une substance arrive vite et mal sur la cible. C'est l'effet de pic, c'est-à-dire de concentration immédiate très forte, dans l'organisme en général, avant une chute jusqu'à la prise suivante. Des modes d'administration, plus adaptés, sont à même de modifier cette

Micro-réservoirs

Fort de ces constatations, les spécialistes se sont mis à chercher des formes originales. Leur but : mieux maîtriser la cinétique de libération de la substance active et améliorer sa spécificité d'action. Leur schéma, toujours le même : un réservoir de stockage, une source d'énergie au sens large (le plus souvent mécanique ou osmomotique) et un élément de contrôle pour la libération.

L'about de la famille des mini-réservoirs, l'Ocenset, lui, n'est efficace que localement. Com-

mercialisé depuis six ans, il est actuellement utilisé par vingt mille personnes dans le monde (3) pour traiter le glaucome. De la taille de l'ongle du petit doigt, ce réservoir multimembranaire, souple et transparent, se pose sur le blanc de l'œil. A l'intérieur, de la pilocarpine diffuse à un taux constant 20 à 40 mg/h pendant une semaine. Un geste hebdomadaire que le malade, lui-même, effectue très facilement suffit donc pour remplacer plusieurs instillations quotidiennes de collyre.

Ce système ne se contente pas de supprimer des manipulations contraignantes, il atténue également les difficultés d'accommodation visuelle, inévitables après chaque instillation. La libération de la substance active étant régulièrement dosée, il devient possible de corriger ces perturbations de la vue par une paire de lunettes appropriées.

Ideal pour le traitement des maladies chroniques comme le glaucome, l'Ocenset peut s'adapter à d'autres troubles de la vision comme les kératites, les conjunctivites et les ténions.

Application locale également, mais contraceptive cette fois : le stérilet diffusor d'hormones ou Progestasert. Placé dans l'utérus, il libère 65 µg/jour de progestérone grâce à un petit réservoir de stockage, toujours à membranes, programmé pour un an. L'hormone provoque une contraction de la muqueuse utérine qui empêche l'œuf fécondé de s'implanter. Les avantages sont :

- comparés à un stérilet classique, une diminution des effets secondaires tels que les saignements ;

- comparés à la pilule, la possibilité d'utiliser des hormones naturelles moins nocives que les artificielles (insérées, elles sont détruites par la foie).

Deux autres procédés sont à l'étude : au lieu de membranes régulières, le système peut être constitué d'un matériau poreux, un polymère aux trous minuscules boursés d'hormones ; distributeur de contraceptif également, l'anneau-réservoir intravaginal doit, lui, être mis en place et retirer toutes les trois semaines par l'utilisatrice.

Les possibilités thérapeutiques qu'offrent ces traitements « programmés » ne s'arrêtent pas aux micro-réservoirs. La pompe Alzet est un réservoir de 0,6 cm de diamètre et de 2,5 cm de long. Implantée sous la peau, elle assure, par osmose, la libération d'une substance, à raison de 0,5 ml à 1 ml/h pendant une ou deux semaines. Réserve pour l'instant à l'expérimentation animale, le système a l'avantage de ne pas immobiliser le cobaye.

L'infusad, en revanche, s'implante sous l'abdomen humain. Il s'agit d'une pompe de la taille d'un palet de hockey sur glace. Elle pèse à vide 190 grammes et peut contenir 45 ml de liquide à administrer. Cette substance diffuse dans la circulation sanguine sous la pression d'un produit propulseur. Un médecin peut recharger le système, toutes les six semaines, par injectio à travers une membrane, restée au contact de la peau. Ce procédé est idéal pour les patients atteints de troubles graves de la coagulation : soumis à des perfusions constantes d'héparine, ils doivent normalement être hospitalisés. Enfin, l'infusad se fixe extérieurement sur le bras. Sorte de seringue permanente, ce système est appelé à remplacer les encombrants appareils de perfusion, notamment pour les traitements notonégatifs. La substance à administrer pénètre, à travers la peau, par voie intraveineuse. La diffusion est contrôlée par une valve, que le médecin règle à la vitesse voulue au moyen d'une clef. Le malade doit simplement changer régulièrement le carrousel-réservoir de médicament.

trés fine, il joue les intermédiaires en transmettant du liquide. Ainsi répartie, elle force le médicament à s'échapper par l'orifice.

Complètement indépendant de l'organisme qui l'insère, ce système est simple et très fiable. Il suffit, en jouant sur les caractéristiques du réservoir de principe actif et de la membrane, de le programmer préalablement pour chaque remède.

Avec Oros commence l'ère du comprimé « sur mesure ». La voie a déjà été ouverte, ces dernières années, par les médicaments dit « retard », ou plutôt à effet prolongé. Pour que la diffusion d'un médicament soit plus régulière, il existe désormais plusieurs « trucs ». L'un est de lier son principe actif avec des sels qui freinent sa désagrégation. Un autre est de l'enrober de couches successives qui se dissolvent en libérant graduellement la substance thérapeutique. On peut également insérer le médicament dans des microcapsules biodégradables.

« A domicile »

L'intérêt de toutes ces nouvelles formes, quelles qu'elles soient, est une efficacité accrue de la substance active. Les médicaments agissent mieux, plus longtemps, en moindres quantités, exactement là où ils sont nécessaires. Ce qui a pour conséquence non négligeable la diminution des effets secondaires toxiques.

Dans un avenir plus lointain, on envisage même carrément la « livraison à domicile » des médicaments. Cette formule imaginée n'a rien d'utopique. Déjà, on s'inspire d'une technique chirurgicale, les spécialistes expérimentent au point de véritables « convoyeurs » de substances actives vers l'organe malade. Cette technique très délicate d'emballage, vasculaire consiste à injecter, à l'aide de sondes, des billes de cire de quelques dixièmes de micron de diamètre, afin de boucher les fins vaisseaux qui irriguent une tumeur. Il devient alors possible d'opérer le tissu malade, sans risque d'hémorragie foudroyante. Les microbilles de la seconde génération pourraient contenir un médicament, un antitumoral par exemple.

Mieux encore, au lieu de porter les médicaments à l'organe malade, on tente de leur apprendre à faire le chemin tout seul. Comment ? En utilisant des transporteurs intracellulaires qui les déposent, un peu comme un taxi, là où ils sont le plus utiles. Les transporteurs sont des liposomes, des vésicules ressemblant à des bulles de savon microscopiques, ils sont constitués de parois similaires à celles des membranes biologiques. Ces entités artificielles servent d'ailleurs comme modèles pour étudier la structure et les propriétés de ces membranes en laboratoire. Copies conformes à la nature, les liposomes seraient l'emballage parfait pour diriger sur un organe-cible une substance active. D'autant plus qu'ils sont biodégradables.

Reste à savoir de quelle manière on peut les équiper de « têtes chercheuses » pour qu'ils atteignent leur cible sans s'égarer en route ? Les essais en cours sont encore peu probants.

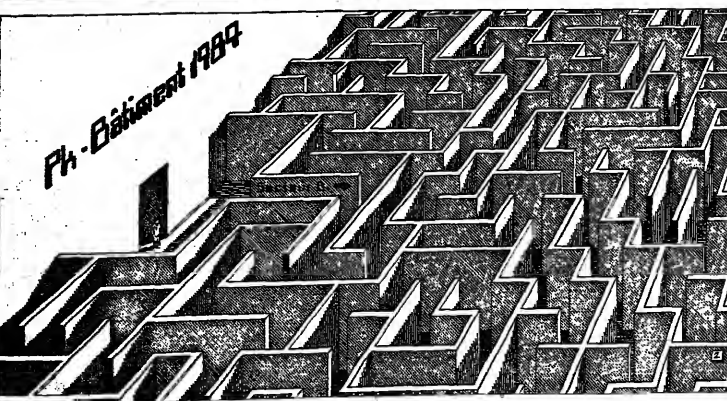
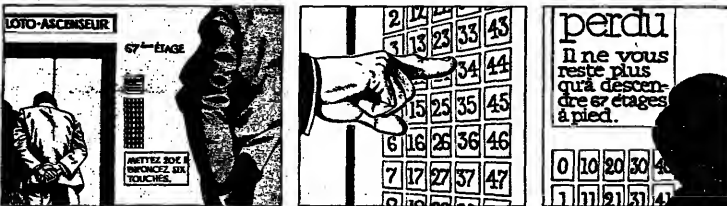
Du simple comprimé d'aspirine au traitement anticancéreux, les médicaments s'habillent de neuf. Après la période du pré-lancement, voici ceux, pour eux, le temps du « sur-mesure », voire de la haute couture. Le grand couturier créateur de la plupart de ces modèles (une centaine de brevets déjà déposés) s'appelle Alza. Une petite firme californienne qui, bien avant les autres, a compris que « la façon de donner vaut presque mieux que ce qu'on donne ».

(1) Tous les noms cités désignent des produits (brevetés) d'administration de produits actifs et non les dénominations des médicaments qui adopteront ces procédés.

(2) Faculté de pharmacie Paris-Sud (U.E.R. de Chimie thérapeutique).

(3) Mais pas encore en France.

(Lire la suite page XIV.)



هكذا من الاجل

GÉNÉALOGIE

Le doge de Bretagne

PIERRE CALLERY

LES traditions familiales n'ont souvent les histoires des ascendants de façon très jolies. Les faits les plus banals se trouvent enjolivés. « Il n'y a pas de sagesse des nations, en réponse à ceux qui pensent que rien n'est vrai dans ces histoires. Toutefois, il serait intéressant de retrouver quels faits réels sont à l'origine de certains récits surprenants.

Une correspondante, M^{me} Geneviève Bertier (Yvetot-Bocage), souhaite, autant que faire se peut, vérifier un phénomène qui lui a paru étonnant : qu'une légende familiale ait pu se transmettre pendant douze siècles.

Venici l'histoire, telle qu'elle l'a adressée à Andrea da Mosto, auteur d'un livre sur les doges de Venise (1), dans une lettre qu'elle nous a communiquée : « Ma mère, d'origine bre-

tonne, disait avoir eu un aïeul doge de Venise. Ses parents et grands-parents le lui avaient dit et elle le redisait. Le nom avait disparu depuis longtemps de la famille, car aïeul n'avait eu, à l'époque, que l'usage d'un nom de famille. N'importe, la légende demeurait. Cet aïeul problématique nous semblait suspect : comment un dague aurait-il pu avoir en Bretagne, presque lointaine et peu accueillante d'où l'on ne sortait guère autrefois ? On en concluait que nous devions avoir eu un ancêtre quelque peu mythomane ou aventurier, un marin peut-être, les marins étant les seuls Bretons à quitter leur pays à cette époque. Cependant notre mère insistait : « Un doge, oui, certainement, qui a été décapité... par erreur. » Les plaisanteries étaient intarissables à ce propos !

« Lors de notre premier voyage à Venise, nous avons pensé trouver des renseignements. Ma tâche a été facilitée si j'avais eu la liste des « doges » mais apparemment les doges ne l'étaient pas souvent. Récemment, j'ai fait la connaissance d'un cousin, également dit comte, lui aussi, la légende du doge, mais il ignorait qu'il eût été décapité... par erreur ou non.

« Ma vieille mère est morte il y a tout juste deux ans, à quatre-vingt-onze ans. Peu de temps avant sa mort, elle m'a reparlé de notre mythique aïeul, ajoutant un détail important : « De capitaine, oui, par erreur, il s'appelait Doblario, mais, en France,

il a francisé son nom et s'est fait appeler Doblare. »

« Nous venons, mon mari et moi, de passer une semaine à Venise et j'ai cherché un livre sur les doges et une librairie m'a montré le vôtre. J'ai consulté la liste alphabétique... Point de Doblario au de nom approchant commençant par un D. Rebutée par mon ignorance de la langue, j'ai laissé le livre avec regret, mais pas pour longtemps. Le jour du départ, renoué par la curiosité, nous avons couru l'acheter... »

« Le soir même, dans le train, je me suis plongée évidemment dans la bibliographie, les index, etc. Sans succès. Restait alors à parcourir le livre d'un bout à l'autre, en attendant d'avoir une connaissance suffisante de l'italien pour le lire attentivement. Je n'ai pas eu à aller loin. J'ai vu, en marge (p. 10 à 15) Obelario... plus loin décapité... Francia... Franci... et cela au huitième siècle ! Cet Obelario aurait-il été plus célèbre que je ne l'imagine ? Car je ne pense pas qu'une famille puisse revendiquer un même aïeul à travers une telle chaîne de décapités ?

« Et le... par erreur ? S'expliquerait-il par l'intervention d'un descendant qui aurait trouvé la réalité historique, arrangée ? Mais qu'elle soit usurpée ou authentique, comment cette histoire a-t-elle pu prendre naissance et se transmettre ? Pour moi, c'est une énigme et j'y vois deux solutions.

« La première, banale mais vraisemblable : des recherches étymologiques sur les noms de

famille et leur origine auraient été effectuées et publiées à une époque relativement récente, accompagnées d'anecdotes historiques peut-être discutables, et elles ont été reprises à leur compte par des familles découvrant dans leur nom patronymique une raison de faire étalage de vanité ou de prétentions nobilitaires. Ou, encore, cet Obelario aurait fait l'objet d'un roman d'une pièce à succès, oubliée depuis, qui aurait alimenté l'imagination du public en général et de ma famille en particulier.

« La deuxième solution est bien plus romantique et c'est celle que je préfère. Obelario, ou un de ses fils, a bien fait souche en Bretagne. La rumeur de ses origines se serait vite étendue au bout de quelques générations s'il n'y avait eu le lointain et puissant rayonnement vénitien qui s'est incarné dans les mémoires bretonnes. Au fur et à mesure que croissait le prestige de Venise, au cours des siècles, les descendants se sont accrochés à cette référence pour utiliser à leur profit quelques parcelles de gloire. Cela d'autant plus que la Bretagne est un pays après pluie de brumes et de ciel gris, mais aussi, il ne faut pas l'oublier, un pays de marins qui reviennent de leurs voyages des descriptions éblouies.

« Que les descendants soient multiples (Doblare, Doblard, ou autres) et plus ou moins aristocratiques peu importe. Le prodige reste le rêve vénitien, transmis de bouche à oreille pendant plus de dix siècles, au sein de familles bretonnes peut-être

frustrées ou peu instruites, et cela jusqu'à nos jours. Croyez-vous qu'une telle hypothèse soit vraisemblable ? S'agit-il d'une simple « récupération » d'ancêtres ? Mais alors pourquoi un doge si lointain et si peu glorieux ?

« J'espère un éclaircissement pour moi l'énigme est entière : comment la légende du doge décapité vieille de douze siècles a-t-elle été transmise, qu'elle soit dans ma famille ?

Evidemment, si le doge vivait au huitième siècle, beaucoup de conditions difficiles à remplir s'apposent à la découverte d'une filiation directe jusqu'à lui.

Toutefois, une recherche des ascendants de notre correspondante permettrait peut-être de retrouver un patronyme correspondant à Obelario ou à sa déformation. La date de cette dernière mention du nom pourrait conforter l'une de ses hypothèses.

D'autre part « Doblario » doit-il se lire « d'Obelario » et s'agit-il d'un nom noble ? Au cas, d'anciennes études sur la famille pourraient peut-être indiquer cette tradition ? Mais quel est l'usage d'une telle chance parait-il petite qu'elle n'est guère envisageable.

En revanche, à partir de ce que l'on a publié sur le doge, il semble facile de savoir quand et pourquoi il aurait été décapité. Si une erreur a été commise, s'il s'est redonné en France (ouvrage indiqué par la direction) et s'il y a laissé de la famille.

(1) « Dogi di Venezia ».

Les émissions à péage

(Suite de la page XII.)

Les possibilités offertes pour le moment par ce procédé de vidéo-texte passif sont en effet limitées : d'abord parce que les fournisseurs de pages-écrans ne peuvent se faire payer par leur public. D'autre part, le nombre de pages-écrans disponibles simultanément est restreint, pour des raisons techniques, à deux cent cinquante-dix. Si T.D.F. jouissait d'un canal plein, celui du projet de télévision à péage, elle pourrait offrir en même temps quelque 12 000 pages-écrans à public entre deux émissions professionnelles ou films codes.

A l'établissement public, on affirme qu'il existerait un marché pour toutes ces applications, déjà en partie résolues à l'occasion de concours établis avec les prestataires ou producteurs éventuels.

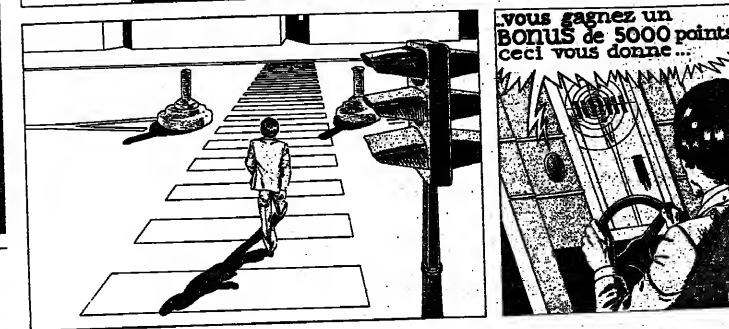
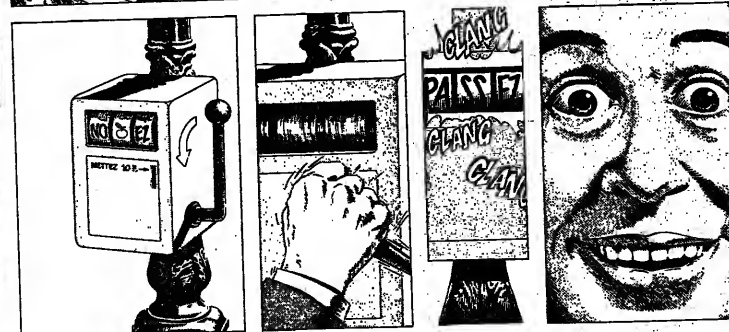
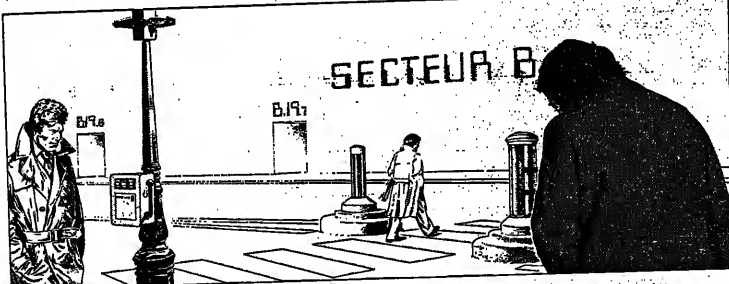
En revanche manque encore l'essentiel, le réseau. Plus exactement celui-ci existe. Mais, dans l'attente d'une décision politique, il n'est pas encore disponible. Une décision qui ne pourra que soulever les passions : depuis la fin du mois de juillet, une nouvelle donne est en effet intervenue en matière de télévision. A

cette date, la duplication des émissions noir et blanc de TF1 en 819 lignes (VHF) sur le canal TF1-couleur 625 lignes (UHF) était en effet terminée. Autrement dit, on pourrait cesser les émissions sur l'ancien canal s'il ne restait pas environ 100 000 récepteurs antérieurs à 1963 uniquement capables de la 819 lignes. D'un autre côté, combien de temps pourra-t-on continuer à émettre et à entretenir un réseau pour un nombre de bénéficiaires réduits et qui n'ira qu'en diminuant ? Une solution devra être trouvée.

T.D.F., dont certains experts participent aux travaux de préparation de la future loi sur l'audiovisuel, défend le principe d'une sorte de quatrième chaîne à péage. Une idée qui rejoint les convictions de Dominique Wolton, coauteur, avec Jean-Louis Miskolc, d'un rapport sur l'avenir de la télévision, fruit d'un travail de dix-huit mois.

« C'est en faisant payer la production audiovisuelle à son juste prix qu'on lui donnera les chances de son émancipation », estime ce sociologue. Le débat est ouvert.

(Suite de la page XIII.)



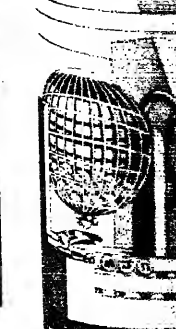
Mélocline
LE RESTAURANT-BUFFET
UN BON REPAS POUR MOINS DE 30 F.
ANGLE CENTRE POMPIDOU
21, RUE BEAUBOURG • M^{me} RAMBUTEAU
Ouvert tous les jours même le dimanche • PRIX NETS

Monsarrat
MARIN
POUR L'ÉTERNITÉ
* Le coureur des mers
** Sombre navire
La vie tumultueuse d'un héros qui incarne l'esprit d'aventure de tous les marins du monde. Un monument littéraire où le roman se mêle étroitement à l'Histoire. Une fresque superbe et colorée. Le plus beau livre de l'auteur de « Mer cruelle ».

PLON

GRAPHOLOGUE
Vos autres moyens de succès... devenez...
apprenez quelque chose que les autres ignorent. Acquérez une science qui fera des jaloux. Informez-vous gratuitement sur la formation par correspondance avec diplôme de fin d'études par le...
Mme. Boule-Suzy, Graphologue, 17, rue de la Chapelle, 75018 Paris

trois hommes dans



Trois hommes (et une femme) dans un bateau

LS sont quatre. Une heure plus tôt, ils ne se connaissaient pas, et les voilà partis pour une aventure commune vécue dans 3 malheureux mètres cubes.

■ Ils sont quatre, et elle a déjà repéré le fait en gueule qui a tout vu, tout vécu, le timide qui lui racontera sa vie dans quelques heures... Quant au troisième, elle n'est pas contre, *a priori*, mais elle réserve son jugement.

Ils sont quatre, et, partagée entre l'inquiétude et la curiosité, elle essaie d'imaginer quel va être son rôle dans cet impromptu de huit jours qui commence. Cet impromptu qu'est, de toute manière, un stage d'école-de-croisière.

Car le petit vnlume dans lequel elle se trouve avec trois « équipiers » est un modeste voilier de croisière côtière. Par bon vent il viciat de quitter un ponton de La Trinité et vogue vers Belle-Ile.

Il y a une heure, sur ce ponton, elle serait timidement la maia de ceux qui allaient devenir ses compagnons. Elle a'p as tardé à savoir que, parmi ces inconnus, l'ua rêve de course autour du mnade. L'autre de randonnées familiale, le troisième de coaquette à la mesure de ses exploits marins. Elle. elle croit être là pour le vent du large, la morsure des embruns, le goût du sel sur les lèvres, les couched de soleil sur l'immensité...

Mais tous sont là pour apprendre la croisière. Ils sont plusieurs milliers chaque année à rechercher cette initiation.

Apprendre la voile ? A cette question, la réponse inévitable semble être : les Glénans. Personne ne semble pouvoir y échapper.

Elle y a échappé de justesse. Elle a encore en mémoire les remarques ironiques d'amis infatigables dans la dérision et le persiflage. Les Glénans ? « Le

bagne ! Les galères !... » Leurs
bateaux ? « Des poubelles à
voiles remplies de barbus malo-
dorants et ficelés de toute part
par des règles de sécurité s'ap-
pliquant même par calme plat.
Des boy-scouts de la mer ! »

Bien sûr, ceux qui lui ont parlé ainsi n'ont jamais mis les pieds aux Glénans. A peine ont-ils passé quelques fois au large de l'archipel qui a donné son nom à l'écologie. Mais comment vain-

l'école. Mais comment croire, après tout cela, que les Glénans, à l'origine de l'essor de la plaisance en France, reste dans ce pays la première école de voile.

pays la première école de voile. Créée au lendemain de la seconde guerre mondiale par un groupe de résistants « à la recherche de la jeunesse », elle s'est lancée à la découverte de tout un milieu qui, jusque-là, était réservé aux pêcheurs et aux millionnaires. Elle a conçu ses propres bateaux, qui, depuis, ont connu la célébrité (caravelles,

vanriens, mousquetaires). Elle s'est battue pour la sécurité et l'amélioration des équipements. D'année en année, elle a reçu des stagiaires de plus en plus nombreux et s'est étendue de plus en plus loin de l'archipel à 10 milles de Concarneau. Créant des bases dans des sites toujours préservés et de grande beauté.

Les objectifs fixés dès la création sont demeurés inchangés : le Centre nautique des Glénans doit être une école de formation à la mer et à la vie collective. Là les moniteurs sont bénévoles et les stagiaires participent à l'effort commun. Un quart du temps est consacré au service à terre : surveillance de la navigation, cuisine, entretien du matériel, travaux d'aménagement.

Le choix des zones d'implantation, de préférence dans des lieux isolés, crée des conditions de vie rustique. Cet isolement et ce qu'il implique, l'originalité de la flotte, le souci — encore une fois — de sécurité, voilà qui explique une bonne part des critiques et des réflexions ironiques.

Sécurité d'abord

Ces critiques n'effraient pourtant plus les responsables des Glénans. Face au réquisitoire, leur plaidoirie est rodée. Les bateaux ? « Nos bâtiments doivent être robustes ; les réparations possibles sans l'aide d'un service technique extérieur. Surtout, ils répondent à un souci de pédagogie. En outre, on ne saurait sous-estimer le coût affectif :

nous sommes attachés à nos voiliers. Ils ont chacun un passé et une histoire. •

La sécurité ? Elle est effectivement un souci central, et, si nos règles peuvent paraître draconiennes, nous n'en sommes toujours que passés maîtres en faisant trop que par accident. C'est sans doute grâce à ces règles qu'en trente-quatre ans, avec quatre-vingt mille personnes passées par nos centres, nous n'avons eu à déplorer qu'un seul accident mortel. Il est invraisemblable qu'en France on remarque les plaisanciers qui portent une brassière en mer ! Il est vrai que chacun veut faire comme sur les photos. Jamais un magazine ne montrera un marin célèbre avec brassière et harnais. A l'étranger, c'est le contraire. Un chasseur écrivit : un mort sur deux est tué par l'homme tombé à la mer, que l'on n'a pas pu récupérer.

La vie collective ? « On nous reproche de trop faire travailler les stagiaires à terre, mais nous ne sommes pas derrière chacun, un fouet à la main. Et, si nous essayons de sauver nos îles en plantant des pins et en consolidant les dunes, personne n'est obligé de nous aider. »

Mais l'autre néophyte n'est pas aux Glénans. Elle s'est inscrite, justement, dans une de ces écoles de croisière qui se sont délibérément appliquées à trouver d'autres formules d'apprentissage ; à plaire aux débutants jeunes ou moins jeunes qui pourraient être rebutés par l'esprit de la « maison mère ». Elle a'est pas aux Glénans et déjà Belle-île apparaît. Ces deux heures de navigation, nécessaire remise en condition, sont passées vite. Déjà il faut repérer une place dans le port et s'amarrer à couple d'uo autre bateau.

Deux ou trois stades forment un équipier plus qu'honorable. Plus tard, quelques balades au long cours le transformeront en plaisancier aguerri capable d'emmener famille et amis, à condition de savoir et toute circonstance mesurer les risques. Reste à acquérir ce que les livres ou les moniteurs ne donnent pas nécessairement : cette dimension aérée de la pratique de la mer, de sa fréquentation. Cette confluence de crainte et de respect mêlés, qui fait les bons marins. La formation des premiers jours, les fausses appréhensions, le manque de rigueur, les rêves un peu fous, sont alors tempérés par la prudence et le modestie.

Natya apprenait à parcourir en une semaine une centaine de milles, sacrifiant ses angles à un génouïx récalcitraire, s'abîmant les yeux à lire dans le compas de relèvement des chiffres qui s'échappaient pas de défilier. Elle a dans la plaie qui mantait, brassée une grand-voile rative. Elle a appris à tenir un cap. Elle s'est remise aux calculs des marées, à évaluer les courants, à repérer les rochers qui affleurent. Elle a appris à scruter la côte encore et encore, à descendre dans le carré quand le bateau est malmené par la mer. Elle a appris aussi à ménager ses forces.

Elle a navigué ! Et dans ces moments-là, elle a oublié les aléas de la vie collective, quand le fart en gueule broie du noir, quand le timide explose, quand la tension monte, quand les personnalités et les égoïsmes se révèlent, quand de légers défauts, vite excusés à terre, deviennent insupportables en mer. Il n'y a pas toujours un « troisième homme » à même d'imposer une discipline et d'aider à la naissance d'un climat harmonieux. Naviguer, c'est aussi eel : apprendre à vivre sur un bateau en respectant les autres comme on apprend à respecter la mer.

Ces critiques n'effraient pourtant plus les responsables des Glénans. Face au réquisitoire, leur plaidoirie est rodée. Les bateaux ? « Nos bâtiments doivent être robustes ; les réparations possibles sans l'aide d'un service technique extérieur. Surtout, ils répondent à un souci de pédagogie. En outre, on ne saurait sous-estimer le coût affectif :

Bien que les tâches aient été rapidement réparties, c'est un

peu la bousculade. On se gêne encore, on hésite à prendre des initiatives. Qu'importe, c'est le premier jour... Demain, pour le vrai départ, l'équipage sera mieux préparé. Ah, ce nœud de chaise que l'on a fait cent fois chez soi, bien au calme, et que l'on rate inmanquablement sous les regards narquois ! La bonnie d'avoir une fois de plus appelé « corde » ce qui, sur un bateau, ne peut être qu'un « bout ». Et l'on ne s'est pas encore attaqué aux caleux de mères qui, mal-

gré de savantes épreuves, livrent des résultats fantastiques. Quant à la fameuse règle de Cras, qui en principe simplifie le tracé de la route, elle s'acharne à vous séduire par son nord alors que vous devez aller au sud.

C'est là qu'est intervenu celui dont on ne savait encore que penser : le troisième homme, le monsieur. Il a observé ce petit groupe hétéroclite. En une semaine, il va tenter d'en faire un équipage. Il sera là pour vérifier les manœuvres, aider au tracé des routes, commander les équipes, donner à tous la connaissance de la mer et des vents. Il saura, peut-être, organiser la vie collective sur le bateau, répartir les efforts, éviter les frictions... Sans toujours parvenir à trouver la juste mesure entre les rôles de maître d'école, de chef de bord et

Un long chemin de patience, l'apprentissage de la voile ? Les écoles, comme le Centre de formation à la croisière créé par Philippe Facque, font la démonstration qu'il n'est pas nécessaire

de passer par le petit dérivour pour, comme en couronnement, finir par la croisière côtière, sur de plus grands bateaux. Ces écoles, dans leur intérêt même, assurent l'initiation aussi bien que le perfectionnement. Simplement, elles affectent en général les bateaux plus petits aux stades débutants : moins difficiles à manœuvrer, ils facilitent un contact plus immédiat avec les

« Placer les stagiaires dès le premier jour en situation réelle. » C'est la règle au C.F.C. En escadre de trois bateaux, les nouveaux venus assument tour à tour les responsabilités d'équipier, de navigateur et de chef de bord.

OU PRATIQUER ?

● Dans les écoles de voile homologuées par la Fédération française de voile : 55, avenue Kléber. 75784 Paris Cedex 16 (tél. 553-69-00).

Au namba de ces écoles figure le Centre nautique des Glénans : quasi Laule-Biédrat, 75781 Paris Cedex 16 (tél. 520-01-40).

De l'initiation au perfectionnement croisière, Les Gîléans proposent aux stagiaires (à partir de dix-sept ans) deux stages d'une ou deux semaines. Ses bases sont implantées dans deux secteurs de l'Irlande, l'archipel des Scilly, Paimpol et l'archipel de Bréhat. La baie de Murlix, Concarneau et l'archipel des Gîléans, le golfe du Morbihan, Marseille et la Corse. Cette année, Les Gîléans ont créé une base avec deux bateaux - dans le lagune de Venise.

Les Gîléans comptent mille, mineurs, tous bénévoles, et trois cent cinquante bateaux. Le prix de deux semaines de stage, d'octobre à novembre, oscille entre 1 270 F et 1 750 F.

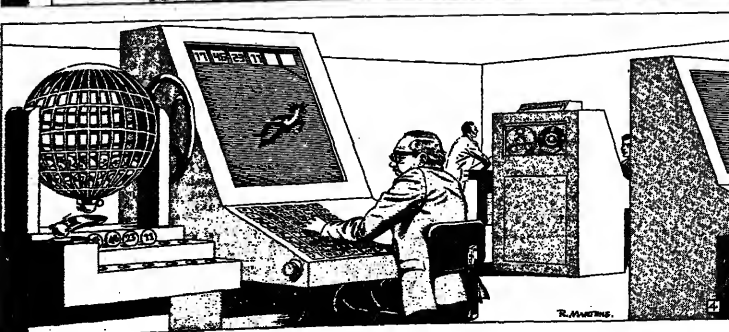
● Dans les écoles adhérent au Syndicat national des écoles de pilotage de navigation et de croisières maritimes et fluviales : port de La Bourdonnais, 75007 Paris (tél. 555-10-48), lui-même affilié à la Fédération des industries nautiques. Parmi ces écoles : buton lucratif, le Centre de formation à la croisière de Philippe Facque : 18, cours des Quais, 9.P. 27, 56470 La Trinité-sur-Mer, tél. 197) 52-74-84 ou 56-74-84.

La C.F.C. propose, de mars à octobre, des stages d'initiation, de perfectionnement à la croisière ou de croisière au large sur des Kelz de 6,20 mètres, 7 mètres ou 8 mètres. La périmètre de navigation s'étend, selon les niveaux, de la baie de Cubzeron à Bénodet. La Baula, le sud de l'Angleterre, l'Espagne. Les prix en pleine saison : de 1 350 F à 1 500 F pour une semaine. (La nourriture et les frais courants de navigation sont compris.)

- taxes de port, recharges de gaz - ne sont pas compris.]

BIBLIOGRAPHIE :

- *Nouveau Cours de navigation des Glénans* (Seuil).
- *Le Guide pratique et illustré de la voile*, de Bob Bond (éd. du Fanal).



هكذا من الاجل

Le Monde



A quatre pas du soleil

Les surréalistes appelaient cela « le cadavre exquis » : on écrit une phrase sur un bout de papier, on plie et on passe à son voisin. Pour l'été du *Monde Dimanche*, douze écrivains ont accepté d'écrire un feuilleton s'inspirant de ce petit jeu. À une différence près : chacun a pu lire les chapitres précédents avant d'entraîner

intrigue et personnages au gré de sa fantaisie.

Les Douze sont, par ordre d'entrée en scène : Henri Troyat, Pierre Jean Remy, Max Gallo, Michel Déon, Roger Grenier, Pierre Bourgeade, Jean-Pierre Gaud, Eric Orsenna, Catherine Rihoit, Rafael Pividal, Françoise Mallet-Joris et Bertrand Poirot-Delpech.

A l'Italie !, se dit Solange. L'Italie est le pays de l'insouciance, croit-on. Il n'y a rien de plus faux. Les Italiens sont des tristes qui veulent s'ignorer. Mais les touristes veulent de la gaieté, et les Italiens veulent des touristes. Alors, ils dansent sur les tombes et ricanent par-dessus leurs moustaches. C'est ce que pensait Solange en cet instant où, constamment à l'ouverture des fenêtres, une puissante odeur de charogne embaumait la pièce, cette odeur forte et douceâtre qui accompagne les séjours vénitiens, depuis le trajet en gondole (de plus en plus cher) jusqu'aux fritures de mer. Les voyages, Solange en revenait de plus en plus.

« Ça pue », se dit-elle. Réflexion plus facilement impuissante à une femme de ménage, que les sushies. Des avatars du signifiant : on prend généralement les femmes de ménage pour des imbéciles, sous prétexte qu'elles font le ménage. « Ni tête ni intelligence », a-t-on dit de Solange. Et la sœur ? C'est ça, la lutte des classes. Eh bien, qu'on le croie ou non, Solange pensait. Elle pensa encore davantage, lorsque, en empruntant un tabouret de velours rouge que pou soulevait par la quantité de pieds qui s'y étaient posés avant les siens, elle contempla du haut de la fenêtre le beau monde en robes de soie et chemises de voile qui rivalisaient de baises dans l'eau saumâtre, avec plus d'ardeur encore qu'il n'en mettait tout à l'heure, à s'écarter en Travolta. Encore une preuve de la lutte des classes : ces gens-là savaient nager. Solange, pas. Elle eut une pensée pour toutes ces soieries perdues. Un mois de salaire de Solange par bête.

Elle se sentit vaincue et redescendit de son perchoir-rebord de fenêtre, via le même tabouret, qui, soudain, lui parut bien bas. Elle sauta quand même et entendit, un arrièvement, un même temps qu'elle vit, en l'ode d'elle, trois flics qui semblaient contempler avec sympathie la partie inférieure de sa personne. L'un d'eux, le plus jeune, avait même un sifflement admiratif. Tout policier qu'il soit, un Italien n'oublie jamais qu'il est un homme. Toujours pour faire comme tout le monde, Solange regarda elle aussi ses jambes. Il y avait de quoi. Dans sa descente, la jupe sagement droite de son tailleur chère avait craqué ; elle était maintenant fendue jusqu'à mi-cuisse. On lui envoyait une jartelle ! Solange n'avait jamais été assez moderne pour les collants. « Eh ben », se dit-elle alors, elle pensait toujours. Puis, elle pensa encore, et se dit qu'elle se sentait femme, pour la première fois depuis de nombreuses années.

Les flics lui demandèrent des suivies, ce qu'elle fit bien volontiers. Toute sa vie, elle avait suivi quelqu'un, alors. Durant le trajet en bateau à moteur, Solange pensa qu'elle l'avait presque, sa promenade en gondole. Le jeune flic était tout près d'elle et sentait bon la lagune chaude. Il sifflait *Santa Lucia*, doucement entre ses dents. « C'est pas tous les jours qu'il arrive des choses comme ça », se dit Théronie. Elle était en plein

dépayement. C'est alors qu'une voix familière retentit, rompant le charme.

« L'ANQUET-TOI, Solange », disait la voix. « On n'est pas à Douvres », et j'en appelle pas Jeanne », réfléchit le moteur de l'histoire qui crut un instant halluciner. Pourtant, la voix était très réelle, ses inflexions les mêmes que chaque matin, prononçant les mots : « Et mon café ! ». « Ça va », faillit répondre Solange, qui s'efforça d'ajouter in petto : « Quel emmerdeur ! » La dérangeant dans un moment pareil, pour la ramener à sa cafetière de banlieue ! Il pouvait aller se rhabiller, l'Antoine ! Solange faillit se rebeller, mais la force de l'habitude l'emporta, et elle se pencha.

Bien lui en prit. A peine s'était-elle allongée dans l'eau croule qui tapissait le fond du canal (« Mon tailleur qui est complètement fou », songea-t-elle en une de ces pensées immortelles qui ponctuent les grands moments de la vie) qu'elle sentit autour d'elle un grand remue-ménage. L'expression *Des balles lui sifflèrent aux oreilles*, qu'elle avait lue maintes fois en épluchant des cartes ou-dessus des illustres périmés de son fils, perdit soudain une étrange force. Un poids s'abattit ; un liquide chaud coula le long de son visage. C'était du sang, celui du jeune flic, couché sur elle en une dernière bête posthume. « Si c'est pas malheureux », pensa Solange, qui, décidément, n'arrivait pas de penser. Le calme se fit, et le calme inquiétant qui suit les bagarres dans les westerns, au cours duquel on entend voler les mouches ; en l'occurrence, les moustiques.

Solange ne se sentait pas très bien. Quelque chose en elle refusait soudain d'aller de l'avant dans une existence qu'elle n'avait pas choisie, où tout, au lieu d'aller trop lentement comme auparavant, allait trop vite, où elle n'avait même pas le temps de s'accrocher aux bonnes choses. Le meurtre du jeune carabinier lui restait sur l'estomac. Berryer, avec ses airs de poutin, ne l'avait guère émue. Mais un si charmant jeune homme... L'odeur du sang, mêlée au remue-ménage de poisson avare du fond de la barque, menaçait de le faire tourner de l'œil. Qu'allait-il se passer maintenant ? Quelles horribles péripéties allaient-elles encore se dérouler ? Solange, à qui une longue carrière parmi les fauteuils du Paradis avait donné des références cinématographiques, se dit que du polar de série B l'affaire tournait aux flammes de Dracula. Pour se rassurer, elle décida de faire la morte.

Le bateau tangua. Quelqu'un venait de monter dedans. Le poids du jeune carabinier s'évanouit. « Bon matin alors, elle a l'air calèche, le bébé ! », s'écria une voix en laquelle Solange reconnut les accents mélodieux du petit Marcel, un garçon qui avait l'air méritant, mais qui, désormais — Solange s'en fit le serment — n'aurait pas sa fille. Elle l'avait pourtant cru mort. Le Marcel ! Mais cette engance-là, c'est comme le chendiant, ça repousse.

« Fais voir », dit une autre voix — celle de Janille. Une main

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Solange Pallard, femme de ménage dans un cinéma des Champs-Élysées, se trouve entraînée dans de bien étranges aventures à Venise — tout cela parce qu'elle a trouvé sous un fauteuil un portefeuille appartenant à un certain Étienne Delachaux et contenant un papier avec cette formule mystérieuse : « Z sur la droite. Deux fois. Y en plein. Quatre pas. Soleil. » Plusieurs personnages importants, particulièrement intéressés par cette formule, sont sur les traces de Solange : Berryer, P.-D.G. de la Sporex (société de recherche en matière d'énergie), le commissaire Giocatt, le ministre français de l'énergie, et Laura, la fille de Delachaux. Solange découvre peu à peu que tous ces proches sont liés à cette sombre affaire : son mari Antoine, veuve de nuit à la Sporex, son futur gendre Marcel, également à la Sporex, qui a déjà un meurtre sur la conscience, et sa vieille amie Maryvonne, qui se révèle être aussi l'amie de Laura Delachaux. Laura et Maryvonne ont entraîné Solange dans un bel élan, brusquement interrompu par l'irruption de la police.

⑤ Solange est un ange

Par CATHERINE RIHOIT

qu'une longue pratique des tâtonnements obscurs lui avait appris à reconnaître conjuguale la parolité. « Mais non, elle a seulement tourné de l'œil. Alors, on prévoit les aures, et on l'embarque. »

La barque s'agitait de nouveau violemment. Les deux hommes l'avaient momentanément quittée. Solange supputa qu'il lui restait quelques heures, insuffisantes pour préparer la suite. Le sac à main est aux femmes ce que le sceptre est aux rois ; le prolongement du corps aussi bien que l'insigne de la fonction. « Si j'ai plus mon sac, je suis foutue », se dit Solange, qui n'était pas à penser à son tailleur. Mais la longue habitude de le serrer contre elle, de penser d'abord, en toutes circonstances, à cet objet voté, avait joué. Le sac rouge pendouillait à son bras, mais, rayé, le fermoir s'était ouvert, le contenu avait disparu, éparpillé sans doute au gré du canal. Il ne contenait plus qu'un kleenex

usagé, trois tickets de métro et un tube de rouge à lèvres à moitié fondu. Peu important. « Ça me fera un souvenir », pensa Solange en détestant de son pistolet le jeune carabinier, qui, retourné, fixait sur le ciel un regard de poisson mort. Elle glissa l'arme dans son sac. C'était un pen gros mais ça fermait quand même. Elle soupira de soulagement, et, sac au bras, elle se cala à nouveau dans le fond de la barque, reprit consciencieusement l'air inconscient et attendit la suite.

ELLE-CE ne tarda pas à se manifester. Deux mains la saisirent par les pieds, et deux autres par les bras. Elle se sentit passer d'une embarcation à une autre. Le voyage ne fut pas très long jusqu'à la terre ferme. Des bras d'Antoine, qui le portait comme un paquet, Solange ouvrit un œil pour photographier

les lieux ; ça pouvait toujours servir. Mais elle ne vit rien d'autre qu'une de ces innombrables ruelles vénitiennes, qui se ressemblent toutes. Puis elle sentit qu'on descendait des escaliers ; on la posa sur quelque chose de mou. Elle reçut deux claquages, qu'elle reconnut d'expérience comme provenant de son époux. Elle se dit qu'elle avait intérêt à se ranimer, et ouvrit les yeux.

« Bon, ça va mieux », dit Antoine, qui lui tendait une tasse de café. Elle la prit en pensant « Ici, mon vieux, tu l'emporteras pas en paradis », ajouta, toujours in petto, « c'est le cas de le dire », et ne put s'empêcher de rire. « C'est les émotions », dit Antoine, qui lui a tapé sur le couloir, l'arçement, elle a pas l'habitude, mais ça va passer, hein. Bobonne ? » « Ta gueule ! », répondit Solange, poudreuse au visage. Antoine, interloqué, ne répondit pas. Il se dirigea en boitant vers le fond de la pièce.

« La formule », émit une voix basse et rauque, issue des profondeurs de la cave. Éclairci par les yeux, Solange distinguait un homme gros et contraud, d'une soixantaine d'années, barbu de dent en or, gourmettes en or, boutons de manchettes en or et chevalière *idem*. Près de lui, naître individu optima du chef ; il avait le teint basané, la tête couverte d'un feutre mou de couleur noire et l'air patibulaire.

« Alors, la formule, Solange ? », rebondit Antoine. « Par la Trimarç, suis gentille », dit-il en indiquant d'un geste différent l'annexe de chez Cartier.

« Il faut que t'interroges Solange, qui s'efforçait de garder l'air innocent et d'endurer quelque temps encore une colère dont le niveau ne cessait de monter.

« Voyons. Bobonne, dit Antoine, dont le ton se faisait soudain suppléant, la formule, là, tu sais bien, celle que t'as apprise par cœur, dans la bibliothèque ? »

« Nom d'un chien ! » s'écria Antoine, maintenant presque à genoux devant sa capricieuse maîtresse. « Ne dis pas que t'es devenue amnésique ! »

« Ça presto ! grogna Trimarç. Parce que, mon ami Toni, il est très intéressant l'air carlinivo ! ». Le feutre mou s'écroula.

« C'est les émotions, dit Solange. C'est bien simple, je ne me souviens même plus quand je suis née. »

« Seigneur ! murmura Antoine, qui devenait croyant sous le coup du choc. C'est pas Dieu possible ! Tu peux quand même me le dire ! »

« L'arrière-plan, les deux hommes s'agitaient, grommelaient des bribes de phrases d'un ton maussade, dans leur dialecte rouennais.

« Il faut que tu te souviennes ! », dit Antoine. Tu sais pas que c'est, ceux-là, ajouta-t-il avec un signe en direction des hommes. Si je te disais... »

« C'est pas bien compliqué à deviner, répondit Solange. Ya qu'à les voir pour comprendre. Qu'est-ce que t'a pris, d'aller trainer avec une racaille pareille ! »

« Qu'est-ce que tu veux, c'est de Janille. Tu sais bien que je

suis sicilienne par ma grand-mère. Et j'ai vu de leur côté quelque chose. C'est grâce à eux que j'ai eu mon boulot à la Sporex, et avec le chômage qui court. Toi, c'est pareil... Et Marcel... »

« Oh il est, ce petit salaud ? »

« Il garde la porte... Mais je t'en prie, Solange, souviens-toi, fais un effort ! »

« D'accord », répondit l'employé du Paradis entre ses dents. Je vais faire un effort. D'un coup de reins (car on a beau être femme de ménage, on n'en est pas moins femme, on a des reins quand même, qui vous font mal la plupart du temps), Solange se dressa et se campa fermement sur le sol inégal de la cave, brandissant à deux mains le pistolet du carabinier, dans un geste à la Steve McQueen.

« Allez, platonné, bande de cove ! s'écria-t-elle. Les yeux dans l'air, et plus vite que ça ! Toi, pareil ! », dit-elle à son mari.

Il se tendait devant elle, tous les trois à sa merci, l'air effaré. « Fais pas ça, Solange, tu sais bien que j'ai le cœur fragile », gémit Antoine.

« La ferme ! dit Solange. Maintenant, c'est toi qui m'écoutes. Si tu veux rester en vie, tu vas nous écouter avec ça. Ça fera un joli chapitre. »

« Elle jeta ses pieds de son mari les trois paires de manchettes prises aux carabiniers. Dont on n'a pas soufflé mot, plus haut, suspense oblige.

« C'est pas vrai, soupira Antoine. Je ne te reconnais pas. »

« Eh bien, ça va venir, dit Solange. En attendant, ficelle-moi tous le monde, et vite ! »

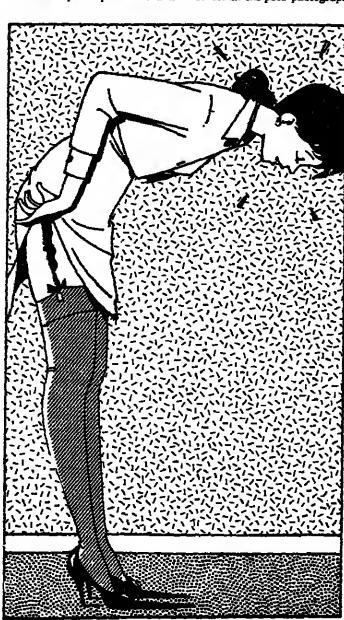
Il obtempéra. Lorsqu'ils furent tous accrochés, Solange s'approcha — geste qu'elle avait souvent accompli, dans des circonstances conjuguées — et les bâillonna avec.

« On peut dire que vous avez l'air malin », ricana-t-elle avant de s'enlever, à la surprise de la cave. Ça tombait bien : juste en dessous se trouvait une barque qui flottait doucement au gré d'un clapotis anodin. Solange sauta dedans. Elle eut mal au cou à l'atterrissage, mais n'était plus si peu de chose pressée. Elle recassa le revolver dans son sac et commença à ramener. Elle retrouvait avec plaisir le geste familier de se pencher quand elle passait ses vacances dans le Doubs, avec les Frances et Frances Camarades.

ELLE dut demander deux ou trois fois son chemin, en passant devant des fenêtres ouvertes, à des mécaniciens stupéfaits qui se précipitaient de rouler la pistole. Elle ramait le cœur fermé dans sa tête, une seule idée : retrouver le palais, la bibliothèque et les jours dans sa vie, voir Venise et mourir.

Elle y fut. Le labyrinthe en gilet rayé accourut, qui, à son geste, amarra la barque au ponton.

(Lire la suite page 71)



THURBY DALRY